MENDÈS-FRANCE : L'AFFAIRE DE L'AVION

(page 8)

L'EXPRESS

1,25 NF

12 MAI 1960. — N° 465

J'AI MENÉ LA « BELLE VIE »

par JEAN CAU

(Charpentier.)

FEDERICO FELLINI, AUTEUR DE « LA DOLCE VITA »

« Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. »

(Pascal.)

B 1 · ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

OFFRES D'EMPLOIS

Cherche excellente
SECRETAIRE de Direction
sténo-dactylo, 30-35 ans, libre de suite. Se présenter Journal l'Express, 29, rue de Marignan.

SOCIETE GENERALE DE PRESSE
13, avenue de l'Opéra - PARIS (1er)
recherche pour
SERVICE D'INFORMATION ECONOMIQUE
1. SECRETAIRE
Documentaliste-Rédacteur
(H. ou F.) très bonne formation (de préférence Sciences Po ou Droit), sérieuses connaissances économiques et vie des affaires, sténo-dactylo, sens de l'organisation, langues étrang. de préf.
2. BON(ne) SECRETAIRE
(H. ou F.) ayant quelques connaissances économ. bonne formation générale, aimant documentation. Adresser curriculum vitae détaillé et références manuscrites

MAISON GRAND PRESTIGE
activités France et étranger
recherche
CHEF DE PUBLICITE
Anglais indispensable
Ecrire Aubry
1, rue des Jardins - ASNIERES
qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS

CONSTRUCTEURS
28 a., COMMISS. ENTR. GENER. conn. T.C.E. spécial. copropriété luxe ch. situat. coordinat. trav. ETUDIERAIT POSTE COMMERCIAL SI TRES SERIEUX. Ecrire no 6057 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

Jenue Fille active angl. allem. fr. cherche secrét. de préférence médical ou publicité. Ecrire : L'Express, no 6073, 29, rue de Marignan, Paris-8e

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

APPARTEMENTS (Echange)

16e Arr. sur quais, 3e étage, ensoleillé, part. agréable 2 p. entr., cuis., s. de bains débarr., vide-ordures, asc., eau chaude et chauff. par imm. Téléph., parf. état, trav. récents. Loyer mod. contre 4 à 6 pièces tout conf, bon quart. Téléph. : BAL. 19-68 poste 5, heures de bureau.

ECHANGE 3 pièces cuisine 1er étage, soleil, vue imprenable porte Orléans contre STUDIO confort 6e, 7e, 8e ou limitrophes. Tél. de 15 à 19 h. à ELY. 88-61, Mlle Forestier ou écrire no 6025 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

APPARTEMENTS (Locations)

Cherche Banlieue Ouest
PAVILLON MEUBLE
3 chambres à coucher, living, 1 ou 2 salles de bains, chambre de bonne.
De juin à oct. (prolong. poss.). Tél. BAL. 46-17

APPARTEMENTS (Vente)

SAINT-GERMAIN-DES-PRES, libre à la vente, studio 2 pièces, cuisine, cab. toilette, douche, 55 m2, confort, téléphoner matin avant 9 heures BAB. 32-24

PARIS (VIIe) RUE DE VERNEUIL 5e étage, 4 pièces sur façade et terrasse - exposition Midi, cuis. s. de b. - Tél. BAB. 19-47 à 14 h. ou bien 21 h.

FONDS DE COMMERCE

VENDS DIRECTEMENT
Magasin de DISQUES plein centre
Ecrire L'Express no 4713, 29, rue de Marignan-8e

PROPRIÉTÉS (Achat)

ACHETERAI FERMETTE
MEME A AMENAGER, REGION MANTES
Ecrire L'Express no 5738, 29, r. de Marignan (8e)

PROPRIÉTÉS (Vente)

COTE D'AZUR près Saint-Tropez avec accès direct à la mer. Très joli BUNGALOW tout meublé, 3 pièces, confort. Prix 65.000 NF. Facilités. BARBOTTE, 88, rue Richelieu - RIC 31-92.

TERRAINS (Offre)

CHAMPS-ELYSEES, proximité immédiate, terrain libre 2.000 m2 environ, possibilité construire. 11.000 m2 dont 5.000 m2 bureau, 3.000 m2 parking. Ecrire HAVAS 2436-598, rue Vivienne, 17 - Paris.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

LOISIRS

CLUB 2 Sorties théâtre à deux ou en groupe. Prix réduits. Réunions. Permanence mardi et vendredi dès 21 h. 30 et samedi de 14 h. 30 à 17 h. MAISON DE LA CULTURE, 67, r. Saint-André-des-Arts. MED. 34-14

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
rectifiés et retouchés
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

AUTOS (Achat)

PORE-SIMCA
vous reprendront votre voiture au plus haut cours
110, rue des Rosiers - SAINT-OUEN

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

ACHAT DE LIVRES
AUX BOUQUINS LEPIC 29, rue Véron - Paris-18e **CLI. 00-79**

Cause double emploi vend superbe **CANAPE 3 pl.** plus 2 FAUTEUILS. PRIX TRES INTERESSANT. MOL. 48-42 le matin.

BONNES ADRESSES

Directement de Limoges votre Service de Table
Toutes compositions. Facilités de paiement. Nous convoquer sans engagement ou écrire Porcelaines Céral, 5, rue Basses-Palisses, Limoges. Tél. 57-31 ou Mme Willy, 77, bd Auguste-Blanqui, Paris-13e

DIVERS

Pour voyage auto Paris-U.R.S.S. et retour (période juillet-août), M. 39 ans, prof. lib. cherche une pasagère parlant russe, si poss. sach. cond. frais transp. grat. Ecr. CORDIER, 13, rue Louis-Barthou, Vaucresson (S.-et-O.) qui transmettra.

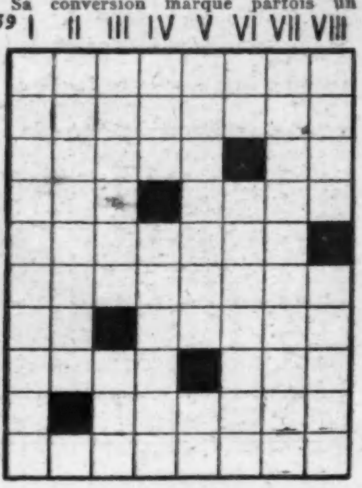
Mmes DESACHY et BUTNAR
MARIAGES DE HAUTE REPUTATION
44, rue de la Chaussée d'Antin - TRI. 29-80

L'ŒUVRE FAMILIALE
Mariages niv. élevé et situat. de choix (26e année)
DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

Anglais 40 ans faisant en auto circuit Paris-Nice-Barcelone-Madrid-Paris du 28 mai au 4 juin recherche, sans frais d'essence, compagne ou compagnon de route personnalité agréable et gaie. Ecrire à Box 3133, Publicis, 133, Ch.-Elysées, Paris

Mots croisés n° 239

HORIZONTALEMENT. — 1. Peut s'appliquer à une importante compagnie (thermale ou autre) ou bien à une modeste travailleuse, sur propriété d'autrui. - 2. Mis dans une certaine direction. - 3. Sa conversion marque parfois un retour à l'orthodoxie. Dans le champ. - 4. De l'ours, dans certaines écuries. Surmonte une statue, un trône, etc. - 5. S'opposent à la rengaine. - 6. Précèdent la conclusion de fugues. - 7. Paris pour Londres. Cri joyeux de navigateurs mal en point. - 8. Douce, dans une comédie contemporaine. Air de Rome ou d'Athènes. - 9. Francesca, qui inspira Dante. - 10. Petit burin à ne pas confondre avec un engourdissement des doigts.



VERTICALEMENT. — I. Indication qu'il n'est pas nécessaire de recommander aux braillards. - II. Traiter avec sévérité. - III. C'est s'adjuger la tournée. En épelant, s'élever au-dessus d'une nappe. - IV. Endosse. S'applique à une catégorie de prix. - V. Nouvelle. Préfixe péjoratif. - VI. Début d'un alexandrin où le poète se voue prématurément à la solitude. Manquait vraiment à la fée Carabosse. - VII. Ne ratifièrent pas les yeux fermés. - VIII. Conférait peut-être la force de frappe. Intéresse l'usinier et le joueur de billard.

238	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	H	A	R	I	C	O	T	S
2	E	M	B	R	A	S	S	E
3	L	E	■	O	S	E	E	S
4	I	R	E	N	E	E	■	T
5	P	I	S	T	E	■	P	R
6	O	C	T	■	S	A	R	I
7	R	A	O	N	■	R	I	E
8	T	I	M	O	N	I	E	R
9	E	N	A	M	O	U	R	E
10	R	E	C	E	N	S	E	S

Solution du n° 238.

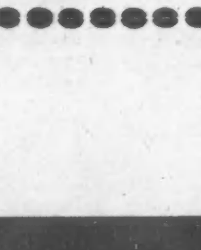
MORTIMER
30, Av. Franklin-Roosevelt (St-Philippe-du-Roule)
PRINTEMPS-ÉTÉ 1960
IMPERMÉABLES
Aquaperl, Tergal, Dacron poids plume
220 NF.

COSTUMES
Souples et légers et l'infroissable "spécial auto"
415 NF.

CROISIÈRE MARITIME
Les Fjords de Norvège et le Cap Nord à bord du s/s « POBEDA » du 8 au 25 juillet 1960 du Havre au Havre.......... A partir de 850 NF
CROISIÈRES AÉRIENNES
UNION SOVIETIQUE à partir de 1.500 NF
Aller en bateau - Retour en avion. 2.000 NF
Et toute une gamme très complète avec l'Europe du Nord et de l'Est.
LES ETATS-UNIS ET LE MEXIQUE.................. 6.850 NF
LA CHINE .... 9.900 NF
TRANSTOURS 49, avenue de l'Opéra - PARIS (2e) OPE. 61-15 OPE. 35-18 OPE. 18-81

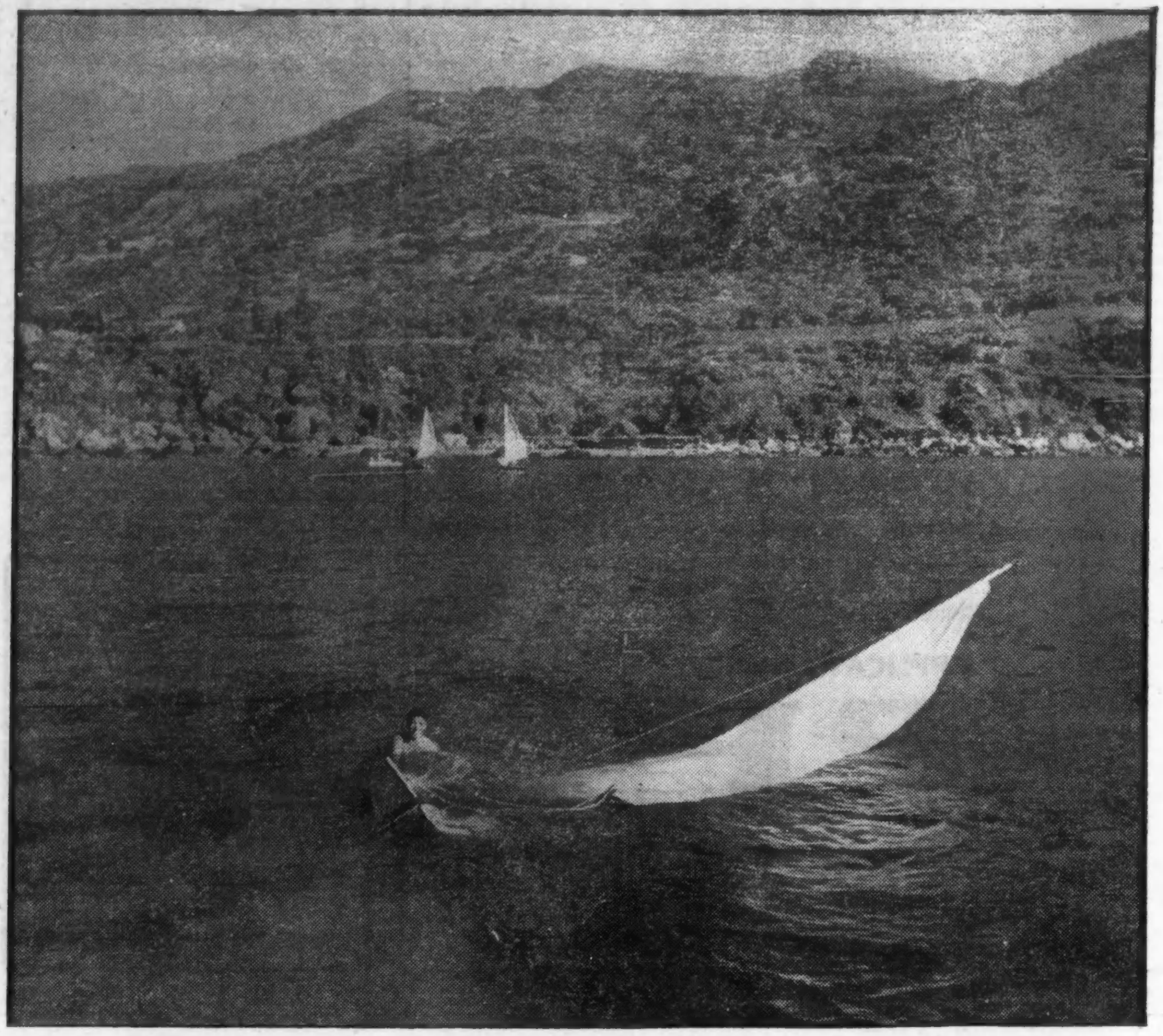
Contre les insectes et champignons qui menacent de ronger et de détruire vos meubles, parquets, boiseries, charpentes :
LES XYLOPHENES
spécialités Progil Pechiney
Service-Conseil Xylochimie - Bureau 20
11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris-8e

ce fameux Nescafé* goût brésilien l'avez-vous goûté ?
Nescafé goût brésilien est une sélection des meilleurs crus de cafés fraîchement grillés.
Achetez dès aujourd'hui votre boîte de Nescafé goût brésilien vous la distinguerez à sa bande verte.
* Nescafé est une marque déposée.


Etonnez vos invités !
Servez à vos amis NESCAFÉ GOUT BRÉSILIEN dans une cafetière. Il vous vaudra les compliments de vos invités qui seront ravis de découvrir le secret de votre nouveau café.

LE MOIS DES 30 JEUDIS

« PATIENCE : *Vertu qui fait supporter les maux avec résignation.* » *(Cf. « Nouveau Petit Larousse illustré », p. 749.)*



LA SOLUTION « SPORTS ».
Apprendre à gréer, larguer, barrer.

LE Français est un être que l'on peut qualifier de patient. Durant onze mois de l'année, il travaille, il prend de la peine, il vit dans l'attente... du douzième mois, mois de récompense où « bureau », « téléphone » et « métro » deviennent des entités démodées où tout est permis : se lever tard (ou tôt), se coucher tôt (ou tard), ne rien faire... mois synonyme de soleil, mois des 30 jeudis, mois des *vacances*.

Mais le Français est aussi un être raisonnable (cf. Descartes), il veut par conséquent profiter de ses vacances, en retirer le maximum de joies, de bien-être, être sûr que la rentrée le trouvera heureux, les « accus » rechargés, en forme pour vivre patiemment les onze mois qui le séparent... de ses prochaines vacances.

Or, rien n'est plus difficile que d'organiser les loisirs, et à la veille de chaque été, le Français, perplexe, se trouve devant une équation presque impossible à résoudre.

Il y a, bien sûr, la solution « *Tourisme* » ; les facteurs en sont : une ville par jour, les merveilles assimilées au pas de chasseur, les hôtels plus ou moins confortables rencontrés au hasard de l'escale... Vacances + Tourisme = Fatigue, aucune doute n'est permis.

Fabricants de vacances

On peut poser l'équation différemment et choisir la solution « *Repos* » ; quels en sont les facteurs ? Un petit trou pas cher, aucune tentation (casino, cabarets, cinéma et autres lieux de perdition), pas d'autre ressource, après 8 heures du soir, qu'une folle partie de belote avec trois autochtones, le Prix Fémina de l'année dont on a négligé de couper les pages, ou le sommeil... Vacances + repos = Ennui, il ne faut pas craindre de l'énoncer.

Que reste-t-il ? La solution la plus tentante, bénéfique pour le corps et pour l'esprit : la solution « Sports ». Les facteurs en sont : l'excitation de la chasse sous-marine (prix moyen de la plongée sur la Côte d'Azur : 3.000 F (30 NF) sans moniteur, la griserie du ski nautique : 2.500 F (25 NF) le quart d'heure... Vacances + Sports = Ruine, hélas ! trois fois...

La perplexité du Français se mue alors en angoisse, il se plonge frénétiquement (et alternativement) dans la lecture du guide Michelin (ou bleu) et dans l'étude de son budget. Ce Français type, ce Français qui chaque année partage son indécision avec des millions de compatriotes ne connaît sûrement pas le Club Méditerranée.

« LE CLUB MÉDITERRANÉE, QU'EST-CE QUE C'EST ? »

● Un organisme jeune, vivant, dynamique, qui fête cette année son dixième anniversaire.

« MAIS ENCORE ? QU'EST-CE QUE CELA REPRÉSENTE ? »

● Une équipe jeune, vivante, dynamique, dont les membres exercent un bien beau métier : fabricants de vacances : ils prévoient l'imprévu et ont appris à organiser la liberté... sans la surveiller.

● En 1956, pour 5 villages d'été, 300.000 journées de présence ; en 1959, pour 9 villages d'été et 4 villages d'hiver, 760.000 journées de présence.

● 100.000 adhérents qui ont parcouru, en dix ans, 50 millions de kilomètres-passagers, effectué 900 vols d'avions spéciaux, disposé de 12.000 lits.

Inutile d'être millionnaire

« PARFAIT, CES STATISTIQUES SONT PASSIONNANTES, MAIS... COMMENT LE CLUB MÉDITERRANÉE PEUT-IL RÉSOUDRE L'ÉQUATION DE NOTRE FRANÇAIS ? »

● Le club est présent partout où le sable est fin, le soleil généreux, la vie agréable.

● Le club est en Grèce (Aighion, Corfou), en Corse (Santa-Giulia), à l'île d'Elbe, en Yougoslavie (Pakostane), en Italie (Cefalu, Caprera, Palinuro), etc.

● Le club est ouvert à tous ; l'âge moyen de ses adhérents est 31 ans, mais des records extrêmes ont été enregistrés : 6 ans et 68 ans. 60 % des G.M. (Gentils Membres du club) sont

UN CLUB OUVERT A TOUS.
Là où le sable est fin et le soleil généreux.

célibataires, 55 % sont des techniciens, des employés ou appartiennent au corps enseignant, 35 % exercent une profession libérale ou sont commerçants, 10 % sont étudiants.

● Le club n'est pas réservé aux seuls millionnaires. Le village le plus cher est Aighion (voyage en avion) : 786 NF pour quinze jours, le village le moins cher est l'île d'Elbe : 444 NF pour quinze jours.

« D'ACCORD, CES PRIX SONT PLUS QU'ABORDABLES, ILS SONT ÉTONNANTS, MAIS LES SPORTS ? PEUT-ON LES PRATIQUER AU CLUB, ET SURTOUT DANS QUELLES CONDITIONS ? »

● Le club dispose de 21 écoles (plongée ; voile, ski nautique) et autres sports d'été tels que natation, tennis, etc. L'enseignement est entièrement *gratuit*.

Le « monde du silence »

PLONGÉE : Les différents centres de plongée du club sont : Santa-Giulia : centre de vulgarisation en faible profondeur (5 m) ; Cefalu : école type de plongée avec entraînement à la plongée libre, enseignement progressif à l'emploi du scaphandre autonome sous la conduite de moniteurs nationaux ; Palinuro : un matériel plus important permet des plongées itinérantes (archéologie, biologie, photographie) par bivouacs de trois jours.

A proximité immédiate de ces trois villages, la flore est prodigieusement riche (gorgones, corail, bryozonaires) et des grottes magnifiques invitent les G.M. éblouis à la découverte du « monde du silence ».

Treize moniteurs brevetés par la Fédération française d'étude et de sports sous-marins dispensent leurs conseils aux néophytes qui trouvent dans l'ensemble des villages un matériel particulièrement moderne : 6 compresseurs, 85 bouteilles de 2 m3, 20 aquamatics, des scaphandres autonomes du type Cousteau-Gagnau, et pour la chasse, 13 bateaux, 700 arbalètes, 500 paires de palmes, 2.000 masques et tubas.

En cinq saisons (55 à 59), 6.500 plongeurs ont été formés dans les écoles du club, totalisant 45.000 plongées.

Une équation résolue

SKI NAUTIQUE : six villages bénéficient d'une école : Corfou, Pakostane, Santa-Giulia, Palinuro, Cefalu, Elbe. Partout, des baies particulièrement abritées permettent aux débutants d'évoluer sans craindre la traîtrise des vagues et de diminuer ainsi d'une manière appréciable la fréquence de leurs plongeons... forcés. L'ensemble des villages dispose de 13 hors-bords, 1 runabout et de 100 paires de skis. En une saison, 75.000 parcours complets de ski nautique ont été effectués par les G.M.

VOILE : les différentes écoles de voile sont, par ordre d'importance : Caprera, Palinuro, Cefalu, Aighion, Santa-Giulia. L'année dernière, 24.000 élèves ont appris à gréer, larguer, barrer sur 62 bateaux, dont 21 « Vauriens », 3 snips et 6 baleinières.

Le Français, devant cet extraordinaire panorama des sports, peut abandonner toute perplexité : il a enfin trouvé la solution de son équation. Il faut cependant qu'il soit encore patient (cf. « Larousse ») et raisonnable (cf. Descartes) pour attendre l'instant maintenant tout proche où il signera le plus beau contrat-vacances de sa vie en devenant « gentil membre » du Club Méditerranée.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par le Club Méditerranée, 8, rue de la Bourse, Paris (2e).

Un coup de "PPZ"...
...et bonne route
Prêt à l'emploi
dans votre boîte à gants.
PPZ nettoie tout
sur votre pare-brise.
L'applicateur direct
se regarnit avec
la nouvelle recharge PPZ
Production France
APPLICATEUR DIRECT
PPZ
NETTOIE-VITRES
Breveté tous pays.

HOME LINES
Gde Croisière d'Été aux Fjords de Norvège et en Scandinavie
à bord du paquebot de luxe
s/s HOMERIC
(25.500 tonnes)
Départ du Havre
le 14 Août
Retour au Havre
le 23 Août
Prix à partir
de N.F. 1.200
Toutes Agences de Voyages et à la Compagnie, 8, rue Auber, Paris-9e

LES
COSTUMES
LÉGERS
(nouvelle forme)
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

VACANCES D'ÉTÉ

CHINE - ALASKA - U.R.S.S. - U.S.A. - TAHITI
CROISIÈRE ORANGE FLORIDE - U.S.A
VOYAGES
Monit
L'AGENCE SÉRIEUSE DES VOYAGES BIEN PRÉPARÉS
4, PLACE DE L'OPÉRA - PARIS-2e • RIC. 43-89
DÉPLIANT-PROGRAMME SUR DEMANDE

Cabanon
1ère MARQUE MONDIALE DE TENTES CARRÉES

TENTES CARRÉES
2-3 places 399 NF
3-4 places 499 NF
4-5 places 659 NF
CABANON JUNIOR 4-5 places
VALEUR 740 N F AU COMPTANT 655 N F
CABANON STANDARD 3-4 pl.
VALEUR 870 N F AU COMPTANT 729 N F
Six spécialistes distributeurs exclusifs

DUPONT KINE	MOISAN-SPORTS	COOPÉ LES SPORTS	"AU BIVOUAC"	BOUTIQUE des LOISIRS	MESTRE ET BLATGÉ
131, av. A. Briand MONTROUGE Porte d'Orléans	1, rue Ernest Renan FON. 90-38 XVe Mo : Pasteur	6, rue de Paradis, Xe PRO. 85-41 Mo : Gare de l'Est	226, r. Lafayette, Xe Mo Jaurès NOR 12-58 10, rue du Four, VIe	2, r. de Turenne, IVe TUR. 35-70 Mo : Saint-Paul	46, av. de la Grande ETO. 34-40 Armée Mo Argentine XVIIe

MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS, EXIGEZ LA MARQUE CABANON

Courrier

Lisez « Le Mur » !

Même si Chessman était coupable, il fallait le gracier. Ce n'est pas le même homme qui a été arrêté il y a douze ans et qui a été assassiné hier.

Si les juges ont condamné Chessman, c'est parce qu'ils pensent que la prison n'a pu avoir sur lui aucun effet redresseur. Mais alors, pourquoi envoyer les jeunes dans des maisons de redressement? Cela ne sert à rien. Si des lecteurs ne pensent pas suffisant comme punition que de savoir qu'on va être exécuté le lendemain, je leur conseille vivement de lire « Le Mur », de Jean-Paul Sartre. Là, ils verront comme l'attente de la mort est atroce. Multipliez cela par huit (je crois) et vous verrez quel a été l'atroce calvaire de Chessman.

R. Mailliard,
Paris.

La civilisation sur l'échafaud

Bien au-delà et au-dessus de Chessman — bien que nous ayons souffert pour lui — c'est une certaine forme de la civilisation occidentale qui est aujourd'hui sur l'échafaud et qui est jugée par l'humanité.

Il est singulier d'observer que ce peuple de pharisiens, un des rares où vit et domine le gangstérisme politique et économique (aidé par les tueurs à gages) s'émeut et condamne à mort un homme accusé de viol...

René Chagnon,
Besançon.

Pourvu qu'il soit coupable !

Ainsi, en Amérique, douze ans après sa condamnation, on a osé exécuter (mais ne devrait-on pas plutôt dire « assassiner », puisque le crime légal qu'est toute exécution s'accompagne ici d'un épouvantable crime contre l'humanité tout entière ?) un homme dont la culpabilité n'a même pas été démontrée d'une façon certaine et absolue : je veux parler de l' « exécution » de Caryl Chessman. Si j'étais à la place des juges qui ont refusé un nouveau sursis d'exécution — sursis qui aurait permis d'examiner attentivement les nouvelles pièces fournies par Chessman et ses avocats — je prierais pour que la culpabilité soit prouvée d'une façon irréfutable le plus tôt possible car si, un jour, son innocence était démontrée, il ne leur resterait plus qu'à se tirer une balle dans la tête.

M. Jean-Jacques Cassar,
Alger.

Deux morales

« Toute mutilation de l'homme est sans retour ». Je lisais ces lignes d'Albert Camus à quelques heures de l'exécution de Caryl Chessman. On peut y voir un lien.

Pourquoi manque-t-on à ce point d'imagination pour la mort des autres ? Pourquoi y a-t-il une morale pour l'individu et une morale pour la Société, pour l'Etat ? Pourquoi ce qui est appelé « meurtre » pour un individu est-il appelé « justice » lorsque l'individu porte la robe d'un magistrat ?

Un jour viendra-t-il où l'imagination sera la chose du monde la mieux partagée ? Il est des Eglises pour sauver les âmes, n'y en aurait-il pas pour sauver les corps ?

J.-C. Charpenet,
Bruges.

La méthode de Gandhi

Votre dernier reportage sur la manifestation non violente de Vincennes ne me semble pas suffisant parce qu'il ne parle que de l'événement. Craignez-vous la concurrence ? Non ? Alors, et puisque cette Action civique de Non-Violence va dans le même sens que vous, pourquoi ne lui donnez-vous pas toute la publicité qu'elle mérite ? Je veux dire : pourquoi n'instruisez-vous pas vos lecteurs sur sa nature, ses buts, ses moyens, son idéal ? On peut ignorer encore que Gandhi a libéré son pays par ce seul moyen. Parlez de Lanza del Vasto, c'est loin d'être inintéressant. Exposez sa méthode, elle est simple et efficace. En un mot, aidez ceux à qui vous conseillez de « faire quelque chose » et qui trouveront là une voie qui peut mener à des résultats spectaculaires parce qu'il n'existe pas de parade à cette méthode !

A. Monto,
Rabat.

Au cinéma...

J'ai participé à la dernière manifestation de Vincennes et j'ai été très surprise de ne pas y voir plus de gens, donc plus de lecteurs de « L'Express ». Quand on pense au nombre de ceux qui réclament à cor et à cri l'heure de faire « quelque chose »... Ils étaient sans doute au cinéma...

Lucette Martel,
Paris.

Pitié pour Margaret !

Est-ce parce que vous n'êtes ni journal à bobards ni courrier du cœur, mais un journal sérieux, que vous vous croyez obligés de prendre, vis-à-vis du mariage

(Suite page 6.)

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

VOILA! pour tous les jeunes...

GRAND CONCOURS
des « VACANCES STUDIEUSES »

3, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (VIIIe)
Tél. : ANJou 19-14 et 59-25 +

L'ORGANISATION LA PLUS EXPÉRIMENTÉE POUR LES SÉJOURS DE JEUNES A L'ETRANGER

RÈGLEMENT DU CONCOURS

Article premier. — Les « Vacances Studieuses » organisent, le jeudi 12 mai 1960, un grand concours de photos et de mots croisés qui sera annoncé dans l'hebdomadaire « L'Express ». Le concours sera clôturé le jeudi 19 mai 1960 à minuit, le cachet des P. et T. faisant foi.

Article 2. — Ce concours est ouvert à tous les jeunes de 12 à 18 ans, à l'exception des enfants des membres du journal « L'Express », des « Vacances Studieuses » et de l'Agence Européenne de Relations Publiques.

Article 3. — Chaque question ou chaque mots croisés appelle une réponse exacte. Toutes les solutions seront déposées, avant parution, chez Me LESAGE, huissier à Paris. Les ex-aequo seront départagés par la question subsidiaire.

Article 4. — Chaque concurrent, qui ne doit envoyer qu'une seule réponse sous peine d'élimination, doit participer au concours de la manière suivante :

a) Choisir une des trois langues du concours (anglais, allemand, espagnol) ;

b) Parmi les 9 photos de personnages célèbres (numérotées de 1 à 9), donner les noms des 3 personnages qui ont illustré l'histoire du pays dont la langue a été choisie ;

c) Parmi les 6 cartes postales (numérotées de 10 à 15) situer avec le plus de précision possible les deux cartes postales du pays dont la langue a été choisie ;

d) Attribuer à son auteur le texte écrit dans la langue choisie (numérotés de 16 à 18) et indiquer le titre de l'œuvre d'où ce passage a été extrait ;

e) Résoudre la grille de mots croisés (numérotées de 19 à 21) correspondant à la langue choisie.

f) **Question subsidiaire** : Dire en 5 lignes maximum les raisons qui ont motivé l'étude de la langue choisie. Bien entendu, il doit être répondu en langue française à cette question.

Article 5. — Sous peine de nullité, les réponses doivent être rédigées d'une façon très lisible, sans ratures ni surcharges, être suffisamment affranchies et envoyées à :

VACANCES STUDIEUSES
Boîte postale n° 748-08 Paris

Article 6. — Il ne sera pas tenu compte des envois retardés, insuffisamment affranchis ou envoyés à une adresse différente.

Article 7. — Les gagnants seront avisés individuellement de leur classement. Ils pourront se présenter ou écrire aux « Vacances Studieuses » 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e) suivant les instructions qui leur seront données ultérieurement.

Article 8. — Le simple fait de concourir implique l'acceptation pure et simple du présent règlement et de la décision des « Vacances Studieuses » en dernier ressort sur toutes les contestations qui pourraient s'élever aussi bien sur les question du concours que sur l'interprétation et l'application du règlement.

Article 9. — Ni les « Vacances Studieuses » ni l'Agence Européenne de Relations Publiques ne pourraient en aucun cas être tenues pour responsables si, par suite de force majeure, indépendante de leur volonté, des changement de dates intervenaient ou même si le concours était purement et simplement annulé.

LISTE DES PRIX

LANGUE ANGLAISE

Premier prix : un séjour de quatre semaines dans un de nos centres d'Angleterre (voyage compris) ;

2e prix : un séjour de deux semaines dans un de nos centres d'Angleterre (voyage compris) ;

3e prix : visite d'un de nos centres d'Angleterre (séjour de 24 heures et voyage aller-retour).

LANGUE ALLEMANDE

Premier prix : un séjour de quatre semaines dans un de nos centres d'Allemagne (voyage compris) ;

2e prix : un séjour de deux semaines dans un de nos centres d'Allemagne (voyage compris) ;

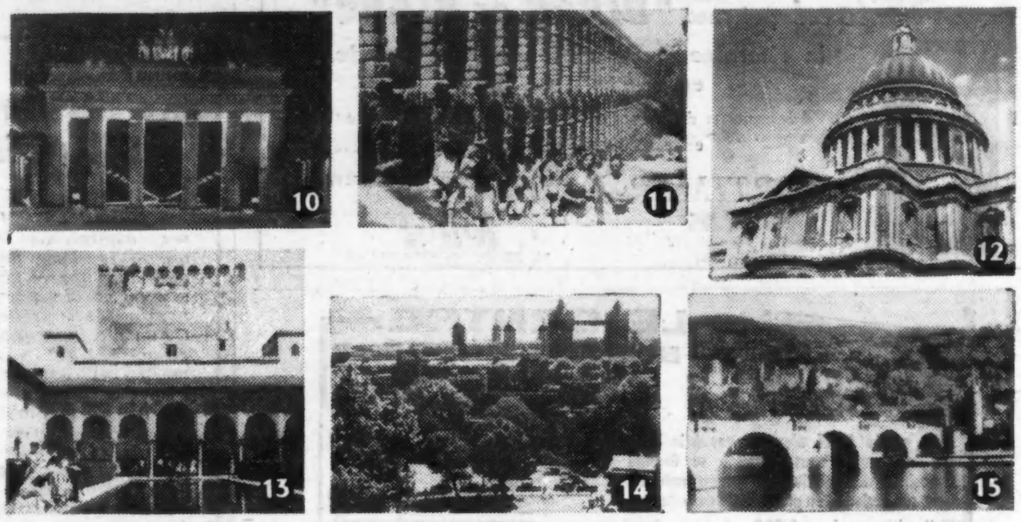
3e prix : visite d'un de nos centres d'Allemagne (séjour de 24 heures et voyage aller-retour) ;

LANGUE ESPAGNOLE

Premier prix : un séjour de quatre semaines dans un de nos centres d'Espagne (voyage compris) ;

2e prix : un séjour de deux semaines dans un de nos centres d'Espagne (voyage compris) ;

3e prix : visite d'un de nos centres d'Espagne (séjour de 24 heures et voyage aller-retour).



17
Más quiero yo a Peribáñez
con su capa la pardilla
que al Comendador de Ocaña
con la suya guarnecida.

16
Old Scrooge sat busy in his counting-house. It was cold, bleak weather. The fog came pouring in at every chink and keyhole, and was so dense without, that, although the court was of the narrowest, the houses opposite were mere phantoms.
The door of Scrooge's counting-house was open, that he might keep his eye upon his clerk who in a dismal little cell beyond — a sort of tank — was

18
Alle Konige
Europens huldigen dem spanischen Namen.
Gehn Sie Europens Königen voran.
Ein Federzug von dieser Hand, und neu
Erschaffen wird die Erde. GEBEN SIE
GEDANKENFREIHEIT —

19

	1	2	3	4	5
1					
2				■	
3		■			
4					
5				■	

HOR. — Short melody with long reciting notes for canticles. — 2. Pour it on the flame, it's to aggravate passion. — 3. A very small isle. — 4. Land and sea, but not heaven. — 5. Spirit.

VER. — 1. One who comes. — 2. Interjection calling attention. Two vowels. — 3. Excite with fear. — 4. The thing in question. — 5. Tax taken for support of clergy and church.

20

	1	2	3	4	5
1					
2					
3					■
4		■			
5				■	

HOR. — 1. No cabe duda, el no es un enemigo. — 2. Donde pueden descansar los barcos. — 3. Carruajes enlazados. — 4. Anagrama de una constelacion astral. — 5. En todos los cielos de Espana.

VERT. — Pueden ser bellas. — 2. Cierta cantidad de agua. — 3. Que està puramente en la fantasia. — 4. Apetito. — 5. Para espantar a las aves domesticas. Se repite para arrullar a los ninos.

21

	1	2	3	4	5
1					
2					■
3					
4					
5			■		

WAAGERECHT. — 1. Die Gewohnheit schafft eine zweite. — 2. Linker Nebenfluss der Fulda. — 3. Mineral. — 4. Ein Gegenstand zum Putzen. — 5. Persönnliches Fürwort. Chemisches Zeichen.

SENKRECHT. — 1. Verwechslung mit dem Onkel ist der Titel eines Schauspiels. — 2. In der Sage nährte er sich von Menschenleber. — 3. Erster Bestandteil des Kuchens. — 4. Wenn sie nicht sprechen stirbt die Demokratie. — 5. Versilbe, die eine Dreiteilung bedeutet.

Jeune Amis étrangers, venez apprendre le français dans les meilleures conditions. Renseignements : **« ETUDES ET VACANCES EN FRANCE »,**
3, rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS (8e).

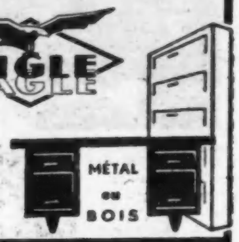
EUROPE - U.S.A.
Super DC-6 B...
Classe Touriste Supérieure

Seule à pratiquer les prix les plus bas !

Consultez votre Agence de Voyages et précisez bien

LOFTLEIÐIR
ICELANDIC AIRLINES
3, rue des Mathurins, PARIS - Tél. : OPE. 87-33

Milord présente "BLANC DE BLANC"
la chemise la plus blanche du monde en fibres nouvelles.
4 longueurs de manches — 3 ampleurs de poitrine
en exclusivité à Paris chez
MORTIMER
30, AVENUE FRANKLIN-D.-ROOSEVELT
SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE
G.E.F.
14, RUE DE CLICHY
(près Trinité)
leleu
96, BD DU MONTPARNASSE

RUE VIVIENNE
— LE CENTRE — DU BUREAU MODERNE


Cette année AIGLE n'expose pas à la Foire de Paris, mais vous invite à sa Grande Exposition de mobiliers de bureau métal ou bois, rue Vivienne en plein centre des affaires.
Visitez librement nos 2.200 m2 d'exposition
700 modèles toujours en magasin.
51, rue Vivienne, PARIS 2e Tél. GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble
Métro : RICHELIEU-DROUOT ou BOURSE

SAMEDI 14 MAI

Libération

publiera
un dessin inédit
de

Fernand LÉGER

VISITEZ L'U.R.S.S.
et l'Europe de l'Est

U.R.S.S. Voyage de jeunes
18 jours : Varsovie, Moscou, Leningrad. 895 NF

PARIS-MOSCOU en autocar
22 jours : Berlin, Varsovie, Moscou, Leningrad, Helsinki, Stockholm........ 1.535 NF

Le circuit des BALKANS
29 jours en autocar au départ de Trieste Yougoslavie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Turquie, Grèce et la Côte Dalmate. 1.390 NF

AUTRICHE-HONGRIE
15 jours en autocar au départ de Salzbourg Toutes les provinces autrichiennes. Budapest et le lac Balaton .... 685 NF

POLOGNE et TCHECOSLOVAQUIE
21 jours en autocar au départ de Paris : Berlin, Varsovie, Cracovie, Slovaquie, Moravie, Prague et la Bavière .... 965 NF

La croisière du TRANSYLVANIA
16 jours en bateau au départ de Venise : Mer Noire, la Crimée, le Caucase, Athènes, Dubrovnik et Istamboul .... 750 NF

TOUS FRAIS COMPRIS
au départ de Paris
Programmes détaillés (3 timbres à 0,25 NF)
à L'ASSOCIATION DE TOURISME
(Lic. 391)

VOIR et CONNAITRE
13, r. de Laborde, Paris-8e
LAB. 54-87
PERMANENCE QUARTIER LATIN :
174, rue Saint-Jacques - PARIS (5e)
ODE. 72-21

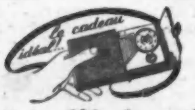
« Les Célibataires... »

« S'il est possible de réaliser ses aspirations sentimentales quand le désir vous en vient, dans une liberté absolue et sans risquer le divorce quelques années après pour incompatibilité d'humeur, pourquoi ne me marierai-je pas ? » avait dit ce maître du barreau, réputé réfractaire au mariage... aujourd'hui époux comblé.

Comme lui, lisez sans engagement la passionnante brochure sur « L'Orientation Nuptiale ». Vous connaîtrez tous les détails de cette prestigieuse initiative française unique au monde et que 40 journaux français, parmi les plus grands, ont déjà applaudie.

L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 14), 94, rue Saint-Lazare, PARIS, vous l'enverra gratuitement sous pli fermé anonyme et, bien sûr, sans aucun engagement. Joignez seulement 3 timbres pour l'envoi.

Communiqué.

Martial


Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr. PO-GO.
Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste.
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

DES INFORMATIONS
QUI PERMETTENT
DE RÉUSSIR
EN BOURSE

Pour améliorer de façon constante votre patrimoine, il vous faut des informations SURES. Vous pouvez les obtenir aujourd'hui même en écrivant à BOURSE DOCUMENTATION, service XN, 92, boulevard Voltaire, Paris (XIe) qui vous enverra gratuitement son intéressante documentation. Joindre timbre.

Courrier

(*Suite de la page 4.*)

de la princesse Margaret — qui est quand même un événement sympathique s'il en fut — une attitude « supérieure », ironique, persiflante ? Vous avez publié, lors de l'annonce des fiançailles et hier, deux articles, tous deux parfaitement moqueurs, je dirai même assez fielleux (et d'ailleurs aussi faux que les « fumisteries » qui encombrent les journaux français à ce sujet ; il suffit de lire un peu la presse anglaise pour s'en apercevoir tout de suite). Donc, vous prenez une attitude ironique. Pourquoi ? « Cet événement ne nous intéresse pas », allez-vous répondre. Alors, n'en parlez pas ; rien ne vous y oblige.

La princesse Margaret a fait preuve de suffisamment d'intelligence, de dignité, de sens du devoir, pour que la presse la respecte.

Renée DEMUYS,
Roubaix.

Une saveur bien de chez nous

Bravo pour l'article de Michel Bosquet sur la retraite du « vieillard terrible » ! Son analyse est remarquable d'exactitude et de lucidité.

« M. Rhee, écrit Michel Bosquet, est convaincu qu'il est la Corée en personne »... « Sur cette conviction se fonde son mépris tranquille pour les exigences d'autrui ». « ...Il était entouré depuis trop longtemps d'une équipe de bénisseurs qui lui répétaient ce qu'il souhaitait entendre ».

Cette conviction, cet aveuglement tranquille, cette cour de bénisseurs, tout cela nous rappelle quelque chose ; tout cela a une saveur bien de chez nous.

G. de TOULOUSE-LAUTREC,
Paris.

Jean Effel et la S.F.I.O.

Des amis socialistes S. F. I. O. assez enclins à accepter la plupart des thèmes de « L'Express » sont choqués — pour ne pas dire plus — par le dessin de Jean Effel qui fait « rajouter du fumier pour les S.F.I.O. ». Toutes les justifications de cet humour n'empêcheront pas le sentiment d'humiliation ou d'injure qui naît de cette lecture, grosse maladresse pour l'union des gauches.

Une mise au point de votre part serait — en même temps qu'un geste de correction — une habileté politique.

Louis MESTRE,
Carcassonne.

⁂

Militant socialiste, vivant, depuis vingt-cinq ans, sur le fumier S. F. I. O., je laisse à Jean Effel, ce qui est normal, et à « L'Express », ce qui est plus triste, le soin d'en rajouter.

Roger LAGARDELLE,
Toulouse.

⁂

Le flot de hargne et d'ordures que vous déversez sur la S.F.I.O. ne vous honore pas. Et vous continuez ainsi dans la voie qui maintient la division à gauche, et vous allez ainsi à l'encontre du but fondamental qui doit rester le nôtre.

Dénoncer le tas d'ordures du voisin est une marque d'aveuglement — qui peut se flatter de n'avoir pas son petit tas ? — c'est un argument qui ne convainc pas et c'est aussi une preuve de faiblesse...

M. A. PACHET,
Vitry-sur-Seine.

Réponse de Jean Effel

Merci pour m'avoir transmis ces lettres.

J'ai été heureux de lire des S.F.I.O. soucieux de « la valeur de l'argumentation », l'argumentation de leur « Populaire-Dimanche » — par exemple — consistant à me traiter de « flic soviétique »...

Plus heureux encore d'apprendre, par vos correspondants, que leur parti serait maintenant favorable à l'union des gauches : le contraire, je l'avoue, me « choquait-pour-ne-pas-dire-plus » depuis 1947.

Dommage seulement que je n'aie pas su la grande nouvelle huit jours plus tôt : je n'aurais sûrement pas écrit « Rajoutez du fumier », mais quelque chose comme « Cueillez les rouges églantines de la S.F.I.O. ».

Bref, des regrets pour ma « grosse maladresse »... (en attendant que M. Mollet nous en exprime pour ses 6 février, Suez, 13 mai et autres petites).

Jean EFFEL.

Le numéro saisi

Je suis l'un des rares privilégiés en France, sans doute, à posséder un exemplaire du numéro de « L'Express » saisi par ordre du gouvernement le jeudi 21 avril, et, partant, à avoir lu l'article de P.-M. de La Gorce.

J'y ai trouvé un historique et une analyse : l'historique d'un mouvement qui affecte une partie de la jeunesse française face à la guerre d'Algérie, et l'analyse du drame de conscience de ces jeunes. Au total, un effort objectif, courageux et méritoire pour faire connaître ce drame, générateur de futurs déchirements, et pour prévenir ces déchirements, qui risquent de condamner à l'exil intérieur les éléments les plus évolués et les plus généreux de la nation. En aucun cas, il ne s'agit là d'un appel à la rébellion. Aussi, quoi que puissent prétendre les services de M. Terrenoire, la mesure prise par le gouvernement apparaît-elle bien à la fois comme une mesure d'intimidation et comme une menace des forces obscurantistes contre le parti de l'intelligence.

J. J...,
Paris.

La lettre de « L'Express »

« N'AVEZ-VOUS pas entendu parler de ce fou qui allumait une lanterne en plein jour et se mettait à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! Où est allé Dieu ? Nous l'avons tué vous et moi. Qu'avons-nous fait quand nous avons détaché la chaine qui liait cette terre au soleil ? »...

L'exhortation fameuse de Nietzsche pourrait figurer en exergue du nouveau film de Federico Fellini, « La Dolce Vita », peinture de la « belle vie » offerte simultanément cette semaine au public de Cannes et aux spectateurs parisiens, où le réalisateur de « La Strada », des « Vitelloni » et des « Nuits de Cabiria » observe avec une infinie pitié la misère morale des grands et des petits débauchés.

Il ne raconte pas une histoire. Il dévide, en suivant un journaliste dans ses activités, une chronique romaine dont les épisodes, pour la plupart authentiques, s'enroulent successivement autour d'une vedette internationale, d'une jeune femme de l'aristocratie, d'un grand écrivain, de la petite amie du journaliste, femelle abusive, de son père qui, lui aussi, veut un soir mener « la belle vie » et de deux enfants miraculés, pour finir à l'aube sur la plage où échouent les épaves d'une nuit de fête.

DANS l'ordre cinématographique, la « Dolce Vita » est un monument, l'œuvre violente et pure d'un homme de foi qui ne peut manquer d'atteindre au cœur tous ceux qui possèdent ce sixième sens : le sens du péché.

Quant à ceux qui seraient tentés d'objecter à Fellini : « La débauche, la dépravation, la corruption de l'âme par la chair, ne sont le fait que d'un très petit nombre. Vos aristocrates, vos stars, vos filles à plaisir, vos détraqués, ce public des boites de nuit, dont vous décrivez avec une si terrible précision la quête nocturne et laborieuse de l'oubli de soi dans l'exacerbation des sens, qu'est-ce que cela représente dans une société ? Et que faites-vous de ceux qui, fussent-ils impies, ont trouvé des raisons de vivre et mettent de la santé dans leurs plaisirs ? Et que faites-vous de ceux qui vivent leur religion ? », à ces objecteurs-là, Fellini assène trois réponses : d'abord deux épisodes de « La Dolce Vita », l'un dédié aux intellectuels, l'autre aux dévots.

L'intellectuel, écrivain accompli, entouré, sensible à toutes les formes de l'art, à toutes les beautés de la nature, créateur harmonieux d'un foyer harmonieux, aboutit à la destruction de lui-même après avoir ôté la vie, cette vie sans signification, à ses propres enfants. L'impiété, c'est le vide.

Les dévots, troupeau pitoyable, s'agglutinent par milliers dans l'attente d'un miracle derrière deux marmots sournois qui prétendent avoir « vu la Madone ». Cette piété-là, c'est l'hystérie.

Enfin, à l'usage de tous, les photographes de presse, escadrille de corbeaux qui traversent le film de part en part, tourbillonnant sur tout ce qui pue, sont, n'en doutez pas, NOTRE œil, NOTRE représentation, la lorgnette par laquelle, dissimulés derrière nos magazines, nous humons la pourriture et nous en délectons.

ALORS quoi ? Il ne reste rien ? A voir ce film, on est parfois tenté d'admettre que « la décision chrétienne de trouver le monde laid et méchant a rendu le monde laid et méchant ». Et que tout l'amour de Dieu-Fellini pour ses créatures ne saurait en sauver une qui ne se fût sauvée elle-même. Mais c'est là un débat qui n'a pas sa place dans ce cadre.

L'art et la sincérité du réalisateur, la perfection presque douloureuse de ses moindres notations sonores ou visuelles en marge du récit — ici le visage monstrueux d'une vieille femme maquillée qui danse ; là, la silhouette blanche d'un maitre d'hôtel outragé ; ailleurs, ce ballet de voitures klaxonnant sous la pluie, cette statue du Christ voguant, balancée par un hélicoptère, dans le ciel de Rome, cette somptueuse chevelure blonde s'échappant du chapeau de prêtre dont la vedette s'est coiffée — l'accumulation, parfois longue d'ailleurs, de détails et de chocs que trois visions du film ne suffiraient pas à recenser, le mystère des interprètes, cent fois vus ailleurs, mais qu'une flamme secrète transfigure ici, font une grande œuvre lyrique de « La Dolce Vita ».

Que l'Italie s'en soit émue au point de voir en Fellini le traitre qui livre les secrets de famille, on peut le comprendre. Mais au public français, que révélera-t-il de ceux qui mènent ici la « belle vie » ?

Il y a, bien sûr, le petit nombre de ceux qui l'ont vécue ou frôlée un moment et qui pourront jouer à s'y reconnaitre, à se nier... ou à s'installer en Italie. Une poignée d'hommes et de femmes. Rien.

Il y a ceux — et surtout celles — auxquels un tel reportage arrachera leur droit au rêve en leur disant : « La belle vie, voilà ce que c'est. La carotte qu'on agite devant les ânes que nous sommes, voilà à quoi cela ressemble. L'argent, trop d'argent, celui que l'on a ou celui que l'on veut, voilà comment cela corrompt. »

Il y a enfin ceux dont nous sommes, qui se sont dit : « Et en France ? Qu'est-ce que « La Dolce Vita », qu'est-ce que la belle vie ? Qui la mène et pourquoi ? Sont-ils nombreux ? Plus sains ou plus infectés, plus heureux ou plus misérables que nos voisins ? Nous qui n'avons pratiquement plus d'aristocratie et des milieux — même à l'intérieur du royaume de l'argent — beaucoup plus diversifiés qu'en Italie, nous qui ne vivons pas dans l'ombre du Vatican, quel monde du plaisir et du désespoir avons-nous sécrété ? »

C'EST pour répondre à cette question que Jean Cau est entré, depuis trois mois, dans les ordres, les ordres de « La Belle Vie ».

Informés par Fellini de ce qu'il advient des journalistes qui s'y engluent, nous avons choisi un investigateur solide. Solide, pourquoi ? Ses raisons, sans doute, sont de tout autre nature que celles qui tiennent Fellini, tout ruisselant de miséricorde, au-dessus de ses frères damnés. C'est à lui qu'il appartient de les donner s'il le juge bon. Son reportage commence aujourd'hui (1).

Françoise Giroud.

(1) Pages 33, 34, 35.

« Non » à la vignette 1961

De nombreux automobilistes affichent sur les glaces : « Non à la vignette 1961 ».

Or, sauf erreur, le versement demandé pour cette vignette est destiné à financer les allocations aux vieillards.

Est-il bien élégant de protester contre cet impôt philanthropique quand on ne proteste pas contre la taxe de la radiodiffusion qui finance un savant conditionnement psychologique de l'opinion publique ?

Je propose : « Non à la taxe radiodiffusion tant que les émissions ne seront pas soit rigoureusement neutres du point de vue politique, soit ouvertes quotidiennement à toutes les opinions. »

Léon MESTRE,
Carcassonne.

Une lettre de Mme Alleg

Mon mari vient d'être convoqué par le magistrat chargé d'instruire la plainte qu'il a déposée en juillet 1957 contre ses tortionnaires. De nouveau, on lui demande s'il est disposé à se soumettre à une biopsie.

Or — on s'en souvent — à cette question qui lui avait été posée en novembre 1959, mon mari a déjà répondu par l'affirmative, tout en faisant des réserves sur la valeur de cette méthode d'investigation et en demandant que cet examen soit pratiqué en présence d'un expert de son choix : à cet effet, il a d'ailleurs communiqué au juge d'instruction le nom d'un professeur de la Faculté de médecine de Paris.

Pourquoi donc faire trainer indéfiniment ce dossier ?

Mon mari a été arrêté en juin 1957. Nous sommes en mai 1960 — et il se trouve en « prévention » à la prison civile d'Alger depuis bientôt trois ans. (...)

Vainement, mon mari a demandé, par l'intermédiaire de son avocat Me Matarasso, à être entendu par le magistrat de Rennes et à être confronté avec les tortionnaires de Maurice Audin qui, pour la plupart, sont aussi les siens.

Il serait temps que — comme le demandaient dans une adresse solennelle, en avril 1958, MM. Malraux, Jean-Paul Sartre, François Mauriac et Roger Martin du Gard — « la lumière soit faite dans des conditions d'impartialité et de publicité absolue sur les faits rapportés par Henri Alleg ».

Gilberte ALLEG-SALEM,
Saint-Ouen.

Appel aux Français

Les enfants algériens réfugiés au voisinage de la frontière, dans le Maroc oriental, viennent de passer un hiver atroce, sous des tentes, en plein bled, dans des conditions climatiques rigoureuses, peu nourris, mal habillés, oisifs, sans joie, sans espoir. Du fait de la guerre, plusieurs sont orphelins.

L'Association des Amis du Maghreb, qui vient de se fonder et qui groupe des Français du Maroc résolus à préserver activement l'amitié entre les peuples du Maghreb et la France, a décidé d'ouvrir à Oujda, en pleine zone de refuge, une maison d'enfants qui accueillera quinze petits garçons et quinze petites filles algériens.

Trente enfants, c'est bien peu, et nous espérons pouvoir faire plus ; mais cela exige déjà un minimum de 350.000 francs marocains par mois, sans compter les premiers frais d'équipement. Nous ne sommes pas certains que les cotisations du Maroc suffiront. C'est pourquoi nous faisons appel aux Français qui, pas plus que nous, ne peuvent rester insensibles à la détresse de ces enfants, pour nous aider à améliorer leur sort.

Il suffit, pour l'instant, d'adresser une fiche comportant le nom, le prénom et l'adresse complète du soucripteur, et d'y préciser la somme qui pourra être régulièrement versée entre le 5 et le 10 de chaque mois.

Prière d'adresser les inscriptions à M. Thoraval, professeur au lycée de jeunes filles, Oudja (Maroc).

R. THORAVAL.

Homonymie

M. Jean Meunier, rédacteur en chef de la revue « Sport et Camping », et collaborateur de la revue « Camping-Voyages » et de la revue « Caravane », nous prie de bien vouloir préciser qu'il n'a rien de commun avec notre collaborateur qui assure la rubrique sportive de « L'Express », leur homonymie ayant été à l'origine de quiproquos qui ont créé une confusion regrettable dans l'activité professionnelle du rédacteur en chef de la revue « Sport et Camping ».

Légion d'honneur

M. Georges Héreil, président-directeur général de la Société nationale des Constructions aéronautiques « Sud - Aviation » (constructeur des «Caravelle»), vient d'être promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur, au titre du Ministère des Armées.

Réseau Fournier

● *Lecteurs de Haute-Savoie :* le Groupe des Amis de « L'Express » se réunira le mardi 17 mai, à 20 h. 45, chez Mme Lurbe, 10, boulevard du Lycée, à Annecy, pour discuter du Plan Sauvy publié par le journal. Vous êtes tous cordialement invités.

● *Lecteurs du XVIe arrondissement, Neuilly, Boulogne-Billancourt et banlieue Ouest :* les Amis du journal se réunissant jeudi 19 mai, dans le quartier de la Muette, vous pouvez recevoir une invitation en écrivant le plus tôt possible à « L'Express ».

Conférences

Le jeudi 19 mai 1960, à 21 heures, Me Louis Guitard, avocat à la Cour d'appel, fera, salle Chopin-Pleyel, 8, rue Daru, une conférence sur le sujet : « 1955-1960 : de Mendès-France à De Gaulle ».

⁂

Sous le patronage de la Ligue des Droits de l'homme et du citoyen, une conférence organisée par le Comité antiraciste de Montreuil-sous-Bois, sera faite, le vendredi 13 mai 1960, par M. J. Ries, membre du Comité central de la Ligue des Droits de l'homme, sur le thème : « Racisme historique et contemporain ».

Elle aura lieu à 20 h. 45 à la salle de réunion du café « Balto », 182, rue de Paris, à Montreuil (métro : Robespierre).

Communiqué

Au cours de leur concert à deux pianos mercredi 18 mai à 21 heures dans la salle de l'Ecole Normale de Musique, Hélène Boschi et Germaine Mounier donneront la première audition à Paris de la « Partita » de Georges Auric.

Elles interpréteront à ce même concert des œuvres de Schumann, de Schubert et de Debussy, ainsi que sept pièces extraites du « Mikrokosmos » de Bela Bartok.

UN APPEL DU COMITÉ MAURICE AUDIN

Le 20 janvier dernier, le journal « La Voix du Nord », au terme d'une longue enquête sur l'affaire Audin, qualifiait d'abus de confiance les révélations du Comité Audin sur la mort de Maurice Audin.

Le Comité Audin poursuit « La Voix du Nord » en diffamation. Les 23 et 24 mai, devant le tribunal de Lille, il entend faire la démonstration du bien-fondé de ses révélations.

Pour mener à bien son action, il se voit obligé de faire appel de toute urgence à l'opinion publique ; le parquet de Lille lui réclame en effet comme caution, pour pouvoir plaider, la somme exceptionnellement élevée de 1.200.000 anciens francs. Le Comité Audin ne possède pas cette somme. S'il se voit contraint de renoncer à son action judiciaire, les coupables auront une chance de plus d'échapper au jugement des tribunaux et à celui du pays.

Le Comité Audin demande instamment à tous ceux et à toutes celles qui veulent la vérité de lui apporter leur aide dans les délais les plus brefs, c'est-à-dire avant l'ouverture de l'audience, sous forme de dons ou de prêts, si faibles soient-ils. Cette aide est la seule chance de la vérité.

Adresser vos envois à: Luc Montagnier, 19, rue Auguste-Lançon, Paris-13e, C.C.P. Paris 12557-22.

INDEX

Affaires	17	Musique	46
Algérie	14	Nehru	32
Allemagne	30	Plan Sauvy	16
Bloc-Notes	48	Santé	28
Cannes	41	Sélection Spectacles	29
Correspondances	10	Siné	15
Diplomatie	18	Télévision	43
Jazz	43	Théâtre	44
Lettres	36	Trotsky	39
Mendès-France	8	Vacances	22

Le gaullisme, an III, par Georges Vedel 9, 12, 13
J'ai mené la « belle vie », par Jean Cau 33, 34, 35
Défense des « Bonnes Femmes », par Françoise Sagan 44
« Quand le boulot est fini », par Lawrence Durrell .. 37

QU'EN DIT MENDÈS-FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès-France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Que pensez-vous de la réaction des Soviétiques devant l'affaire de l'avion U-2 des services de renseignements américains ?

ON comprend que le Russe moyen soit indigné par ce que M. K. appelle « le viol de l'espace aérien soviétique ». Il ignore que ses gouvernants entretiennent, eux aussi, à l'étranger, des espions qui ont d'ailleurs la tâche assez facile. Un agent soviétique, chargé de repérer l'emplacement des bases aériennes, peut circuler sans grand risque aux Etats-Unis : il peut aller partout librement.

Pour obtenir les mêmes résultats les Américains utilisent forcément des moyens plus compliqués et plus périlleux. Aussi longtemps qu'il n'y aura pas un véritable contrôle des armements, l'espionnage survivra et des deux côtés. Il serait hypocrite de vouloir le nier.

Il n'en reste pas moins que les Américains viennent de faire une belle gaffe.

— Que pensez-vous de la violente indignation publique de M. Krouchtchev ?

RENCONTRANT à Washington le chef des services de renseignements américains, M. K. lui aurait dit, il y a six mois : « Je vous connais bien... Je lis tous vos rapports... Nous avons les mêmes agents ! »

Néanmoins, M. K. a pu avoir un mouvement de colère. On dit que c'est son caractère.

Jusqu'à preuve du contraire, je ne prends pas au sérieux l'hypothèse d'un coup entièrement monté par les Soviétiques. C'est un peu gros.

Mais, à la veille de la conférence au sommet, les Soviétiques ont trouvé l'occasion de se donner le beau rôle et à bon compte. On les y a bien aidés !

— Et la réaction américaine ?

DANS le communiqué publié samedi à Washington, le gouvernement américain a reconnu l'espionnage pratiqué par certains de ses services ; mais surtout il a révélé que ceux-ci avaient agi indépendamment des autorités politiques responsables. Pareil aveu est exceptionnel. En général, pour sauver la face, les gouvernements préfèrent couvrir des décisions qu'ils n'ont pas prises.

Les auteurs du communiqué américain ont évidemment réfléchi aux conséquences de leur déclaration. Eisenhower a pris le risque de passer pour un président dont la politique a été contrariée par des subordonnés. Pourquoi ?

Depuis longtemps, deux tendances, composées d'hommes également convaincus, s'opposent aux Etats-Unis : certains avec Eisenhower pensent qu'il existe une chance de détente dans le monde et veulent la courir ; d'autres croient que toute négociation avec l'Union soviétique est vouée à l'échec, que M. K. veut « rouler » les Occidentaux, et que tout accord même limité est dangereux. Cette divergence a fait l'objet de débats pathétiques au sein de l'administration américaine.

Le Président a choisi une politique. En révélant que certains y ont fait obstacle, il peut créer un mouvement d'opinion qui lui serait d'un immense secours contre ceux qui voudraient entraver son action. (A condition, bien sûr, que les outrances soviétiques ne créent pas une réaction en sens contraire !)

Le peuple tient toujours à ce que son gouvernement soit respecté, il juge sévèrement les services de l'Etat qui désobéissent au pouvoir légal, surtout si l'opposition vient de l'armée.

En fait, une émotion profonde vient de se manifester aux Etats-Unis sur ce point. Un des chefs de la majorité au Sénat déclare : « Il y a... une ou plusieurs agences agissant de leur propre responsabilité et contrairement à la politique de paix du Président. » D'autres demandent des sanctions exemplaires.

Les résistances n'étaient puissantes qu'en raison de leur caractère clandestin. Personne ne peut empêcher Eisenhower de procéder, s'il le veut, à de vigoureuses réformes de structure.

En 1951, un profond désaccord éclata entre le président Truman et le général Mac Arthur, qui commandait les troupes alliées en Corée. Mac Arthur s'exaspérait de voir que les forces sino-coréennes trouvaient une aide logistique en territoire chinois ; il voulait attaquer ce que l'on appelait alors « le sanctuaire ». Militairement, sa réaction était compréhensible. Mais Truman portait la responsabilité de la paix et de la guerre. Il savait qu'attaquer la Chine, c'était déclencher une troisième guerre mondiale. Malgré la popularité immense de Mac Arthur, il n'hésita pas à porter devant l'opinion la question principale : non pas de savoir qui avait raison, mais qui devait commander.

Divisé sur le fond du problème, le pays ne pouvait tolérer que le pouvoir militaire tînt tête au pouvoir civil et prît lui-même les décisions suprêmes. En tenant bon, Truman a d'abord sauvé la paix, et permis la fin de la guerre de Corée, mais il a aussi donné une solution démocratique à l'une des plus redoutables crises politiques que les Etats-Unis aient connues au cours des dernières années.

Une fois de plus, la preuve était faite qu'au siècle où nous sommes et dans un pays démocratique, la meilleure politique et la plus efficace c'est celle de la vérité, de la clarté dans les rapports entre les dirigeants et l'opinion.

— Encore faudrait-il que l'opinion se rangeât toujours derrière le pouvoir civil...

QUAND ce pouvoir montre qu'il est digne de ses responsabilités, le pays le soutient.

Si l'Assemblée nationale française, le 13 mai 1958, avait investi un Clemenceau, si le gouvernement s'était battu sur le principe de la suprématie du pouvoir civil au lieu de capituler immédiatement devant les généraux, l'opinion l'aurait aussi investi, respecté et soutenu.

Rappelez-vous le conflit entre de Gaulle et Giraud, à Alger, en 1943. De Gaulle incarnait alors le pouvoir civil, l'autorité de l'Etat, contre Giraud qui prétendait qu'il fallait confondre les pouvoirs civils et militaires au profit de l'armée. De Gaulle n'a pas cédé. Il a dit à Giraud : « Je vous nomme généralissime, c'est-à-dire que vous allez m'obéir ».

— Mais dans l'affaire de l'avion américain, les militaires peuvent dire qu'ils appliquaient une décision prise il y a quatre ans.

A un échelon élevé de la hiérarchie, il y avait forcément un chef responsable, qui savait Eisenhower engagé dans la politique de la détente et qui devait adapter son action en conséquence. Il ne l'a pas fait. C'est une faute impardonnable.

Un cas semblable s'est présenté en France : lors du bombardement de Sakiet, le Président du Conseil français s'est trouvé devant un fait accompli d'une terrible gravité. Au lieu de couvrir l'opération pour des raisons d'amour-propre et de chercher par des déclarations cocardières et nationalistes les applaudissements des ultras, M. Félix Gaillard pouvait avouer la pénible vérité au pays, lui expliquer que la guerre risquait de s'étendre à toute l'Afrique du Nord (et dans des conditions qui dresseraient contre nous l'unanimité des Nations Unies), et que le pouvoir légal était bravé par une poignée de colonels. Le chef du gouvernement aurait provoqué une vive et saine réaction populaire, il aurait pu alors procéder aux remaniements nécessaires dans le commandement et faire triompher une politique algérienne et maghrébine de paix et de réconciliation. Il n'y aurait pas eu le 13 Mai.

— C'est ce genre d'appel à l'opinion que de Gaulle a lancé le 29 janvier dernier...

L'EXEMPLE est excellent. J'étais à l'étranger et je rentrais en France en raison des événements. A une escale, un journaliste m'annonça qu'on redoutait un coup d'Etat pour le soir du 29 janvier, à Paris.

Quand j'ai lu le discours, j'ai immédiatement pensé : « Maintenant, en tout cas, aucun soulèvement n'est plus possible. Après un pareil discours, ceux qui tenteraient un soulèvement ne seraient suivis par personne. » Malheureusement, de Gaulle en est resté là. Il aurait dû agir aussitôt en profitant de l'appui que lui apportait l'opinion. Mais il a, au contraire, sur le fond, cédé à ceux qui venaient de le défier et il a fait « la tournée des popotes ».

La question est de savoir, maintenant, si Eisenhower va profiter des circonstances pour remettre chacun à sa place. Certaines déclarations officielles de lundi et de mardi — faites probablement sous la pression des milieux durs — évoquent un peu celles de... la tournée des popotes !

— Mais que peut faire un chef d'Etat comme de Gaulle ou comme Eisenhower s'il se trouve en présence d'une résistance sourde, diffuse, à tous les échelons ?

QUAND le pouvoir veut suivre une certaine politique, il doit commencer par l'expliquer clairement à ceux qui l'exécuteront. Si, depuis deux ans, de Gaulle, par exemple, avait dit aux militaires très ouvertement qu'il voulait l'« association », et ce que cela signifiait dans l'action quotidienne sur place, il aurait utilement influencé l'état d'esprit de l'Armée. Au lieu de cela, il l'a laissé intoxiquer par les propagandes du 5e bureau, les théories de l'intégration, les promesses d'une victoire militaire totale. Rien d'étonnant si aujourd'hui une partie de l'Armée renâcle.

Bien entendu, l'information ne suffit pas à tout. Il faut aussi avoir aux postes de commande des hommes convaincus. Une politique ne peut réussir qu'avec le concours de ceux qui la croient juste.

Quand les chefs choisis manquent de conviction et quand les exécutants ne sont pas informés, les forces de résistance ont beau jeu.

— Ce danger de glissement du pouvoir vers l'Armée, est-il général en Occident ?

L'ANGLETERRE n'a jamais rien connu de semblable.

Aux Etats-Unis, le succès de Truman, en 1951, prouve que le pouvoir civil est bien le plus fort... s'il le veut. Il faut maintenant qu'Eisenhower agisse, et vite.

Les socialistes allemands que j'ai vus la semaine passée, à Hambourg, sont très vigilants dans cet ordre d'idées. Ils ne veulent pas que la nouvelle armée allemande retrouve un pouvoir politique. Déjà, à l'époque de Guillaume II, des ministres choisis par l'empereur se sont parfois trouvés en difficulté avec l'Etat-Major qui sabotait leur politique. C'est un problème traditionnel en Allemagne.

En revanche, en France, depuis le 18 brumaire 1799, rien de ce genre ne s'était jamais produit jusqu'au 13 mai 1958.

— L'affaire de l'avion U-2 aura-t-elle des conséquences sur la conférence au sommet qui s'ouvre la semaine prochaine ?

J'ESPERE que, des deux côtés, on ne fera pas dépendre toute la négociation de la péripétie, spectaculaire, à laquelle nous venons d'assister.

L'affaire de l'avion, cependant, peut rendre plus difficile un accord sur l'inspection aérienne. Les Américains proposent depuis longtemps un système de contrôle aérien. Les Soviétiques, qui manifestaient une certaine répugnance à l'accepter, semblaient avoir, depuis quelques mois, assoupli leur position. On pouvait espérer que, sous réserve de garanties à préciser, ils finiraient par se rallier à l'idée américaine. L'opinion soviétique risque, aujourd'hui, de penser plus que jamais que contrôle signifie espionnage et d'assimiler tous les avions étrangers à des « pirates de l'air ».

Je le regrette car l'« exploration à ciel ouvert » figure probablement parmi les formes les plus efficaces, et les plus acceptables pour tous, du contrôle des armements.

P. M.-F.

(*Copyright « L'Express ».*)

BILAN

Le gaullisme, an III

● ***Le professeur Georges Vedel, à la veille du second anniversaire du 13 Mai, a été chargé par le « Comité d'études pour la République » (1) d'établir un rapport sur le fonctionnement du régime et ses perspectives. « L'Express » publie, en exclusivité, ce texte important.***

MAI 1960 : LE GÉNÉRAL DE GAULLE A L'ARC DE TRIOMPHE.
Plus haut que la source parlementaire ou présidentielle.

(Agip.)

LA Constitution de 1958, qui devait donner à la France des institutions nouvelles et efficaces, était riche d'ambiguïtés et d'équivoques.

La plus visible d'entre elles s'analyse dans une tentative de conciliation du régime parlementaire et du régime présidentiel. Au régime parlementaire étaient empruntées l'existence d'un gouvernement qui « détermine et conduit la politique de la nation » (art. 20), la responsabilité de ce gouvernement devant l'Assemblée nationale. Au régime présidentiel étaient empruntés le pouvoir actif d'intervention du chef de l'Etat dans la vie politique, en matière de diplomatie notamment, la dispense du contreseing pour un certain nombre d'actes, l'interdiction du cumul entre les fonctions ministérielles et le mandat parlementaire.

Les contradictions étaient tellement visibles que nombre d'observateurs, pour expliquer l'étrange amalgame constitutionnel, remontaient, plus haut que la source présidentielle ou la source parlementaire, à une source monarchique. Et, de fait, une notion telle que celle de l'arbitrage (entendue dans un sens beaucoup plus actif que le rôle traditionnel de gardien de la Constitution qui incombe au chef de l'Etat), la distinction entre la politique courante volontiers livrée aux jeux du Parlement et du Gouvernement et la Politique (avec une majuscule), lieu des grands intérêts nationaux, réservée au Chef de l'Etat, nous reportent au début du XIXe siècle, à un âge où, après avoir perdu son caractère absolu, le pouvoir royal ne gardait pas moins une importance essentielle et conservait le style de légitimité qui lui était traditionnel.

L'amalgame

Cela est visible dans le mode d'élection du chef de l'Etat : la logique parlementaire eût conduit à garder députés et sénateurs comme éléments essentiels du collège chargé d'élire le chef de l'Etat ; la logique présidentielle eût débouché sur une élection au suffrage universel. L'élection par les représentants des collectivités locales, par les « notables », est une façon, non seulement de se tenir à égale distance des deux solutions possibles, mais surtout de découvrir un mode de désignation plus propre que tout autre à dépolitiser l'élection présidentielle et à revêtir l'élu d'une investiture quasi-monarchique.

Ce compromis majeur entre le régime parlementaire et le régime présidentiel, qui en recèle un plus profond entre la République et la monarchie, n'exclut pas d'autres équivoques. C'est ainsi que la *séparation des pouvoirs* a été officiellement présentée comme l'une des bases du régime nouveau, ce qui est déjà contradictoire avec la prétention d'instituer un régime parlementaire, puisqu'un tel régime, au moins si l'on se réfère à son illustration la plus exemplaire — on veut parler de la Grande-Bretagne — se caractérise au contraire par l'*unité du pouvoir*. Il n'y a en Angleterre aucune séparation entre la majorité parlementaire et le gouvernement qui ne sont l'un et l'autre que deux sections du même parti ; les « freins et contrepoids » nécessaires à la liberté, la Grande-Bretagne les trouve dans des recettes tout autres que la classique séparation des pouvoirs : la reconnaissance du rôle constitutionnel de l'opposition, l'arbitrage direct et relativement fréquent du corps électoral entre deux programmes, deux partis, deux équipes. Mais la séparation des pouvoirs elle-même ne peut pas être prise au sérieux dans notre Constitution.

Laissons de côté le fait qu'elle n'existe à aucun titre dans la Communauté où le Président « en Conseil exécutif » est tout à la fois gouvernement et législateur, le Sénat de la Communauté n'ayant qu'un rôle de figurant. Mais au sein même de la République, si l'on a dessiné avec soin une séparation *organique*, d'ailleurs inégalitaire, entre le Gouvernement et le Parlement, on a réduit au minimum la séparation *fonctionnelle*, puisque, par le jeu des articles 24 et 37, le Gouvernement est investi en permanence d'un véritable pouvoir législatif qui borne sévèrement les quelques matières laissées au Parlement, puisque la procédure budgétaire permet en fait de se passer de l'assentiment financier des Chambres et puisque, au surplus, dans le cas où tout cela ne suffirait pas, la Constitution (article 38) encourage le Parlement à consentir au Gouvernement des délégations de compétence qui ne rencontrent plus les limites de fait ou de droit qui, naguère, gênaient peu ou prou la pratique des décrets-lois. On ne peut donc parler d'une franche option pour un système de séparation des pouvoirs, mais plutôt d'un amalgame entre la séparation et la concentration des pouvoirs.

Il serait aussi facile de montrer comment on a mêlé l'appel au peuple (sous le nom de référendum réservé à l'initiative du chef de l'Etat) et le gouvernement des notables (restauration du Sénat), le régime plébiscitaire et des institutions représentatives faisant une large part au suffrage indirect.

Trois cents pages

Ces compromis et ces équivoques ont des sources diverses : incontestablement d'abord, la conception que le général de Gaulle se fait de la « chose politique », conception dans laquelle se mêlent l'obsession de la légitimité et des institutions acceptées par l'unanimité des citoyens, la croyance à un pouvoir politique dépolitisé et qui couvrirait de son empire les affaires nationales essentielles, le goût militaire pour l'exécution par état-major.

Les techniciens qui collaborèrent à l'établissement de la Constitution n'avaient pour la plupart ni expérience ni culture politique et traitèrent le problème des institutions françaises à la manière des questions d'organisation administrative qui leur étaient plus familières : de là cette foi accordée au mécanisme et au règlement ; de là cette masse énorme de textes politiques, la plus écrasante de notre histoire constitutionnelle, puisque Constitution et lois organiques couvrent plus de trois cents pages en lignes serrées.

Il faut pourtant convenir que l'une des sources — et non la plus négligeable — des équivoques constitutionnelles se trouve dans les idées qui avaient cours, même à gauche, dans les milieux de la IVe République. Deux remarques sont, à cet égard, éclatantes : la première est que la seule condition de fond précise mise au pouvoir constituant du général de Gaulle par la loi constitutionnelle du 3 juin 1958 vise la nécessité de maintenir la responsabilité du Gouvernement devant le Parlement, cependant que d'autres points — infiniment plus importants en fait, et notamment la délimitation des domaines législatif et réglementaire — ne portaient aucun souci

(Suite en page 12.)

(1) Animé par M. Christian Pineau, le « Comité d'études pour la République » réunit à titre individuel autour de l'ancien ministre des personnalités du monde politique et syndical, des représentants des organisations agricoles, des mouvements coopératifs, du patronat, du barreau, etc. L'objectif du comité est de rechercher sur des questions précises à établir un rapport de synthèse qui obtienne l'agrément de l'unanimité de ses membres.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez
un
vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie
MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE DIAGNOSTIC DE NEHRU SUR K.

● Le général de Gaulle a été très frappé, sur le plan personnel, par le vieillissement, le découragement, du président Nehru. Sur le plan politique, il a été très sensible aux avertissements donnés par celui-ci.

Selon M. Nehru, la politique de détente voulue par M. Krouchtchev est fortement contestée au sein même du monde communiste. Le gouvernement chinois lui opposerait plusieurs arguments solides :

— les possibilités « révolutionnaires » existant en Asie du Sud-Est, en Afrique, en Amérique latine, sont mal utilisées par l'actuelle politique soviétique ;

— l'aide aux pays sous-développés telle que la pratique l'Union Soviétique s'inspire de principes plus « occidentaux » que communistes. Cette aide n'a pas d'efficacité politique à court terme. Elle n'est pas suffisante pour transformer économiquement les pays assistés. Elle fait apparaître l'Union Soviétique comme un pays « riche » analogue aux U.S.A. et non comme un pôle d'attraction révolutionnaire ;

— l'aide donnée par l'Union Soviétique aux Etats africains, asiatiques et sud-américains est beaucoup plus coûteuse que ne le serait une aide politique aux mouvements révolutionnaires communistes, socialistes, ou simplement nationalistes, dans ces Etats.

M. Nehru pense que beaucoup de dirigeants soviétiques partagent le point de vue chinois. Il estime que la position de M. K. est plus faible qu'on ne le croit. Celui-ci serait actuellement très critiqué pour des raisons de politique intérieure : en particulier, la mise en exploitation des « terres vierges » ordonnée par M. K. connaîtrait de sérieuses difficultés.

LES MEDECINS CHERCHENT UNE FORME DE GREVE

● Les syndicats médicaux de la région parisienne décideront dimanche de la forme d'action qu'ils adopteront pour protester contre le système des « conventions individuelles » prévu par la réforme de la Sécurité sociale (dont les décrets seront sans doute publiés dans le courant de la semaine).

Ils bénéficieront de l'expérience tentée dans les Alpes-Maritimes où la grève des soins de la semaine dernière, malgré un service de garde et d'urgence bien organisé, a été mal accueillie par le public. Cette grève a d'autre part été nettement condamnée par les trois syndicats ouvriers (C.G.T., C.F.T.C., F.O.) et par la Fédération nationale des organismes de sécurité sociale.

Les syndicats médicaux pensent maintenant que le meilleur moyen de protester sans s'attirer une trop grande hostilité du public serait de refuser de signer les « feuilles de maladie ». Mais les syndicats ouvriers font remarquer que cette formule entraînerait un retard dans le remboursement des soins et ne serait guère plus populaire.

M. GUY MOLLET JOUE UN JEU SERRE

● Au cours du débat sur la censure, jeudi dernier, M. Guy Mollet s'est substitué à M. Leenhardt pour expliquer l'attitude des socialistes, et il a expliqué sur un ton passionné : « Jamais... il n'a été dit, écrit, ou sous-entendu, que le président de la République pût être chargé de dégager, de fixer la politique... Il n'est pas l'exécutif. Ce n'est pas une monarchie que nous avons voulu instaurer. »

Cette intervention du secrétaire général de la S.F.I.O. s'explique essentiellement par l'évolution de son parti au cours des derniers mois :

— Au Conseil national du 11 avril, qui avait voté une série de motions nettement oppositionnelles, M. Guy Mollet s'était encore efforcé de défendre le régime, mais il avait dû prendre un engagement vis-à-vis de la minorité : « La S.F.I.O., avait-il dit, devra dénoncer les erreurs du général de Gaulle chaque fois qu'il en commettra. »

— Au même Conseil national, la fédération du Nord, qui est la plus importante du parti, ne s'était pas manifestée en raison des difficultés croissantes entre son secrétaire général, M. Augustin Laurent, et la fraction hostile au régime (Mme Lempereur, MM. Coutant, Darou, Notebart) qui marque des points.

A quelques semaines du congrès national du parti, convoqué pour le 30 juin, M. Guy Mollet a tenu à prendre des assurances vis-à-vis des minoritaires. Il a en outre besoin que le chef de l'Etat se prononce lui-même sur les institutions et sur leur évolution. C'est pourquoi son discours à la tribune de l'Assemblée peut être considéré autant comme un appel au général de Gaulle que comme une attaque contre lui.

Si le général de Gaulle confirme l'orientation actuelle du régime, M. Guy Mollet n'aura plus d'arguments à opposer aux thèses de la minorité qui rappelle ce que le secrétaire général avait déclaré, en s'adressant à l'opposition, lors du Conseil national le 11 janvier 1959 :

« Quel est votre risque ? Celui d'avoir eu raison. Moi, j'en cours un autre, celui d'être déshonoré si l'Histoire me donnait tort ainsi qu'au parti qui m'a donné raison. »

GEORGES ARNAUD ET LE SECRET PROFESSIONNEL

● Le commandant de Resseguier, juge d'instruction près le tribunal des forces armées de Paris, a rejeté mardi dernier la demande de mise en liberté provisoire présentée par M. Georges Arnaud, détenu à la prison de Fresnes depuis le 22 avril et inculpé de « non-dénonciation de malfaiteur ».

M. Arnaud, qui avait assisté à la « conférence de presse » donnée à Paris par M. Francis Jeanson et qui en avait fait le compte rendu dans « Paris-Presse », a refusé, se conduisant comme tout journaliste doit le faire, d'indiquer à la police les noms des personnes présentes en même temps que lui à cette réunion et l'endroit où elle avait eu lieu.

La décision du juge d'instruction intervient au moment où le gouvernement prépare un projet d'ordonnance sur le secret professionnel des journalistes. L'existence de ce secret, qui n'est imposé par aucun texte mais qui est consacré par une tradition professionnelle absolue, rend très difficile l'instruction de l'affaire Arnaud. L'ordonnance supprimerait donc purement et simplement la notion de secret professionnel en matière de presse. Tout journaliste qui refuserait de révéler ses sources d'information serait passible de peines aussi lourdes que celles encourues par les auteurs des délits ou crimes qu'ils auraient évoqués.

DE GAULLE-MOHAMMED V : UNE LETTRE GRAVE

● L'ambassadeur de France à Rabat, M. Alexandre Parodi, est revenu d'urgence à Paris. Motif : le dernier message personnel du général de Gaulle au roi du Maroc provoque un grave malaise dans les relations franco-marocaines.

Apprenant en effet que le gouvernement marocain préparait un mémorandum exigeant l'évacuation des bases militaires françaises au Maroc, le Quai d'Orsay fit signer au général de Gaulle une lettre particulièrement sèche pour devancer ce mémorandum. Cette lettre précisait que pour le moment il ne pouvait être question d'envisager la question des bases.

Le roi du Maroc, après avoir lu le message, convoqua M. Parodi et déclara qu'il voulait bien considérer ne pas l'avoir reçue, mais que, ce faisant, il offrait une chance aux Français. Paris fit répondre qu'un message signé du président de la République Française ne pouvait pas être considéré comme nul. C'est alors que le roi décida de lire le message en Conseil des ministres.

Le vice-président du Conseil, M. Bouabid, proposa aussitôt que le Maroc renonce à l'assistance technique française qui concerne aussi bien l'enseignement et la santé que la police et l'armée. Cette assistance pose des problèmes politiques sérieux aux Marocains, mais elle a des avantages techniques considérables. Avant de se résigner à adopter le vœu de son gouvernement, le roi Mohammed V a décidé de prendre personnellement la question en main et de tenter une dernière démarche auprès du général de Gaulle pour envisager un nouveau projet de rencontre. M. Parodi vient en tout cas dire à Paris que de sérieux incidents peuvent survenir si la question de l'évacuation est repoussée par le gouvernement français, la situation intérieure marocaine ne permettant pas au roi de reculer.

LOIRE-ATLANTIQUE : TOUS LES SYNDICATS LANCENT UN APPEL COMMUN

● Pour la première fois — à l'occasion de la visite du général de Gaulle à Saint-Nazaire pour le lancement du paquebot « France », — les unions départementales C.G.T., C.F.T.C., F.O. et la Fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles se sont unies pour lancer un appel à l'unité à tous les travailleurs de la Loire-Atlantique.

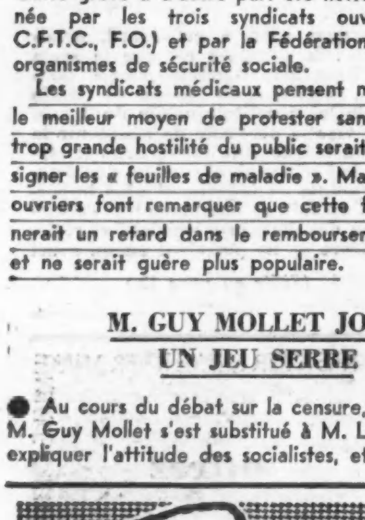
« Travailleurs des villes et des campagnes, fit-on dans leur tract commun, depuis des années, on tente de nous dresser les uns contre les autres.

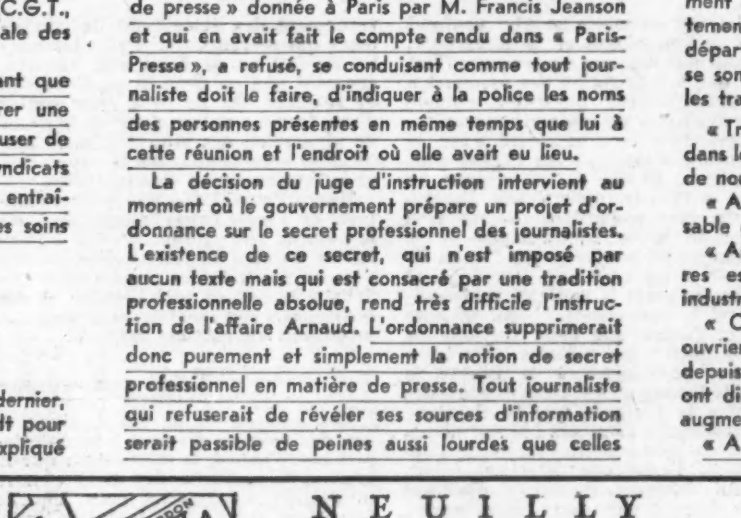
« A l'ouvrier, on dit que le cultivateur est responsable de l'augmentation du coût de la vie.

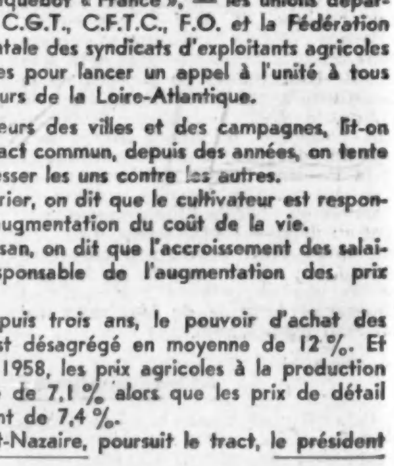
« Au paysan, on dit que l'accroissement des salaires est responsable de l'augmentation des prix industriels.

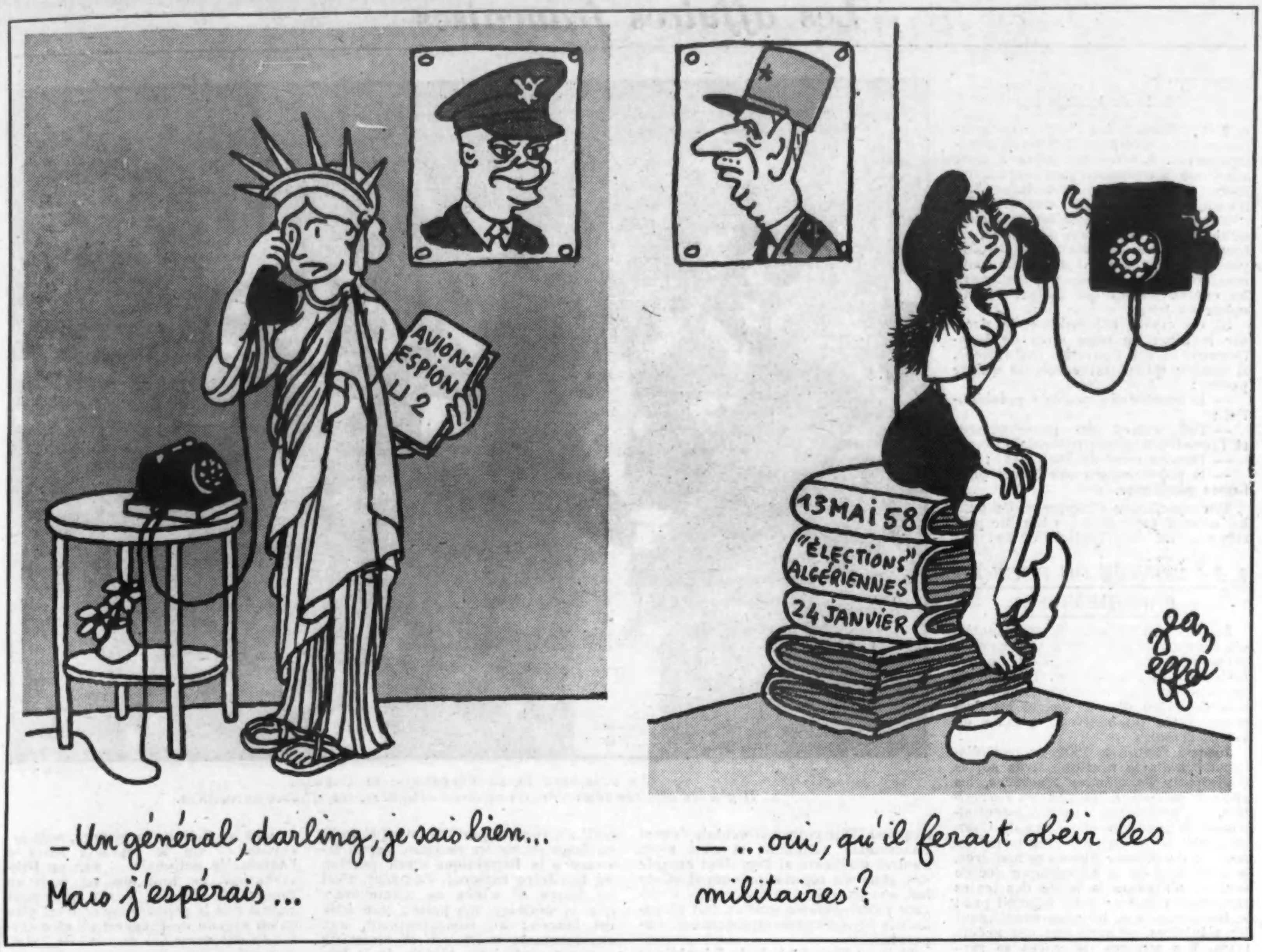
« Or depuis trois ans, le pouvoir d'achat des ouvriers s'est désagrégé en moyenne de 12 %. Et depuis juin 1958, les prix agricoles à la production ont diminué de 7,1 % alors que les prix de détail augmentaient de 7,4 %.

« A Saint-Nazaire, poursuit le tract, le président









de la République ne manquera pas de parler de « grandeur », de « renouveau »... Les organisations ouvrières et paysannes proclament que la grandeur et le renouveau... exigent un changement de politique économique du gouvernement. »

PROJET D'ORDONNANCE SUR LES SAISIES DE JOURNAUX

● Un projet d'ordonnance sur les saisies de journaux est à l'étude à l'Hôtel Matignon. Jusqu'à présent, les saisies sont illégales et plusieurs procès ont été intentés à l'Etat par des directeurs de journaux.

Le projet aurait pour but de « régulariser » l'opération. Il se présenterait sous un aspect « libéral » en précisant qu'une saisie ne pourrait être effectuée qu'après un jugement. Mais, la décision devant être rapide, une procédure spéciale serait mise au point pour permettre un jugement expéditif, étant entendu que la justice militaire serait compétente pour toutes les affaires relatives à la sécurité de l'Etat (qui sont justement les seules affaires ayant motivé des saisies). Au Conseil des ministres, la nécessité de lutter contre la presse de droite serait mise en avant pour tenter d'éviter une trop violente opposition des journaux de gauche, qui sont, en fait, les principales victimes des saisies.

Sur le plan juridique, le problème des saisies vient d'être étudié par M. Yves Galmot, auditeur au Conseil d'Etat, dans le fascicule « Etudes et Documents » publié par le Conseil. M. Galmot écrit :

« Parmi les mesures préventives attentatoires à la liberté de la presse, la saisie des écrits imprimés est l'une des plus graves. Plus radicale que la censure, elle a pour conséquence directe la suppression complète de l'information ou de l'opinion suspecte. Plus dangereuse aussi que la censure, elle peut, par ses conséquences financières indirectes, entraîner la disparition des entreprises de presse d'opposition...

Commentant un arrêt rendu le 23 novembre 1956 par la Cour de cassation, il ajoute :

« L'application des principes dégagés par la Cour de cassation doit permettre aux victimes de saisies arbitraires d'obtenir la condamnation de l'Etat à réparer le dommage subi... (Cet arrêt) doit mettre un terme au découragement des requérants en même temps qu'à une grave lacune de notre système de protection des libertés. »

Les Cahiers de la République

Président du Comité de Direction : Pierre Mendès France

Le numéro 25 est paru

AU SOMMAIRE :

- Le socialisme de la civilisation industrielle, par G. Servet

Capitalisme, Socialisme et Développement :

- Les obstacles au développement agricole, par René Dumont.
- Vues nouvelles sur le taux de l'intérêt, par Jean Saint-Geours.

Dossiers français :

- L'agriculture cette inconnue... (suite) Propositions : I. Propriété et exploitation.

A travers le monde :

- Les Soviétiques et la France, par Alexander Werth.
- Comment est élu le président des Etats-Unis, par Stanley Hoffmann.

CE NUMERO : 3,50 NF

Abonnement 1 an (six numéros) : 18 NF
Etranger : 25 NF

8, rue Henner - PARIS (IX) - C.C.P. Paris 13.693.09

Spécimen gratuit sur demande

LES CANTONALES : PARIS N'INTERVIENT PLUS

● Au Comité des Affaires algériennes de mardi, le général de Gaulle a maintenu sa décision de ne pas intervenir dans la préparation des élections cantonales. Dans des entretiens particuliers, avant la réunion du comité, il en avait précisé les raisons :

— Il ne veut pas qu'on puisse lui reprocher de faire pression sur les électeurs, ni que son intervention incite l'armée et l'administration à intervenir elles-mêmes dans la campagne électorale.

— S'il se prononçait, même par allusion, en faveur de « l'Algérie algérienne », les partisans de l'intégration pourraient être amenés à exprimer ouvertement leur opposition à sa politique. Or, dans plusieurs circonscriptions, la victoire de candidats ultras est possible. Ce serait alors une défaite pour le gouvernement.

— Dans l'immédiat, aucune « troisième force » organisée n'est prête à se révéler. Les diverses missions envoyées de Paris pour susciter des candidatures « gaullistes » ont échoué. Le chef de l'Etat se borne à le constater. Il ne faut pas qu'il soit compromis par cet échec.

— L'essentiel est d'éviter le succès des ultras, de faire voter unanimement les électeurs, et de faire élire, dans l'immense majorité rurale des cantons, des musulmans « honorables ».

— Ceux-ci se rallieront, sans aucun doute, à la politique du chef de l'Etat, comme le prouve l'exemple de beaucoup de parlementaires musulmans, élus pourtant sous le signe de « l'Algérie française ».

— En « dépolitisant » les élections — comme M. Delouvrier a reçu consigne de le faire — on permet à de nombreux musulmans, même s'ils sont des nationalistes modérés, d'être candidats sans trop se compromettre avec la politique française. C'est pourquoi le rôle de la future « conférence des élus » est maintenant minimisé, alors qu'en février on lui attribuait beaucoup d'importance.

Le Président de la République et l'Armée. (A.F.P.)
Il y a les affaires réservées, les affaires déléguées, les affaires surveillées.

(*Suite de la page 9.*)

et n'éveillèrent guère l'intérêt des parlementaires membres du Comité constitutionnel. L'autre remarque a trait à la thèse couramment soutenue actuellement selon laquelle les critiques faites au régime atteignent non la Constitution, mais la manière vicieuse dont elle est appliquée, alors que, de toute évidence, elle était inapplicable parce que l'événement devait de toute manière obliger à choisir en tranchant les contradictions qui étaient l'étoffe même du texte.

Si on essaie aujourd'hui de dresser le bilan de seize mois de fonctionnement des nouvelles institutions, il semble qu'on doive retenir quatre postes :

— la montée du pouvoir présidentiel ;
— l'effacement du gouvernement et l'instabilité gouvernementale ;
— l'abaissement du Parlement ;
— la pulvérisation des forces politiques pacifiques.

Une conclusion s'imposera. On peut lui donner pour titre : « Régime présidentiel ou présidentialisme ? ».

I. *LA MONTÉE DU POUVOIR PRESIDENTIEL*

La montée du pouvoir présidentiel n'a sans doute pas tenu à une volonté préméditée du chef de l'Etat, encore moins du Gouvernement. Le général de Gaulle croyait sincèrement à la valeur de l'idée d'*arbitrage*, et les premiers mois du nouveau régime en virent l'essai.

Jusqu'à l'automne 1959, on peut distinguer dans la pratique trois sortes d'affaires : les affaires *réservées*, les affaires *déléguées*, les affaires *surveillées*. Les premières couvrent essentiellement la politique étrangère, la Communauté, les desseins à long terme en matière de défense. Dans ces matières, le Président de la République décide seul, et d'ailleurs la lettre des textes constitutionnels ne le lui interdit pas ; le Gouvernement, ou plus exactement les ministres ne sont que des exécutants. Les affaires déléguées se rapportent à l' « intendance » et aux problèmes techniques ; elles forment le fond de la politique quotidienne par rapport à la Politique.

Dans ces domaines, le Parlement et le Gouvernement exercent les compétences que la Constitution leur reconnaît et le chef de l'Etat, sous réserve de ce que l'on va dire un peu plus loin, n'intervient pas. Enfin, les affaires surveillées ne correspondent pas à des matières prédéterminées. Il ne s'agit pas de problèmes qui, en eux-mêmes, relèvent du chef de l'Etat, mais qui, en raison de l'acuité qui les caractérise dans une conjoncture donnée et de l'écho qu'ils rencontrent dans l'opinion, ne peuvent pas être purement et simplement abandonnés au dialogue du Gouvernement et du Parlement ; ainsi en a-t-il été à certains moments des économies budgétaires, du malaise social, plus tard du problème scolaire. Les affaires surveillées ne sont pas retirées au Gouvernement, mais le Président de la République en suit de près le développement et, en cas de besoin, se réserve de les évoquer.

Cependant, l'ensemble des rapports entre le Parlement et le Gouvernement, même dans les affaires déléguées, relève du chef de l'Etat en tant qu'il intéresse le fonctionnement du régime. Le chef de l'Etat a toujours fait siennes les positions gouvernementales systématiquement hostiles à une interprétation de la Constitution favorable aux pouvoirs parlementaires. Cet appui n'a pas été purement moral. Notre Constitution remet au chef de l'Etat le droit de dissolution comme une prérogative personnelle. Il suit de là que l'appui donné au Gouvernement par le chef de l'Etat signifie tout à la fois la menace du *deterrent* de la dissolution pour dissuader l'Assemblée nationale de toute entreprise de résistance et la promesse de la caution présidentielle aux candidats gouvernementaux dans les élections consécutives à une dissolution éventuelle.

En d'autres termes, dans cette phase de l'arbitrage, même en tenant compte de l'attribution au Gouvernement des affaires déléguées, même en tenant compte du dialogue que le Parlement peut engager avec le Gouvernement à propos de ces affaires, l'autorité du chef de l'Etat est le ressort le plus important du régime.

Or, il apparaît déjà dans cette phase que le Président de la République assigne au Parlement le rôle le plus étroit: il entend écarter toute menace de crise ministérielle et de jeu effectif de la responsabilité gouvernementale devant l'Assemblée nationale, et c'est assez naturel d'ailleurs si l'on tient compte des abus du régime précédent et du fait que les crises ministérielles d'origine parlementaire sont en fait absentes des régimes démocratiques contemporains.

Mais le Président de la République ne reconnaît pas aux Assemblées ou supporte avec impatience la fonction de doléance ou de remontrance, si nécessaire pourtant pour la paix des citoyens et l'instruction du gouvernement et sans laquelle les groupes de pression acquièrent un monopole de représentation des intérêts collectifs, même les plus légitimes ; enfin de la fonction législative le chef de l'Etat se fait l'idée la plus étroite ; les Chambres sont à la disposition du Gouvernement pour voter les textes dont celui-ci a besoin et qu'exceptionnellement il ne peut édicter lui-même — conception normale dans un régime parlementaire où le Cabinet n'est qu'un comité et un état-major de la majorité parlementaire, mais peu logique lorsque le Gouvernement procède beaucoup plus du chef de l'Etat que des Chambres.

Un thème stratégique

En septembre 1959, le système de l'arbitrage fait place à un autre que l'on peut symboliser par le terme « *idée de manœuvre* ». L'intervention du chef de l'Etat dans la conduite des affaires nationales sera plus active, mais elle prendra la forme d'un thème stratégique dont l'exécution doit être assurée par l'état-major qu'est définitivement devenu le Gouvernement et par les échelons subordonnés. C'est qu'en effet la phase de l'arbitrage a abouti à l'immobilisme sur quelques affaires essentielles, au premier rang desquelles l'affaire algérienne.

Passé le grand remue-ménage des réformes administratives de second plan qui ne modifiaient évidemment pas les conditions de notre vie nationale, le Gouvernement n'a pas véritablement élaboré cette politique de la nation que l'article 20 de la Constitution le charge de déterminer et de conduire.

Dans l'affaire algérienne, ceci est éclatant : à la fin de l'été 1959, le Cabinet n'a dégagé ni même proposé aucune politique propre à éclairer les Français et à rassurer l'opinion internationale. Aussi, le 16 septembre 1959, le général de Gaulle fait sa fameuse déclaration sur l'autodétermination « sous sa propre responsabilité » (lui que la Constitution déclare irresponsable) et par-dessus la tête du Gouvernement. Les adversaires de la politique ainsi définie ont beau jeu de faire remarquer que le chef de l'Etat se place en marge de la Constitution à la fois par le pouvoir de décision qu'il s'arroge et par l'éventualité qu'il envisage de mettre en cause l'appartenance à la République d'une portion du territoire national. Pourtant, c'est en forme d' « idée de manœuvre » que la décision est prise ; une idée est lancée ; au Gouvernement, aux représentants militaires et civils du pouvoir central en Algérie de la traduire sur le terrain en mesures adéquates.

Le sixième jour

Mais la politique n'est pas le militaire. L'idée de manœuvre fait long feu. Ceux qui doivent pouvoir à son exécution, un moment désemparés, ont tôt fait de tourner le thème stratégique ainsi proposé selon leurs vues propres. Intégrationnistes, défenseurs de l'Algérie française depuis les sphères gouvernementales jusqu'aux états-majors militaires, ont tôt fait de montrer que l'autodétermination n'est qu'une autre façon d'exprimer leurs thèses et que, des trois solutions théoriquement possibles au problème algérien, telles que les a énoncées le chef de l'Etat, une seule, la leur, est permise. Bien plus, si le chef de l'Etat s'entêtait dans son idée de manœuvre, l'émeute et peut-être la rébellion débarrasseraient l'Algérie de son pouvoir sinon de sa personne.

Cependant, dans la politique intérieure française, les divisions gouvernementales, l'absence d'autorité propre du Cabinet sur les Chambres amènent le Président de la République à multiplier ses interventions : ainsi en va-t-il pour le budget dans l'affaire des anciens combattants ; ainsi en va-t-il pour le problème scolaire. Avec le départ de M. Pinay, la première révocation d'un ministre s'opère ouvertement ; sans doute est-ce M. Michel Debré qui a demandé le remplacement du ministre des Finances ; mais c'est le général de Gaulle qui a souverainement décidé de l'opération.

Une troisième phase dans l'histoire du pouvoir présidentiel s'ouvre à la fin de janvier 1960. Il est remarquable que, pendant cinq jours, le Président de la République ait officiellement laissé le Gouvernement en face de l'émeute et des complaisances que celle-ci rencontrait dans le milieu militaire algérien. Mais le sixième jour il intervint, confirma le principe de l'autodétermination, condamna les barricades et donna l'ordre à l'Armée de faire son devoir.

A partir de ce moment-là, le style du gouvernement change. Les mesures de rétablissement de l'ordre, les poursuites contre les responsables de l'émeute, les mutations dans l'Armée sont l'œuvre du chef de l'Etat. Pour disposer d'un instrument d'exécution plus sûr, il procède à un remaniement ministériel de sa propre autorité et fait demander les pleins pouvoirs qui, malgré les fictions juridiques, sont accordés — on le répétera assez à l'Assemblée nationale — non au Gouvernement en tant que tel mais au général de Gaulle. Il est désormais acquis que le gouvernement n'est plus qu'un organe de préparation et d'exécution des décisions du chef de l'Etat, de gestion des affaires courantes.

Le principe même du gouvernement de cabinet est ruiné à partir de janvier 1960. Sans doute savait-on que la présidence du Conseil des ministres par le chef de l'Etat était très différente de celle qu'avaient pratiquée les Présidents de la IVe et de la IIIe République, et que le général de Gaulle concevait son rôle comme beaucoup plus actif que celui d'un simple directeur des débats ou d'un conseiller du Gouvernement. Mais maintenant l'on voit traiter les grandes affaires dans des Comités placés sous la présidence du chef de l'Etat et dans lesquels siègent sans doute le Premier ministre et les ministres intéressés, mais qui se substituent ainsi, secteur par secteur, au Conseil des ministres.

On est donc à un point où l'autorité présidentielle et l'autorité gouvernementale, entre lesquelles les constituants s'étaient, tant bien que mal, efforcés d'établir un partage, sont concentrées dans les mêmes mains. En un mot, le chef de l'Etat gouverne ; les attributions gouvernementales ne découlent que de la nécessité de respecter un minimum de formes et de faire appel à des collaborateurs pour préparer ou exécuter les décisions présidentielles. Pour borner nos regards à l'exécutif, constatons que celui-ci est devenu en fait *monocéphale*, et ceci à peu près dans tous les domaines : qu'il s'agisse de politique étrangère, d'affaires intérieures, du problème algérien, de l'évolution de la Communauté.

La politique, une et indivisible

Ce résultat était, à vrai dire, inévitable. Il est tout d'abord dans la nature des choses. Le gouvernement politique a ses modes propres d'action : il ne s'accommode ni des procédures judiciaires telles que l'arbitrage ni des méthodes de la stratégie militaire telles que l'idée de manœuvre. Il suppose une attention de tous les instants, la présence sur le terrain, l'intervention du chef politique non dans tous les détails, mais dans tel détail auquel les circonstances donnent une valeur exemplaire. On ne gouverne pas de loin ; on ne gouverne pas par des préposés. Bien plus, l'idée d'une division de l'action politique en secteurs n'est pas conforme à la réalité. Il n'y a pas des affaires nobles et des affaires roturières, des affaires réservées et des affaires déléguées, il n'y a pas la grande politique et la politique quotidienne, mais la politique

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET LE PEUPLE. *Le ressort le plus important du régime.* (Dalmas.)

tout court, une et indivisible. Gouverner, c'est se surmener.

D'autre part, toute la Constitution poussait à cette prise en main des affaires par le chef de l'Etat. En effet, comme l'a fait remarquer à diverses reprises M. Marcel Prélot, le rôle des divers organes constitutionnels est moins déterminé par la répartition entre eux des compétences juridiques que par les armes dont la Constitution les dote les uns et les autres, les uns à l'égard des autres. Or, notre Constitution concentre aux mains du chef de l'Etat toutes ces armes : le droit de dissolution, entendu, redisons-le, non à la mode de la IVe République ou de la monarchie anglaise, mais comme une prérogative personnelle ; le droit de recourir au référendum ; le droit de convoquer les sessions parlementaires et bien d'autres.

Le moins enthousiaste

Chacune de ces armes a un double tranchant : contre le Gouvernement, s'il était indocile, et contre le Parlement. A cet égard, le droit de dissolution est typique ; en faisant savoir qu'il n'y recourra pas, le chef de l'Etat livre le Gouvernement à la mise à mort parlementaire et il serait plus simple pour celui-ci de démissionner ; en faisant savoir qu'il y recourra, le Président de la République revêt le Gouvernement qui le sert fidèlement d'une cuirasse dont le défaut est bien difficile à trouver.

Enfin, à supposer contre toute vraisemblance que le Gouvernement et la majorité parlementaire soient tentés de braver ensemble le Président de la République, l'ascendant personnel de celui-ci sur le pays, la peur du vide qui succéderait à un succès remporté par impossible contre le chef de l'Etat, la conviction que lui seul peut contenir ou réprimer les complots civils ou militaires suffiraient à faire tomber cette tentation.

On ne saurait d'ailleurs s'indigner ou se scandaliser de cette situation. Sans doute revient-elle à mettre bas le laborieux équilibre institué par les textes et à priver de tout contenu l'article 20 de la Constitution. Mais, on l'a déjà dit, rien n'était plus irréel que ces imaginations de légistes ; rien n'était moins viable que l'idée d'arbitrage. Après tout, les constituants de 1946 qui, sur point, n'avaient pas manqué de réalisme, avaient bien compris la nécessité de donner un chef unique au pouvoir exécutif et, si les présidents du Conseil chargés de cette fonction ne purent la mener à bien, ce n'est pas que l'idée fût fausse, c'est parce qu'il n'existait pas de majorité pour soutenir le président du Conseil et pour cimenter l'accord des membres du Cabinet.

Dans une large mesure, la concentration du pouvoir exécutif aux mains du Président de la République, conforme à la nature des choses, conforme aux structures constitutionnelles réelles, sinon aux textes, est aussi conforme au bon sens. Ne craignons pas de dire qu'en elle-même, et réserve faite du problème des rapports avec le Parlement et avec l'opinion, elle est conforme à la démocratie. Le vœu profond de la majorité des Français, tel qu'il s'est exprimé au référendum et aux élections législatives, a été de voir gouverner le général de Gaulle et c'est celui-ci qui était sans doute le moins enthousiaste pour cette solution.

Or, il n'y a rien, en soi, d'antidémocratique à ce que le pays lui-même désigne le chef du Gouvernement. Avec des rites électoraux différents, c'est la solution américaine, c'est la solution britannique ou allemande.

A s'en tenir à l'évolution que l'on vient d'examiner et abstraction faite des autres problèmes du régime, on ne saurait porter au passif de celui-ci le fait que les constructions irréelles se soient effondrées, que les complications se soient dissoutes et que, de l'arbitrage du chef de l'Etat, on soit passé à son gouvernement.

II. *EFFACEMENT ET INSTABILITÉ DU GOUVERNEMENT*

L'effacement du gouvernement n'est pas à démontrer ; il résulte de ce qu'on vient de dire. On ne s'y attardera que pour quelques remarques complémentaires.

La première concerne le point sur lequel le Gouvernement est atteint. Il ne s'agit pas des attributions individuelles des ministres qui demeurent ce que veut notre tradition administrative. Tout au plus pourrait-on noter que c'est le ministre des Affaires étrangères qui a vu ses attributions individuelles le plus touchées ; cela tient à ce que les Affaires étrangères constituent le département le moins administratif et le plus politique, celui qui, par conséquent, reflète le mieux la prise en main des affaires par le chef de l'Etat.

En revanche, la puissance des Finances demeure intacte. Si l'opposition ouverte du ministre n'est plus tolérée, l'administration des Finances, fidèle à sa tradition, garde une sorte de droit de veto à l'encontre des autres départements ministériels, du Premier ministre et, en certains cas, ne craint pas de livrer une petite guerre bureaucratique à l'état-major de l'Elysée.

Notons encore les résultats de l'expérience concernant l'interdiction du cumul du mandat parlementaire et des fonctions ministérielles. On ne peut dire qu'elle ait vraiment servi à éviter les crises ministérielles dont l'absence est due à de tout autres causes. En revanche, elle a permis de vérifier ce que certains annonçaient : les non-parlementaires ne font pas des ministres toujours supérieurs aux parlementaires. Ils ont l'inconvénient de ne pas apporter dans les délibérations gouvernementales l'écho de l'opinion ; peu connus de la masse des Français, ils sont mauvais conducteurs de l'opinion gouvernementale. Enfin, dans les circonstances dramatiques de la fin de janvier 1960, l'hésitation et la timidité ne furent pas réservées aux seuls ministres d'origine parlementaire.

Ces ministres sont les ministres du Président. Nommés par lui, ils sont révoqués et remplacés par lui. La proposition du Premier ministre prévue dans cette hypothèse par l'article 8 de la Constitution est une pure formalité. Si la révocation de M. Pinay résultait tout à la fois de la position prise par le Premier ministre et de la décision du Chef de l'Etat, la révocation de M. Soustelle, sans parler d'autres mesures analogues, est l'œuvre, au premier chef, du Président de la République. Tenant leur poste de la confiance de ce dernier, responsables devant lui, en fait irresponsables devant l'Assemblée nationale, formant de moins en moins une équipe et un conseil, les ministres sont dans une situation « américaine ».

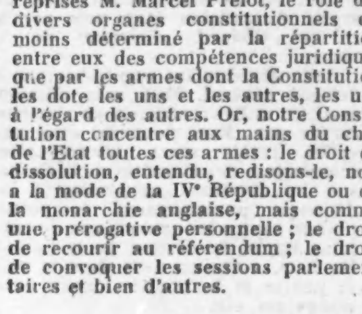
Un langage symbolique

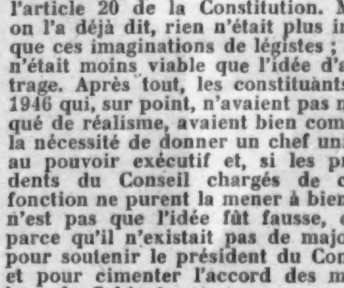
Leur situation devant le Parlement n'est pas moins fausse. La fiction constitutionnelle veut que ce soient eux qui présentent aux Chambres la politique de l'exécutif, qui les en informent, alors que bien souvent, ils sont à peine mieux renseignés sur les intentions du maître du jeu que ceux qui les interrogent. Combien de temps le président de l'Assemblée pourra-t-il encore faire respecter la règle (logique dans un vrai régime parlementaire, absurde dans un régime présidentiel) qui veut que le Chef de l'Etat ne puisse être mis en cause dans les débats ?

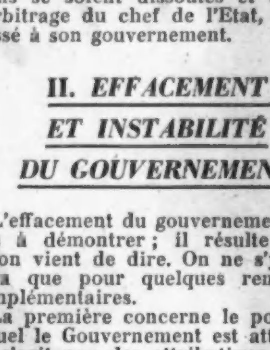
La responsabilité gouvernementale dans ces conditions ne peut être qu'un faux-semblant. Comment s'en prendre au Cabinet de décisions arrêtées pardessus sa tête et parfois à son insu ? Bien entendu, l'Assemblée nationale qui n'a à l'égard du Président de la République que l'arme théorique et absurde de la haute trahison, peut manifester sa mauvaise humeur à l'encontre du chef de l'Etat en lui donnant la forme d'une censure du gouvernement ; mais c'est ressusciter l'institution du menin qui recevait le fouet à la place du jeune roi. La responsabilité du Cabinet prend ainsi valeur d'un langage symbolique au lieu d'être un moyen d'action du Parlement.

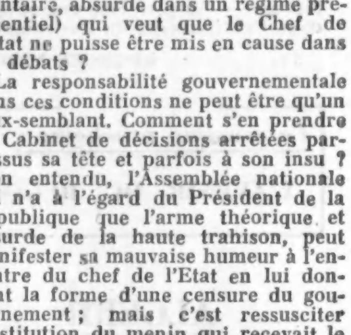
Est-ce à dire que le Gouvernement n'existe pas en tant que tel ? Ce serait excessif. Son rôle est celui d'un *isolant*, ce qui, pour le chef de l'Etat, est à la fois une commodité et un danger. Une commodité en ce que l'existence du gouvernement débarrasse le Président de la République de diverses corvées et notamment de celle des rapports avec les Chambres. Un danger en ce que les affaires et leur écho dans l'opinion n'atteignent le chef de l'Etat qu'à travers des relais et des écrans. Nombre d'observateurs ont noté l'impression d'isolement et d'éloignement que donne l'Elysée.

Les raisons ne sont pas seulement →









→

politiques, mais techniques. Le centre nerveux des communications est à Matignon et non rue du Faubourg-Saint-Honoré ; les appareils administratifs sont chez le Premier ministre, à l'Intérieur, aux Finances, aux Armées ; le Président de la République, lui, s'il dispose de moyens humains, matériels et financiers plus étendus que ceux de ses prédécesseurs, n'a pas pourtant en main un équipement complet.

Ajoutons à cela le phénomène noté de divers côtés et relativement nouveau de l'apparition, dans les cabinets ministériels, à côté des personnages classiques, de ce personnel de « barons » plus ou moins liés entre eux par des complicités sinon par des complots et qui, patiemment et secrètement, investissent l'Etat.

Mais l'effacement, dont l'appréciation doit être ainsi nuancée, n'est pas la seule caractéristique du Gouvernement. Il faut y ajouter l'instabilité du personnel. Celle-ci est sensible à des points de vue divers. Depuis juin 1958, certains postes (l'Information, l'Education nationale, l'Intérieur) ont vu passer trois ou quatre titulaires ; le régime fait une assez forte consommation d'hommes. Nombre d'entre eux ne sont demeurés dans le gouvernement qu'en changeant de poste selon une technique dont on se gaussait volontiers sous la IVe République. Enfin, l'augmentation de la proportion de ministres d'origine non parlementaire est constante depuis janvier 1959. Les humoristes ont déjà évoqué l'inusable couteau dont on changeait tantôt la lame, tantôt le manche.

Tel est le gouvernement, bien loin du destin que semblait lui promettre la Constitution. Simple assemblage de commis du chef de l'Etat, ne tenant son existence que de celui-ci, ne disposant que des armes que celui-ci lui prête, moins indépendant et moins autonome — malgré toutes les théories sur l'équilibre des pouvoirs — qu'aucun gouvernement ne le fut jamais depuis près de cent ans, il trouve du moins une consolation — s'il lui en faut une — et peut-être une revanche dans l'abaissement du Parlement.

GEORGES VEDEL.

La semaine prochaine :

L'AVENIR DU REGIME

ALGÉRIE

L'histoire d'un homme

● ***Jean Pradines, 51 ans, militaire de carrière, soixante campagnes, Médaille militaire, six citations, trois blessures de guerre, « gaulliste inconditionnel », voulait se présenter aux élections cantonales. Il raconte lui-même son histoire.***

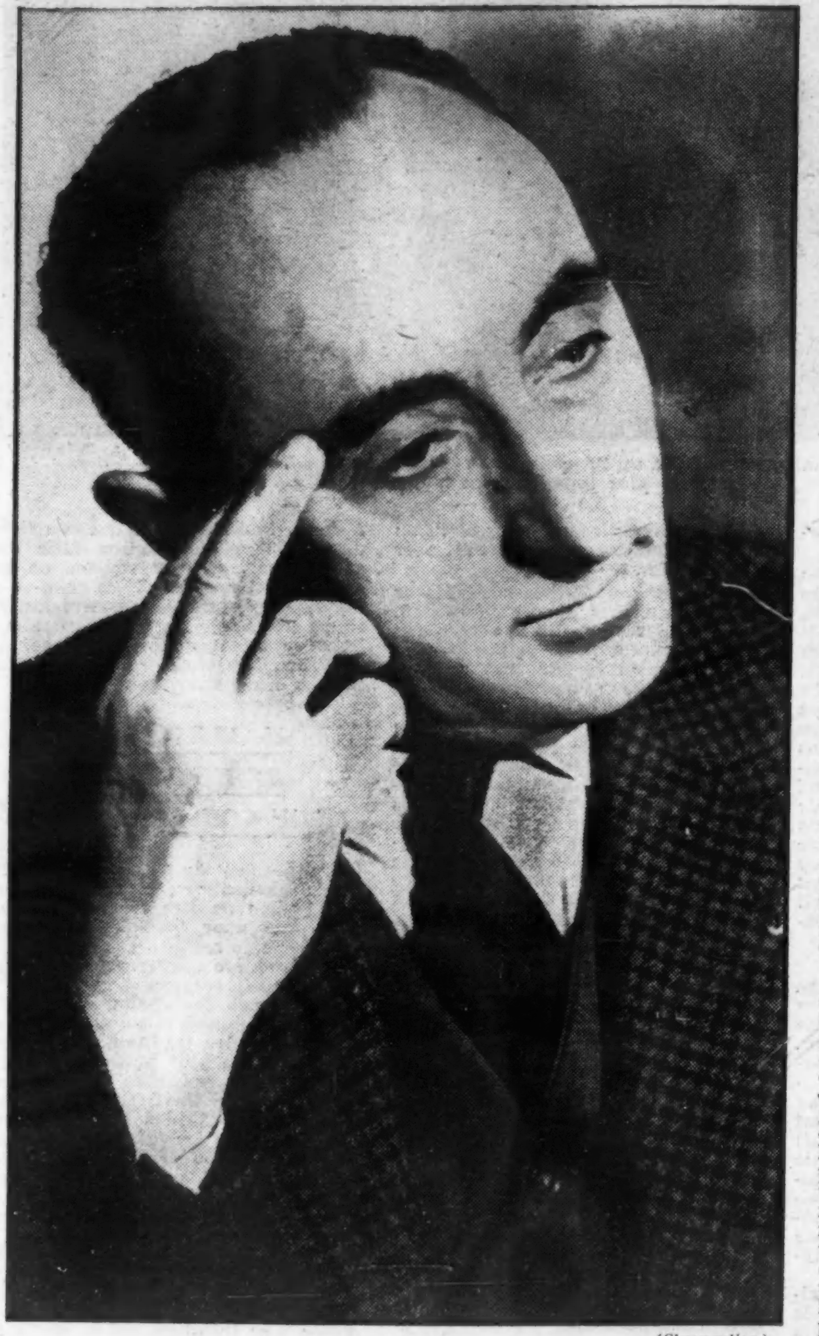
M. DELOUVRIER, délégué général du gouvernement en Algérie, vient de répéter à plusieurs reprises dans la tournée qu'il effectue actuellement : *« Les Algériens choisiront librement en hommes libres. »* Ces déclarations font suite aux directives officielles adressées fin avril aux préfets d'Algérie pour l'organisation des élections cantonales. On pouvait y lire :

« Toutes les opinions devront pouvoir s'exprimer. Tous les candidats désireux de se présenter devront être admis... Seuls les individus participant à la rébellion armée ou ayant participé à l'action terroriste devront être exclus de la compétition... »

Il n'y a rien à reprocher à ces prises de position et à ces principes. Mais mon cas personnel me contraint de constater qu'il s'agit là d'une vaine littérature.

Alors que les autorités connaissaient mon intention de me présenter dans le secteur de la Casbah-Climat de France, à Alger — où j'ai déjà été candidat précédemment — j'ai été expulsé le 13 février 1960, la police ne m'ayant laissé que quelques minutes pour préparer mes valises. J'ai dû abandonner mon foyer, ma situation et déjà l'administration se préoccupe de récupérer le logement H.L.M. que j'occupais.

Aurais-je, par hasard, participé au complot du 24 Janvier ? Ma présence serait-elle susceptible de troubler l'ordre public ? Loin de là. L'ordre d'expulsion qui est exécuté aujourd'hui date d'un an déjà. C'est M. Delouvrier lui-même qui, à l'époque, prit la décision de surseoir à toute exécution : proche des milieux musulmans, je payais seulement la ligne po-



(Charpentier.)

M. JEAN PRADINES.
Pour de Gaulle, contre le 24 Janvier, mais...

litique que j'avais défendue publiquement en m'opposant aux groupes ultras, civils et militaires.

Dès la fin de 1958, mon programme était basé sur la *« confiance totale au général de Gaulle »* et sur le refus de l'intégration comme solution toute faite, préférant *« laisser aux Algériens le soin de construire leur avenir par la voix du suffrage universel »* (profession de foi de la liste Pradines aux élections sénatoriales du 31 mai 1959). Ma seule préoccupation a été d'aider les musulmans qui me font confiance et qui attendent à la fois la paix et du travail. Mes malheurs viennent peut-être de ce que je ne suis pas un politicien professionnel, mais un « homme de bonne volonté » qui entend tout tenter pour faire sortir l'Algérie du drame où elle est plongée.

« J'ai cru au 13 Mai »

Je suis en effet un ancien militaire de carrière. A cinquante et un ans, j'ai passé vingt-six ans sous les drapeaux, totalisant une soixantaine de campagnes, parmi lesquelles celles de France, d'Allemagne, d'Indochine et de Corée. J'ai les trois Croix de guerre, la Médaille militaire, une vingtaine de décorations françaises et étrangères, six citations, trois blessures de guerre. Arrivé, dès le début de ma retraite, en Algérie, que je connaissais bien pour y avoir déjà passé de nombreuses années et où deux de mes enfants sont nés — mon fils aîné est actuellement mobilisé et sert dans mon ancien régiment de parachutistes — j'ai repris du service à titre civil comme chef de groupe de G.M.P.R. (Groupe mobile de protection rurale) en Kabylie. En avril 1957, je suis devenu chef adjoint de la S.A.S. (section administrative spéciale) de Souffiat, dans le département du Titteri, chef de communes rurales et enfin, à Alger, chef adjoint de la S.A.U. (section administrative urbaine) de la Basse-Casbah. Ces fonctions correspondaient parfaitement à ma formation : ma carrière s'est effectuée en grande partie dans les goums, les spahis où j'ai pu approcher et connaître les musulmans, leurs familles, me familiariser avec leurs problèmes et m'attacher à eux.

J'ai cru au 13 Mai, ou plutôt à la possibilité de réconcilier réellement les communautés. J'étais à l'époque S.A.U. à la Casbah et je me suis trouvé en tête du cortège des musulmans montant au Forum le 16 mai. J'ai fait partie du Comité de Salut Public de la Casbah, mais j'en ai démissionné dès le 31 mai, à la suite de motions qui me semblaient inacceptables. En juin 1958, comme ancien M.R.P., j'ai pris contact avec Georges Bidault, qui venait de lancer la Démocratie chrétienne de France, et j'ai lancé en Algérie le mouvement « Union chrétienne et musulmane de l'Algérie et du Sahara ». Mais je me suis vite rendu compte que M. Bidault se préoccupait surtout de capter les Européens intégrationnistes, qu'il ne se souciait guère des véritables aspirations des musulmans. J'ai rompu toutes relations avec lui en octobre 1958, me retirant avec les milliers de musulmans inscrits au mouvement.

Devant le Conseil d'Etat

J'ai demandé un congé administratif pour me présenter aux élections législatives du 30 novembre. Les autorités d'Alger-Sahel et de l'état-major d'Alger firent alors pression sur moi pour que je me retire et apporte mon soutien à une liste « Algérie française ». J'ai refusé de céder, comme j'ai refusé les « tractations » que l'on me proposait. Des manœuvres de procédure, effectuées en dépit de la commission de contrôle, ne permirent pas finalement à ma liste de se présenter. Mais au même moment j'avais des démêlés sérieux avec la S.A.U. de la Casbah qui « racolait » purement et simplement les électeurs en faveur des candidats « officiels » de l'état-major.

Le résultat ne se fit pas attendre : le 5 décembre, mon contrat de chef adjoint de S.A.U. était résilié sans préavis. Le même jour, une perquisition avait lieu chez moi. Mes bonnes relations avec les musulmans me rendaient évidemment suspect. Le 23 février, alors que je me préparais à affronter les élections municipales, un arrêté d'expulsion était pris par le colonel Godard, directeur de la Sûreté.

Cette décision fut suspendue par le délégué général. Mais mes relations avec les milieux officiels ne s'améliorèrent pas. Mon domicile était surveillé, j'étais suivi. L'intervention scandaleuse des autorités de la Casbah sur les élections m'entraîna à les dénoncer publiquement. Je portais plainte contre les agissements du capitaine Bapts, du secteur de la Casbah. Ma liste, « Algérie unie dans la paix, la justice et la liberté », avait néanmoins un élu.

Le 24 janvier, alors que j'étais en congé en métropole, j'ai immédiatement écrit au délégué général et suis rentré à Alger le 25 pour soutenir son action. Je lui ai apporté le soutien complet des anciens combattants médaillés militaires de la Casbah, dont je suis le coprésident. Ce sont ces derniers qui écrivent aujourd'hui à M. Debré pour lui demander de rapporter l'arrêté d'expulsion que l'on vient de mettre à exécution. Y donnera-t-on suite ? Y aura-t-il une suite au recours que je viens d'introduire devant le Conseil d'Etat ? Je n'en sais encore rien. Mais je constate, à la veille des cantonales, qu'il n'est pas bon en Algérie de tenter de se rapprocher réellement des musulmans, d'agir concrètement en faveur de la paix, de soutenir, somme toute, la politique définie le 16 septembre par le général de Gaulle.

Je tiens à ajouter que j'ai été décoré le 11 novembre dernier par le général Costes, en présence de M. Delouvrier, du général Challe et du général Massu, de la croix de la valeur militaire, obtenue comme chef adjoint de S.A.S. dans les djebels...

JEAN PRADINES.

Le « Rideau de Fer » EST DEVENU UN *« Rideau de dentelle »*

Pour visiter l'U.R.S.S. et d'autres pays de l'Europe de l'Est, vous pouvez choisir parmi 15 itinéraires différents à partir de .... NF 650

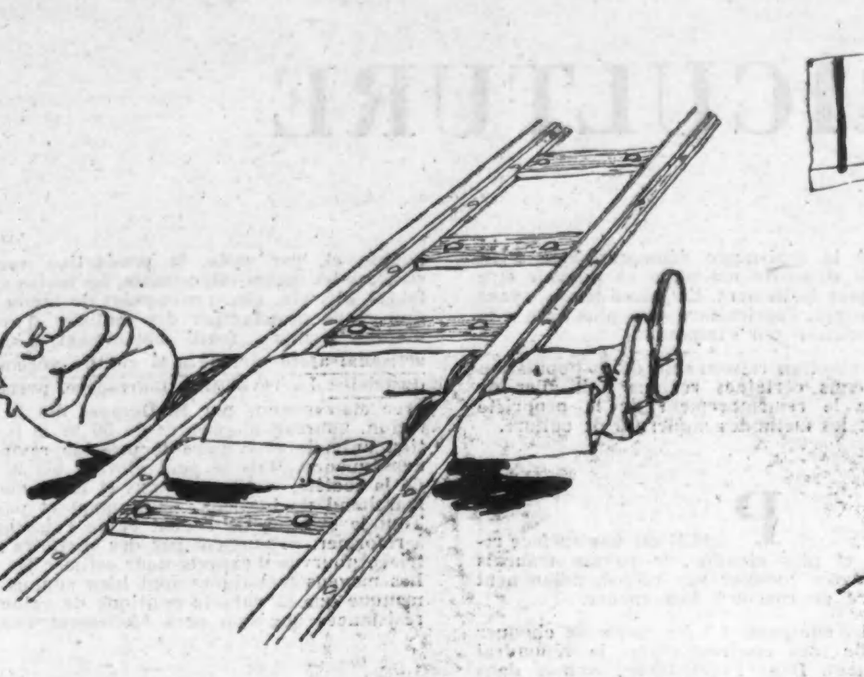
Pour obtenir une documentation gratuite, renvoyez-nous le coupon ci-contre

TOURIST ROMEA-FRANCE
10, r. Pasquier, PARIS (8e) - Tél. ANJ. 47-05 et 41-83
(lic. Agence voyages 360)

Nom et prénoms : ....
Adresse : ....

MON OPINION SUR LA NON-VIOLENCE

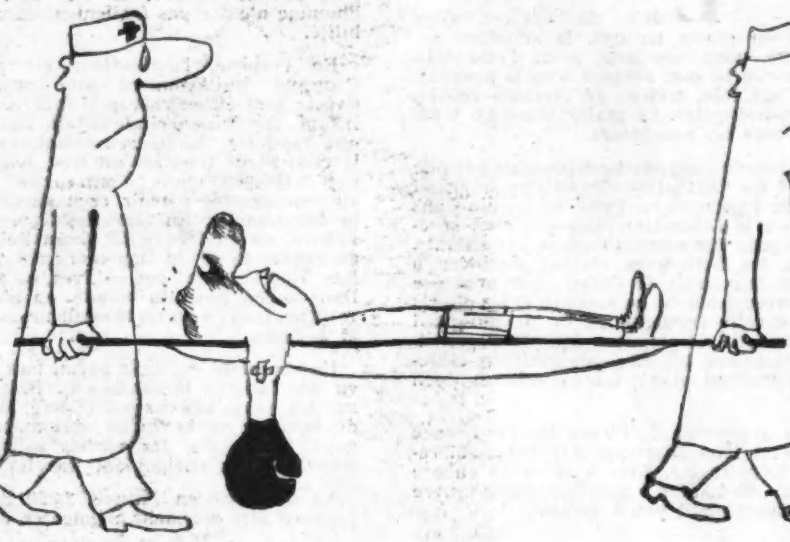
par SINÉ



Mon grand-père, qui était non violent, se coucha sur une voie ferrée...

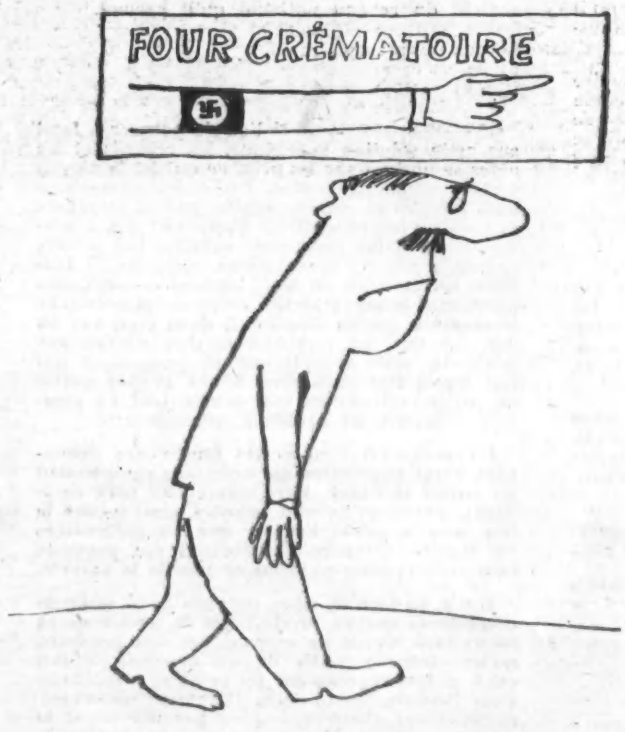
Mon père, non violent lui aussi, fit, en prison, une longue grève de la faim...

Mon oncle était dompteur non violent...



La non-violence de mon frère, le boxeur, était légendaire...

Mon parrain, le missionnaire, était évidemment non violent...



Mon cousin faisait partie d'un réseau non-violent...

...Alors, moi !...

PLAN SAUVY

L'AGRICULTURE

CE n'est pas d'aujourd'hui que le paysan a des raisons de se plaindre. A travers les siècles, parfois révoltés, presque toujours soumis, les terriens ont peiné dur pour nourrir les autres.

Aujourd'hui, tout en faisant la part de l'outrance des chiffres et en se défiant des moyennes un peu hypocrites, on trouve un test décisif : c'est de l'agriculture vers le reste de l'économie que coule le flot humain et non l'inverse. Ce courant nous renseigne sur la pente. Mais le caractère millénaire d'une infériorité ne nous donne absolument pas le droit de la tenir pour inéluctable.

Par l'effet d'une grande dispersion et d'un certain isolement, le capital et le travail sont, en agriculture, étroitement mêlés, ce qui engendre une confusion, souvent entretenue. On n'imagine pas MM. de Wendel, Boussac et Michelin entraînant les ouvriers dans un mouvement revendicatif ; c'est cependant, toutes proportions gardées bien entendu, ce qui se produit dans le monde agricole.

LOIN de dériver d'un ordre plus ou moins naturel, la situation actuelle résulte, pour une large part, d'une politique à très courte vue, adoptée sous la pression du monde agricole, truffée de mesures résolument contre-indiquées. Le malthusianisme y est partout présent ou sous-jacent.

Est-il besoin de rappeler la déplorable période de l'alcool ? La distillation devait être le grand débouché de l'agriculture. Pendant les cinq ans qui ont suivi la Libération, le sucre était sévèrement rationné aux adultes comme aux enfants, tandis que les betteraves étaient distillées à grands frais (aux frais de l'Etat) pour produire un alcool invendable. Si les sommes et les efforts consacrés à cette immense partie de qui perd gagne avaient été employés à équiper l'agriculture et à instruire les cultivateurs, ceux-ci seraient aujourd'hui dans une condition bien supérieure.

Il a fallu le passage de Pierre Mendès-France au pouvoir en 1954 pour que soit fortement réduite une hémorragie, plus humiliante encore que ruineuse. Ramadier a poursuivi cette œuvre et il reste maintenant peu à gagner.

L'AGRICULTURE a, à vrai dire, une excuse : plus encore que dans le commerce, le progrès technique y est récessif, refouleur d'hommes. Ne nous étonnons pas qu'il soit moins bien vu que dans les secteurs industriels promis à un large développement.

Excuser les hommes, ce n'est pas absoudre leurs erreurs. Lorsqu'un fleuve impétueux coule et ravage, il est plus indiqué de le canaliser que de chercher à l'arrêter. L'évolution technique permet à un homme de nourrir non plus cinq personnes, mais dix ou vingt. Or, le but de l'économie n'est pas le travail, mais la consommation. C'est pourquoi, en tous pays en progrès, sous tous régimes politiques, la proportion des agriculteurs diminue.

Si le mouvement en soi est heureux, ce qui l'est moins, c'est la façon dont il se fait. En régime non planifié, pour que l'individu aille d'un secteur vers un autre, il « faut » que ce dernier soit plus avantageux. La pauvreté du cultivateur est donc le moteur du mouvement.

Pour éviter ce processus cruel, il faut trouver un autre moteur et stimuler directement le mouvement par l'installation de nouvelles usines et d'écoles techniques, dans les régions surpeuplées, ou plus exactement : surchargées.

Au lieu d'avoir un flux créé par la misère, on aura ainsi une prospérité créée par le flux.

Le plus curieux est que ce moyen rationnel, humain, ne recueille pas l'unanimité. C'est le fait d'une connaissance imparfaite des données. Le même effort en faveur des agriculteurs exige en France, pour chaque personne du secteur industriel, un sacrifice deux fois et demie plus élevé qu'en Allemagne et en Belgique et quatre fois plus élevé qu'en Angleterre. Qu'a-t-il manqué à l'agriculture française jusqu'ici ? Une industrie importante.

Grâce à la croissance démographique, bien utilisée, la structure nationale va pouvoir être modifiée plus facilement. En même temps, ayant plus de jeunes, l'agriculture sera plus apte à la grande mutation qui s'impose.

Une diminution raisonnable de la population agricole dans certaines régions doit aller de pair avec le remembrement de la propriété qu'exigent les méthodes modernes de culture.

PLACE sur une surface remembrée et plus étendue, le paysan français va-t-il pouvoir combler son retard, notamment en matière de revenu ? Pas encore.

S'agit-il d'équipement ? Au risque de choquer nombre de mes contemporains, je répondrai négativement. Dans l'agriculture, comme dans l'industrie d'ailleurs, l'équipement est secondaire. Le facteur n° 1, c'est l'aptitude des hommes à sécréter des richesses. Lorsque cette aptitude est suffisante, ils amortissent en peu de temps l'outillage qui leur est nécessaire. C'est la grande révélation de ces dernières années, peu connue encore, il est vrai, parce que l'homme n'entre pas facilement dans la comptabilité.

En l'espèce, l'agriculteur est plus prêt à s'équiper puissamment que rationnellement. Savoir mettre l'engrais qu'il faut, au moment où il faut, savoir nourrir le bétail, voilà un capital qui rapporte. Malheureusement, sur ce point, le cultivateur français est très démuni. 96,7 % des 2.260.000 chefs d'entreprise ont déclaré au recensement n'avoir reçu aucune formation professionnelle. En face des 3 % instruits en France, on en trouve 15 % en Belgique, 20 % en Suède, 45 % au Danemark, 46 % aux Pays-Bas. Tout est dans ces chiffres, ou presque tout. Dans aucun pays du monde, on n'a vu un travailleur, je dis bien un travailleur, sous-productif et à l'aise.

En revanche, exemple parmi tant d'autres, j'ai vu des émigrés hollandais au Brésil retrouver, sur des terres brûlées par le café, les 4.000 litres de lait par vache qu'ils obtiennent dans leur pays, tandis que les vaches soignées par les autochtones n'atteignaient pas les 2.000 litres.

La moyenne en France, 2.300 litres par an, pourrait être aisément augmentée de moitié si...

En Allemagne, aux Pays-Bas, il y a un conseiller agricole pour 300 habitants et l'on vise 1 pour 100. En Israël, on est à 1 pour 60 et l'on vise 1 pour 20. En France, nous en sommes à 1 pour 1.000. Un bon conseiller agricole coûte sans doute à former, mais il peut être « amorti » en un an ou deux par l'accroissement du revenu national qu'il permet.

AU lieu de pousser à fond sur cette solution spécifique, les regards et les actes se portent sur les prix, ce qui est le moyen certain d'aller à l'échec. Prétendre compenser une infériorité fonctionnelle par d'immenses primes à l'improductivité n'apparaît pas à première vue d'une rassurante solidité. Les projets proposés par les associations agricoles, il faudrait les prendre au mot, les insérer intégralement dans la comptabilité nationale et présenter le monstre qui en résulterait dans cinq ans ou dix. En fait, les pouvoirs publics n'iront pas jusque-là, mais accepteront un compromis qui laissera la tête sous l'eau à une grande partie de petits cultivateurs mal armés, tout en assurant d'importants profits à une minorité.

L'exportation peut certes ouvrir des débouchés à une population agricole sans complément industriel suffisant. Mais ignorer les prix mondiaux, parce qu'ils sont injustes, c'est mettre la tête sous le sable. Espérer que les partenaires du Marché commun absorberont nos produits sans contrepartie n'est même pas de la naïveté.

Il y a, en face de nous, un pays de 52 millions d'habitants qui ne produit que la moitié de sa nourriture. Or, il ne couvre, par nos produits, qu'une infirme partie de ses besoins. Ce fait est à la fois réprobateur du passé et prometteur pour l'avenir. Si nos coûts de revient sont considérablement abaissés — c'est possible — et la qualité améliorée, les solutions, qu'il s'agisse de l'Angleterre ou d'ailleurs, viendront toutes seules.

Les féodalités agricoles ont orienté la protection et, par suite, la production vers les secteurs les moins intéressants, les moins exportables, blé, vin, etc., provoquant du même coup une grave désaffection des cultures d'avenir : viande, légumes, fruits notamment. L'élevage artisanal a été sacrifié à la culture végétale industrielle. La révolution fourragère, préconisée avec clairvoyance par R. Dumont dès la Libération, pourrait augmenter de 50 % la production animale et réduire le prix de revient en conséquence. Mais le petit éleveur est le paria de la société, victime de tous et notamment du marchand de bestiaux, omnipotent et parasite. Tout le système de l'achat et de l'abattage est à réformer, notamment par des abattoirs industriels, pourvus d'experts pour estimer les bêtes. Les moyens techniques sont bien connus, il ne manque que la volonté politique de vaincre les résistances que l'on peut facilement imaginer.

LA cause profonde du sous-développement agricole, comme de bien des formes de sous-développement, est que la protection s'exerce vis-à-vis du capital au lieu de toucher le travail et la technique.

Les revendications actuelles sur les prix prévoient notamment l'alignement sur les prix des autres pays du Marché commun. Revendication qui gagnerait beaucoup en légitimité si elle portait en même temps sur le système fiscal. Le cultivateur hollandais d'une certaine surface, par exemple, paie quatre impôts : foncier, sur les revenus, sur le capital et sur les successions. Il est, en outre, astreint à une comptabilité.

Il semble paradoxal de prétendre protéger un secteur par l'impôt. Et cependant, on peut en juger aux résultats, en particulier au Danemark. L'impôt foncier a été la pièce maîtresse du développement, par application partielle du géorgisme.

Il ne s'agit pas, en France, de frapper des personnes déjà mal en point, mais de modifier la nature de la charge. Un impôt fixe, sur la terre, à la place des impôts sur les engrais, machines, etc., aurait, comme il a eu ailleurs, deux effets : incitation à intensifier la culture, baisse de prix des semences, engrais, etc.

La protection du capital s'exerce de bien des façons : non seulement le revenu est presque exempt d'impôts, mais des protections directes sont accordées. Les dispositions en matière de reboisement, par exemple, sont de véritables cadeaux. D'autre part, aucune pénalisation ne frappe, en pratique, la terre mal utilisée, indifférence préjudiciable aux travailleurs de la terre.

BREF, d'un bout à l'autre, nous ne voyons qu'une question mal prise, mal orientée, chargée de résultats déplorablement logiques, dont le moins grave n'est pas ce complexe de frustration et d'isolement qui saisit le monde agricole et crée des autonomies mal venues comme le récent projet d'enseignement agricole.

S'agit-il d'un cercle déplorablement vicieux ? Le gouvernement est-il condamné à céder à des organisations aussi puissantes que peu clairvoyantes et à leur refuser ensuite, faute de ressources, les moyens d'entrer dans le cycle de la prospérité continue et de faire partie intégrante de la nation ? En aucune façon ; la position prise par les jeunes cultivateurs donne beaucoup à espérer. Ils regardent, eux, vers l'avenir.

Ceux qui s'orientent de cette façon ne peuvent pas ne pas se rencontrer.

ALFRED SAUVY.

(Copyright réservé.)

[*L'une des huit personnes appelées à répondre est M. Jules Milhau (et non Milhaud), professeur à l'Université de Montpellier.*]

Dixième article :

LA PROTECTION DES FAIBLES

AFFAIRES

André Chavanne vous informe

● *« France » : 46 traversées par an.*

LE paquebot « France », lancé mercredi dans les Chantiers de Penhoet, à Saint-Nazaire, entrera en service au début de 1962 (sous le pavillon de la « Transat »). Il pourra emporter 2.040 passagers, dont 500 en première classe. Comme sa vitesse (31 nœuds) lui permettra de faire quarante-six traversées par an (vingt-trois dans chaque sens), le nombre total de personnes qu'il sera capable de transporter par an sera de 93.800.

Ce dernier chiffre est égal à 10 % du trafic passagers actuel sur l'Atlantique-Nord par voie maritime. Ce trafic reste à peu près stationnaire depuis cinq ans : en 1955, il était de 964.000 voyageurs, et en 1959, de 900.000.

Entre les deux mêmes années, le trafic aérien a presque triplé : 652.000 passagers en 1955 et 1.500.000 en 1959. Cette évolution se précipitera avec la mise en service des avions à réaction long-courriers.

Les compagnies de navigation espèrent garder leur clientèle en tablant sur l'aspect « touristique » et l'aspect « détente » (pour les hommes d'affaires menacés par le « manager's disease ») d'une traversée en mer.

(Agip.)
LE COMMANDANT CROISILLE
Pour la détente

Les concurrents étrangers du « France » (67.000 tonneaux de jauge) seront : les deux « Queens » (Elizabeth et Mary) : 83.000 tx ; le « United States » : 53.000 tx ; le « Rotterdam » : 37.000 tx ; le « Bremen » (l'ancien « Pasteur » rénové par une compagnie allemande) et le « Léonard-de-Vinci ».

Les « Queens » devront aussi être remplacés d'ici quelques années, mais les Anglais n'ont pas encore arrêté leur choix entre la construction d'un « superpaquebot » ou la construction de plusieurs unités de tonnage inférieur.

● *Aluminium : la France, première d'Europe.*

PECHINEY et la compagnie américaine Kayser Aluminium and Chemical Corp. viennent de constituer en commun une nouvelle société : la CIFAKAS, qui a pour objet immédiat de développer l'industrie de l'aluminium en Espagne.

La France est devenue le premier producteur européen d'aluminium : 173.000 tonnes en 1959 sur le seul territoire métropolitain. Péchiney assure 80 % de cette production (les autres 20 % sont livrés par Ugine). Péchiney a mis en route une nouvelle usine au début de l'année, à Noguères (Basses-Pyrénées) : l'énergie est fournie par le gaz de Lacq. La capacité annuelle de l'usine de Noguères, qui est actuellement de 23.000 tonnes, sera portée à 56.000 tonnes dès le mois de juillet prochain, grâce à l'achèvement de la deuxième tranche de travaux.

● *Bordeaux : une industrie nucléaire s'installe.*

LA région de Bordeaux, qui souffre d'un sous-développement industriel (elle vient d'être classée parmi les « zones spéciales de conversion ») doit accueillir une activité encore très neuve en France (et en Europe) : la fabrication en série d'éléments combustibles pour réacteurs nucléaires. La CERCA, l'une des deux entreprises françaises spécialisées dans ce domaine, actuellement installée à Bonneuil-sur-Marne, projette de construire une usine à Saint-Loubes, petite ville située à 17 kilomètres au nord de Bordeaux.

Coût de l'investissement : 14 millions de NF (1,4 milliard de francs légers). Production annuelle prévue à partir de 1962 : 250 tonnes (tonnage qui pourrait facilement être porté par la suite à 400 tonnes). Effectif : 50 personnes au démarrage et 140 au bout de deux ans.

(Intercontinentale)
UN ATOMISTE
Pour un client

La fabrication des éléments combustibles (uranium) est extrêmement rentable. Pour attirer les capitaux privés, le Commissariat à l'énergie atomique — actuellement le seul client auquel s'adjoindra bientôt l'E.D.F. quand la centrale de Chinon sera en état de fonctionnement — offre des prix très avantageux. Parmi les fondateurs des deux sociétés productrices, on retrouve plusieurs des plus grandes affaires françaises :

— La société CERCA (au capital de 5 millions de NF) a été créée par les Ateliers et Forges du Creusot (groupe Schneider), Saint-Gobain, Péchiney et une firme américaine (qui apporte sa technique) : la Sylvania Corning Nuclear Corp.

— La Société Industrielle de Combustibles Nucléaires (entrée plus tôt en lice que la CERCA) a pour parrains : la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques, Ugine, la Compagnie Française des Métaux. Elle exploite une usine à Annecy, dont la production, qui était déjà de 340 tonnes en 1958, doit être portée à 760 tonnes en 1961.

● *Papier : fusion CENPA-La Rochette.*

IMPORTANTE concentration en vue dans l'industrie papetière : les Cartonneries de La Rochette (trois usines : celles de La Rochette, en Savoie ; de Nancy et de Venizel, à 100 km de Paris) et la société CENPA (dix usines : dans le Bas-Rhin, la région parisienne, le Doubs, Lyon, etc.) vont procéder à une fusion complète de leurs activités en perspective du Marché commun (les deux affaires entretiennent déjà des liens financiers très étroits). La société Cenpa fabrique notamment du papier d'emballage et des caisses en carton ondulé (22 % de la production nationale).

A la fin de l'année dernière, la Cenpa a fait apport à Saint-Gobain, qui possède déjà de gros intérêts dans les Landes, de son usine de Bègles (Gironde), qui fabrique de la pâte à papier. En échange, la Cenpa doit recevoir 100.000 actions Saint-Gobain.

● *La Floride : 70 % de la production exportée.*

50 % des « Floride » actuellement fabriquées sont expédiées aux Etats-Unis. L'ensemble des exportations vers l'étranger représente 70 % de la production totale (en France, les délais de livraison restent très longs : quinze à dix-huit mois).

La Floride n'est pas construite dans les usines de la Régie, mais dans l'usine de Creil de la société Brissonneau et Lotz.

Chausson fournit les « éléments emboutis » (de portière, de carrosserie, etc.) et Renault les organes mécaniques à l'usine de Creil qui se charge de tout le reste (montage, sellerie, peinture, finition) et livre directement aux concessionnaires de la Régie.

La cadence actuelle de production est de 150 voitures par jour. Elle doit être portée à 225 par jour d'ici trois mois, ce qui représentera la capacité maximum de la chaîne de Creil.

(Agip.)
UNE FLORIDE
Pour l'étranger

La société Brissonneau et Lotz a passé avec la Régie Renault un contrat de dix ans qui lui assure une priorité pour la fabrication des voitures de sport de la Régie.

L'usine de Creil, dont l'effectif passera bientôt de 2.000 à 2.400 personnes, a été récemment « reconvertie » vers le secteur automobile : jusqu'en janvier 1959 (date de sortie des premières « Floride » : juin 1959), elle fabriquait des locomotives. Mais la société Brissonneau et Lotz (chiffre d'affaires en 1959 : 14 milliards d'anciens francs) conserve ses activités traditionnelles dans son usine d'Aytré, près de La Rochelle (1.000 ouvriers), spécialisée dans la construction du matériel ferroviaire, et dans son usine de Nantes (1.100 ouvriers) qui fabrique de l'équipement frigorifique industriel (par exemple : le conditionnement d'air de la Maison de la Radio).

ANDRE CHAVANNE.

midi-minuit...

... il est de toutes les heures, au restaurant chic comme au cocktail tardif et toujours il enchante par son tissu soyeux et bruissant. En douppion de soie, ce manteau est de forme kimono et son col transformable le rend infiniment flatteur. Sans souci des caprices du temps, partez en paix car ce manteau léger et agréable à porter est aussi imperméable.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris
A partir du 2 Mai jusqu'à la Pentecôte, magasins ouverts le lundi après-midi de 14 h. 30 à 18 h. 30.
magasin climatisé

4793 C PUBLICIS

DIPLOMATIE

L'avion U 2 et le sommet

● ***Après l'incident de l'avion américain abattu au-dessus du territoire soviétique, quelles sont les perspectives de la conférence au sommet qui s'ouvre lundi à Paris ?***

EN reconnaissant que le lieutenant Francis Powers, abattu avec son Lockheed U 2 au-dessus de l'Oural, effectuait bien une mission d'espionnage sur le territoire soviétique, le Département d'Etat américain a permis aux journalistes spécialisés de sortir enfin les dossiers qu'ils possédaient sur les méthodes de renseignements actuellement en usage. Il est apparu que l'espionnage aérien était à la fois une pratique courante et un secret de polichinelle.

Les Américains le pratiquent depuis quatre ans à partir des bases étrangères qu'ils possèdent à la périphérie de l'U.R.S.S. Leur objectif est double :

1) Etablir des cartes précises du territoire soviétique avec l'emplacement de ses bases stratégiques.

2) Déceler les concentrations militaires qui pourraient indiquer la préparation d'une attaque surprise.

Les appareils utilisés par les Américains sont des monoplaces Lockheed U 2 spécialement conçus pour les vols à haute altitude et théoriquement employés par l'organisme civil NASA (National Aeronautics and Space Administration) à des observations météorologiques. Volant à 20.000 mètres de hauteur, ils échappent à l'interception des chasseurs. Ils sont équipés d'appareils photographiques à foyers différents. Le « grand angle » permet d'obtenir l'image d'une zone de près de 500 kilomètres de large. Le téléobjectif le plus puissant permet de distinguer chaque immeuble, chaque véhicule, presque chaque piéton sur une zone de 3,5 km de large.

Les Anglais ont, eux aussi, leur service d'espionnage aérien, qui utilise des bombardiers à réaction Canberra et des bombardiers « V ». Bien que les « incidents » n'aient jamais été dévoilés, il semble qu'ils aient été jusqu'ici très rares et que les appareils soient presque toujours revenus à leur base après avoir rempli leur mission.

Un « secret excessif »

Les Occidentaux n'ont pas le monopole de cet espionnage aérien. Le passage d'avions soviétiques a souvent été enregistré au-dessus de l'Europe occidentale, du Canada, des Etats-Unis, de la Turquie et de l'Afghanistan. Ces appareils volent, comme les U 2, à une altitude de 20.000 mètres qui les met à l'abri de la chasse.

La capture du lieutenant Powers, l'exploitation qu'en a faite M. Krouchtchev et la décision du Département d'Etat de « continuer les missions d'observation » rendues nécessaires « par le secret excessif qui règne en U.R.S.S. » placent les Etats-Unis dans une situation psychologique défavorable à la veille de la rencontre au sommet qui s'ouvre lundi prochain à Paris. Ce succès de propagande de Moscou n'est pourtant pas le plus grave des problèmes qui préoccupent les hommes d'Etat occidentaux.

Lorsque les ministres de l'O.T.A.N. se sont réunis il y a quinze jours à Istanbul pour une dernière mise au point de leur attitude commune avant la conférence au sommet, l'actualité locale est venue leur rappeler l'instabilité de la situation dans les « bastions avancés du monde libre ». Tandis qu'ils délibéraient, la police montée turque chargeait les étudiants qui manifestaient au cri de «Liberté», des chars patrouillaient dans les rues et le commandant en chef de l'armée turque était « suspendu » pour avoir refusé de faire tirer sur la foule. Le régime de M. Menderès, porté au pouvoir il y a dix ans par des élections libres, se désagrégeait, miné par la censure (16 journaux avaient été interdits), l'inflation, la crise monétaire et le chômage.

Plus loin à l'est, la Corée du Sud, libérée du joug de Syngman Rhee, se débattait dans la plus grave crise économique de son histoire. Au sud, des murmures de mécontentement s'élevaient de Formose et du Sud-Vietnam, où Tchang Kaï-Chek et le président Diem continuaient d'appuyer leur autorité sur l'efficacité de leur police. Au Laos, dominé par une oligarchie de droite corrompue et déjà sur la défensive, l'infiltration des guerrilleros communistes s'accélérait dans le nord du pays.

UN BON ANNIVERSAIRE

Aller simple

Pendant ce temps, à Londres, à Washington et à Paris, le grand débat se poursuivait sur la politique défensive que l'Occident devait adopter à la veille du sommet.

Le gouvernement anglais, encore secoué par l'abandon de la fusée « Blue Streak », hésitait anxieusement entre le choix de la fusée américaine « Skybolt » (lancée d'un avion, donc aussi vulnérable, avant le décollage de l'appareil, que la « Blue Streak ») et celui de la fusée embarquée « Polaris » (trop coûteuse puisqu'elle exigerait la construction de sous-marins atomiques). Le parti travailliste, encore divisé, s'orientait progressivement vers un abandon définitif de la « force de frappe britannique indépendante ».

A Paris, les experts français, pesant les leçons de l'expérience anglaise, exprimaient de nouveaux doutes sur le réalisme des plans du général de Gaulle, qui prévoient la mise en place en 1963-1964 d'une force de frappe composée de 50 bombardiers « Mirage IV A » d'une vitesse de Mach 2. Le ministre de la Défense Pierre Messmer a admis publiquement que le rayon d'action de ces bombardiers ne leur permettrait pas d'effectuer l'aller et retour jusqu'aux objectifs soviétiques et qu'un certain nombre d'entre eux devraient être utilisés comme avions-citernes pour le ravitaillement en vol.

Frapper les premiers

C'est à Washington que le débat était le plus violent. La semaine dernière, après quatre semaines d'auditions, la sous-commission de la Défense de la Chambre des Représentants a adopté un projet de budget défensif de 200 milliards de nouveaux francs et recommandé la constitution d'une force stratégique « mixte » (bombardiers pilotés, fusées sol-sol, air-sol et mer-sol) comme la seule formule permettant d'assurer une défense efficace. Mais elle affirmait que les Etats-Unis ne pourraient pas être certains de décourager une agression soviétique s'ils renonçaient par avance à frapper les premiers, quelles que soient les circonstances. L'Amérique, concluait la commission, devait se réserver le droit de frapper un coup préventif, dans une période d'extrême tension, pour détruire les engins stratégiques soviétiques avant que ceux-ci aient pu prendre l'air.

Pendant que l'Occident se débattait dans ses problèmes politiques et stratégiques, certains signes indiquaient que le monde communiste traversait lui aussi une période de tension intérieure :

1) Au cours d'une séance plénière du Comité Central du P.C. russe, M. Kirichenko, qui a longtemps fait figure d'héritier probable de M. Krouchtchev, a été exclu du Præsidium du Parti. Mme Fourtseva, doyenne des « femmes politiques » soviétiques, a également été rétrogradée ; ainsi que M. Belyayev, l'un des lieutenants de M. Kirichenko. En revanche, M. Kozlov, le puissant patron de « l'appareil » de Leningrad, a été promu au poste de vice-président du Conseil, devenant ainsi l'égal de M. Mikoyan.

2) Les rapports des services secrets américains indiquent que les Russes lancent la production d'un super-bombardier d'une vitesse de Mach 2. Cette décision est en contradiction avec les déclarations de M. Krouchtchev selon lesquelles les bombardiers étaient « démodés » et ne seraient plus produits en U.R.S.S. Elle montre que la nouvelle politique défensive de M. Krouchtchev est activement combattue par l'état-major de l'armée de l'air soviétique qui, comme ses homologues anglais et américain, continue de croire en l'efficacité du bombardier piloté.

3) Les preuves de sérieuses divergences de vues entre la Russie et la Chine continuent de s'accumuler. La formule la plus remarquée des slogans publiés à l'occasion du 1er mai a été l'affirmation de M. Krouchtchev selon laquelle la guerre n'est plus inévitable. Cette idée a été violemment combattue dans les derniers numéros du « Journal du Peuple » de Pékin. On estime que le gouvernement chinois — qui a établi une « ligne directe » avec les gouvernements les plus staliniens des pays satellites, en particulier avec celui de l'Allemagne de l'Est — fait pression sur Moscou pour qu'il adopte une attitude dure à la conférence au sommet, notamment sur le problème de Berlin.

Un code de « bonne conduite »

Tandis que les deux camps tentent de regrouper leurs forces à l'approche du marathon diplomatique, les experts du Foreign Office dressent la liste des sujets qui peuvent être abordés dans les discussions au sommet :

● **Sur le désarmement**, l'espoir subsiste d'un accord entre les Etats-Unis, la Russie et la Grande-Bretagne pour l'interdiction des essais nucléaires. Il ne reste que six clauses du projet de traité à approuver. Depuis quatre semaines, la commission de Genève s'est régulièrement réunie en séances secrètes sans vouloir livrer la moindre information à la presse, ce qui est toujours le signe de progrès sensibles.

Sur le désarmement général, les perspectives sont sombres. Après cinq semaines de travail, la conférence de dix nations réunie à Genève n'a fait aucun progrès. Les experts britanniques et américains espèrent que M. Krouchtchev acceptera, à Paris, le principe de nouvelles discussions sur un sujet limité, par exemple sur le contrôle des satellites terrestres. On envisage également que le président Eisenhower arrive à Paris avec une nouvelle proposition spectaculaire (comme celle de « l'inspection à ciel ouvert » qu'il avait faite à la conférence de Genève en 1955.

● **Sur Berlin**, les Anglais et les Américains ont obtenu l'accord du Dr Adenauer pour la négociation de certaines modifications du régime d'occupation actuel. Mais les concessions envisagées sont minimes et il y a peu d'espoir que M. Krouchtchev accepte de signer un accord qui consacrerait la présence d'importantes forces alliées à Berlin - Ouest. On craint, à Londres, que M. Krouchtchev ne reprenne sa menace de signer un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est, le président Eisenhower s'étant engagé, dans ce cas, à rompre les discussions.

● **Sur le désengagement**, les positions faites il y a un an à M. Krouchtchev par M. Macmillan ont été si édulcorées qu'elles ne signifient plus grand-chose. Le général Norstad a en effet mis son veto à tout plan qui prévoirait : 1) le retrait des forces américaines derrière le Rhin ou 2) le retrait des armes nucléaires tactiques des bases avancées de l'O.T.A.N.

La liste des progrès possibles apparaît donc très maigre et personne à Londres — et moins encore à Washington — ne se montre optimiste sur les résultats concrets de la conférence au sommet. A défaut d'accord précis, certains mettent leur espoir dans l'adoption d'un « code de bonne conduite internationale » préparé par M. Selwyn Lloyd. Les Russes pourraient accepter de signer ce texte qui s'inspire en partie des « six principes de coexistence » proclamés à la conférence de Bandoeng et qui ne sera sans doute pas plus applicable. *« Le plan de Selwyn ne signifie absolument rien*, a signalé un haut fonctionnaire du Foreign Office, *mais il fera bon effet dans le communiqué final et il devrait nous permettre de préparer dans le calme la prochaine rencontre au sommet. »*

PAUL JOHNSON.

Partez au soleil
AIR vacances
c'est une organisation
LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire -
Paris - Tri. 15-43

COMMUNISME

K.-S. Karol vous informe

● *M. Krouchtchev scénariste, ou « l'atterrissage malheureux ».*

« NOTRE *situation ressemble à celle d'un honnête citoyen qui vit entouré de bandits armés jusqu'aux dents.* » C'est ainsi que Lénine décrivait en 1921 l'encerclement capitaliste de la République des Soviets. Trente-neuf ans plus tard, M. Krouchtchev a apporté un correctif à cette formule : « *L'honnête citoyen soviétique a déjà tous les moyens pour résister aux bandits qui l'encerclent. Malheureusement, ceux-ci ne se rendent pas compte de cette évolution et gardent leurs vieilles habitudes. Ils nous envoient des espions, des saboteurs, et, dans leur inconscience, font des projets qui menacent notre sécurité.* »

Grand champion de l'anecdote populaire dont il est convaincu qu'elle est plus persuasive que n'importe quel appel enflammé, M. Krouchtchev a utilisé un scénario à rebondissements pour exposer d'une façon imagée le bien-fondé de ses accusations. C'est ainsi que le Soviet Suprême de l'U.R.S.S. — ce Parlement extrêmement austère qui siège en principe une fois par an pour voter le budget national — est devenu le théâtre d'un intermède tragi-comique, en deux actes, destiné à ridiculiser certains milieux américains.

Le premier épisode était bref : dans un exposé sur les nouveaux avantages sociaux accordés aux travailleurs soviétiques, M. Krouchtchev a intercalé une courte, mais catégorique, protestation contre la violation de l'espace aérien soviétique par les avions de reconnaissance américains. Un avion d'espionnage avait survolé impunément le territoire soviétique le 9 avril et un autre avait été abattu le 1er mai, à une très haute altitude, par une fusée antiaérienne.

Les Américains, qui ne pouvaient pas déduire de ces paroles ce que le Premier ministre de l'U.R.S.S. savait exactement sur l'incident, ont prudemment demandé des précisions, tout en publiant un long communiqué sur la disparition d'un avion des services météorologiques qui étudiait le danger d'un typhon dans les régions montagneuses de Turquie.

Deux jours plus tard, M. Krouchtchev reprenait la parole devant le Soviet Suprême pour prononcer — selon le compte rendu de la « Pravda » — « *dans une ambiance très gaie* », un discours interrompu une vingtaine de fois par « *des éclats de rire suivis d'applaudissements* » et une « *hilarité générale dans la salle* ».

« *Voilà quel typhon le département d'Etat a déclenché !* », s'exclama l'orateur, en révélant que l'avion américain avait été abattu dans la région de Sverdlovsk (capitale de l'Oural), que son pilote avait été capturé vivant et que l'équipement saisi sur lui ne pouvait être que d'une médiocre utilité pour les études météorologiques.

« *Nous n'avons pas jugé utile d'alerter l'opinion au sujet de l'incident du 9 avril*, continuait Krouchtchev, *parce que nous savions que les services d'espionnage américains sont fidèles à ce principe : un voleur qui n'est pas pris en flagrant délit est un innocent. Mais après le 1er mai, quand nous avons précisément pris le voleur la main dans le sac, nous avons décidé de démasquer à la fois ses agissements et les mensonges de ses supérieurs. C'est pourquoi, tout en établissant un dossier irréfutable au sujet de l'incident, nous avons laissé le temps au Pentagone de faire la démonstration de sa mauvaise foi et de ses méthodes d'intoxication.* »

C'est aux cris de « *Honte, honte* » (dignes du Parlement britannique) que les députés soviétiques ont stigmatisé alors les agissements de ceux qui, après avoir violé l'espace aérien soviétique, ont voulu tourner l'opinion américaine contre l'U.R.S.S., en l'accusant d'avoir abattu un avion civil en mission scientifique.

« *Je suppose que les Américains « offensés » auront à présent quelques questions à poser à M. Allan Dulles, ce grand spécialiste de la météorologie. Moi, je tiens à leur disposition les débris de l'avion, son équipement, et je les invite tous à venir en U.R.S.S. pour l'examiner personnellement* », a conclu M. Krouchtchev.

Sa démonstration a porté. A Moscou, les caricaturistes ont du pain sur la planche et on s'arrache les journaux dès leur parution. M. Krouchtchev a mené de main de maître le scénario d'un film à suspense qui pourrait s'intituler « *l'atterrissage malheureux* », selon le titre de l'éditorial du « Times ».

M. KROUCHTCHEV A LA TRIBUNE.
Dans une ambiance très gaie.
(Agip.)

● *L'affaire Powers vue par les diplomates soviétiques à Paris.*

MAIS l'avion du capitaine Powers — pilote prisonnier des Russes, qui doit comparaître devant le tribunal militaire soviétique — ne s'était pas envolé, pour sa dangereuse mission, d'un aérodrome situé sur le territoire des Etats-Unis. Il a navigué d'abord entre la Turquie et le Pakistan, et après avoir survolé toute la Russie, il devait atterrir en Norvège. Selon M. Krouchtchev, Powers s'était entraîné pendant plusieurs semaines en Grèce, en Italie et en Allemagne de l'Ouest et avait fait plusieurs vols au long de la frontière soviétique pour « éprouver » ses réseaux de radar.

L'énumération de ces détails et des pays d'escale n'est pas fortuite. « *De cette haute tribune du Soviet Suprême*, s'est écrié solennellement le Premier ministre de l'U.R.S.S., *je voudrais avertir une fois de plus les pays qui fournissent des bases pour des raids contre l'U.R.S.S. qu'ils jouent avec le feu !* »

Bien qu'il ait expliqué longuement qu'il tient les gouvernements de Turquie, de Pakistan et de Norvège pour coresponsables de cette « agression » contre l'espace aérien soviétique, ce n'est probablement pas à l'usage de ces pays qu'il a prononcé sa diatribe au sujet des bases américaines tout au long du territoire de l'U.R.S.S.

Dans le climat de détente de ces derniers mois, le problème de l'encerclement de la Russie soviétique par le réseau des installations militaires (aérodromes et rampes de lancement de fusées) des pays de l'O.T.A.N., n'avait plus été évoqué. Les Russes comptaient apparemment sur l'amélioration de leurs rapports avec les pays intéressés (Italie et Turquie en premier lieu) pour obtenir peu à peu gain de cause. Le discours de M. Krouchtchev prouve que cette procédure a été jugée trop lente et laisse supposer que la semaine prochaine à Paris, dès l'ouverture de la Conférence au Sommet, il remettra sur le tapis sa vieille revendication : que les Etats-Unis suppriment les bases aux frontières de l'U.R.S.S.

« *Les Américains proposent comme première étape du désarmement la suppression des fusées intercontinentales, parce qu'ils n'en ont pas eux-mêmes. De Gaulle voudrait qu'on supprime d'abord tous les moyens de transport d'armes nucléaires, parce qu'il n'en a aucun. Nous, nous voudrions qu'on commence par la liquidation des bases militaires sur les territoires étrangers : nous avons donné l'exemple en le faisant unilatéralement* », plaisantent les diplomates soviétiques à Paris, en dégageant ainsi la doctrine du discours de leur Premier ministre.

● *Une inquiétude réelle : la guerre par accident.*

DANS son réquisitoire contre les agissements irresponsables des Américains, M. Krouchtchev a introduit quelques passages plus agréables pour les Etats-Unis. Il a d'abord évoqué ses conversations avec les Américains lors de son voyage au mois de septembre 1959. « *Tous ceux que j'ai rencontrés voulaient sincèrement la paix et de bonnes relations avec nous.* » Puis il a habilement tendu la perche au président Eisenhower, se déclarant persuadé, dès son premier discours, qu'il n'était pas au courant, ce que devait confirmer le porte-parole de la Maison Blanche. M. James Hagerty, qui affirma que le Président ne savait rien au sujet de l'envol de l'avion de reconnaissance.

« *Je crois volontiers à ce que dit M. Hagerty*, commenta M. Krouchtchev, *mais c'est précisément son explication qui me remplit d'inquiétude.* » Le Premier ministre de l'U.R.S.S. a tenu en effet à expliquer que le plus grand danger pour la paix ne réside pas dans l'impossibilité de régler les problèmes litigieux au niveau des chefs d'Etat, mais dans une anomalie qui existe en Occident : l'indépendance des militaires à l'égard des pouvoirs politiques de leur propre pays.

« *Le Pentagone, avec ses généraux liés aux cercles les plus réactionnaires des Etats-Unis, mène sa propre politique et dispose à présent de moyens et d'une liberté d'action qui peuvent conduire à des conséquences catastrophiques. Comment pouvons-nous*, demanda Krouchtchev à ses auditeurs, *vivre tranquillement quand le sort du monde dépend de militaires sans conscience, qui n'hésitent pas à jouer avec le feu ?* »

Certes, pour calmer l'opinion de son pays, il a aussitôt ajouté que l'U.R.S.S. est bien protégée par ses fusées antiaériennes et qu'un commandement spécial a été confié au maréchal Nédeline, l'un des principaux chefs de l'artillerie soviétique au cours de la seconde guerre mondiale. Mais l'insistance de l'orateur sur le danger d'une guerre par surprise, son évocation de l'accident que pourrait provoquer un avion transportant des armes nucléaires au-dessus du territoire soviétique, semblent indiquer que ces problèmes seront également soulevés la semaine prochaine à Paris, au cours de la Conférence au Sommet.

K.-S. KAROL.

WOLFF
TAILLEUR CHEMISIER
12 Bd des Batignolles (Pl. Clichy)
EXCLUSIVITES PRINTEMPS
VESTES SPORT,
COMPLETS sur MESURE
ET PRETS A PORTER,
POLOS, BLAZERS IMPORT. ANGLAIS

AVENTURE DANS UN FAUTEUIL

BEAUCOUP de femmes se comportent, vis-à-vis des instituts de beauté, comme elles le font à l'égard de leur dentiste. Même mauvaise conscience à ne pas y aller, même paresse au moment de prendre rendez-vous, et surtout mêmes regrets quand, faute de s'être décidées à temps, elles constatent les dégâts dus à leur négligence...

Mais si la crainte de la douleur peut être une explication à leur appréhension en ce qui concerne le dentiste, rien ne justifie leur réticence à confier leur visage aux mains d'une esthéticienne. Rien, si ce n'est l'ignorance totale de la plupart d'entre elles, concernant les surprises (plus ou moins agréables) qui les attendent au moment où elles passent le seuil de ces officines mystérieuses, et le bien qu'elles peuvent escompter de leur visite.

Pour répondre aux nombreuses questions qu'elles se posent, une jeune femme « aventureuse » est partie en reconnaissance dans le plus célèbre des instituts de beauté parisiens : Harriet Hubbard Ayer, 120, faubourg Saint-Honoré.

Voici le récit de son expédition :

« Je pris mon courage à deux mains et mon téléphone de l'autre.

— Allô, Bal. 21-08 ?

— *Oui, madame.*

— Je voudrais prendre un rendez-vous pour un soin de beauté (j'ai appris que la plupart des femmes hésitaient sur la formule à employer au moment de leur premier contact. Le mieux est, paraît-il, de ne pas donner de précisions, l'esthéticienne juge elle-même « sur le vif » du traitement nécessaire.)

— *Quand désirez-vous venir ? Demain ? A 15 heures ?*

— Oui, demain, c'est parfait. (Encore une précision : j'ai eu de la chance d'obtenir un rendez-vous dans les vingt-quatre heures. Il est préférable de prévoir trois ou quatre jours de délai. Mais il arrive souvent qu'une défection se présente dans la journée, et l'on peut toujours risquer sa chance.)

Le lendemain

J'arrive à l'heure, une charmante hôtesse me prie d'attendre quelques minutes et m'installe sur un confortable canapé.

Enhardie par son amabilité, j'aborde instantanément le sujet délicat :

— Quel est le prix du traitement ?

— *Tout dépend de ce que Martine* (c'est le nom de « mon » esthéticienne) *vous fera. Mais, en aucun cas, il ne pourra dépasser 23 NF. C'est le tarif d'un soin complet, comprenant massage, nettoyage en profondeur, masque, douche et maquillage. Sans maquillage, le prix est de 20 NF. Mais il existe également des traitements plus limités, pour les jeunes filles, à 15 NF.*

— Le traitement dure combien de temps ?

— *Une heure et quart au maximum, y compris le maquillage. D'ailleurs, une fois entrée dans la cabine, on ne vous « lâche » plus jusqu'à la fin. Si vous travaillez, vous pouvez fort bien, la prochaine fois, prendre rendez-vous à l'heure du déjeuner, nous restons ouverts tous les jours sans interruption de 9 h. 30 à 18 h. 30. Mais voici Martine...*

Dans la cabine

En blouse blanche et sourire assorti, Martine me conduit dans une petite pièce lumineuse. Pour tout ameublement : un placard (où je dépose ma robe avant d'enfiler un vaste peignoir), un énorme fauteuil de relaxation (où je m'étends avec délices) et un lavabo (où l'esthéticienne se lave les mains après m'avoir très obligeamment enlevé mes chaussures et couvert les jambes pour m'aider à me sentir parfaitement à l'aise). Le traitement commence. Première précaution : dissimuler mes cheveux dans une bande.

— Ça doit un peu aplatir les coiffures gonflantes ?

— *Très légèrement, mais nous faisons attention. Il est cependant préférable de prévoir un soin complet avant d'aller chez le coiffeur, et non en en sortant. Pour les femmes qui se font coiffer par Alexandre, le problème est facilement résolu, puisque les salons où officie le plus célèbre des coiffeurs de notre temps se trouvent au même étage que l'institut de beauté. L'idéal est alors de se faire faire son soin entre la mise en plis et le coup de peigne.*

Je commence à me sentir parfaitement décontractée. La pièce baigne dans une atmosphère de musique douce. (La cliente peut choisir entre du clasique, de la musique légère ou... du silence.)

Après m'avoir soigneusement démaquillée, Martine commence le massage. Je suis étonnée moi-même de l'effet lénifiant de ses mouvements légers, à peine effleurés. Elle commente ses gestes :

— *Beaucoup de catastrophes sont dues aux massages trop brutaux. Les muscles du visage sont extrêmement fragiles, il faut les ménager. Ce sont eux qui assurent la tenue de la peau. Pour les rides, des soins réguliers (chez soi et à l'institut) peuvent retarder leur apparition. Il ne faut pas se faire d'illusion, rien, si ce n'est la chirurgie esthétique, ne peut les effacer. Une visite à l'institut, ou mieux, des visites régulières, parviennent cependant à les estomper considérablement.*

Malheureusement, les femmes attendent trop souvent que le mal soit irrémédiable pour venir nous voir. Si elles commençaient à se soigner plus jeunes, dès 18 ou 20 ans pour certains épidermes fragiles, elles éviteraient bien des larmes à 40 ans.

Le massage a duré en tout un quart d'heure. Je me sens la figure toute défroissée, et une irrésistible envie de somnoler. Armée d'un petit instrument tout bête appelé « tire-comédon », Martine entreprend maintenant de me débarrasser de mes points noirs ; ce qui est fait en cinq minutes.

Assoupie dans un verger

Cette formalité passée (cinq minutes environ), Martine étend sur mon visage et sur le cou (le cou n'est, bien entendu, pas oublié et participe à tout le traitement) une merveilleuse crème à base de fraises.

Elle me laisse ainsi allongée dans le noir, avec l'agréable impression de m'assoupir dans un verger (quinze minutes environ).

Quand Martine entre discrètement, je constate, en me réveillant, que je dormais. Je commence à être inquiète quant à mon activité pour le restant de l'après-midi. Mais tout est prévu, et succédant au masque, une douche fraîche à base d'ozone me fait retrouver en quelques minutes mes esprits et une merveilleuse impression de propreté. Martine est une propagandiste fanatique de la douche :

— *Voyez-vous,* me dit-elle, *avec ce jet de sérum physiologique plus ou moins fort, je nettoie en profondeur les pores de la peau. Sur certaines jeunes filles qui ont des boutons, des points noirs, des pores dilatés, bref une peau qui fait leur désespoir, nous opérons de véritables miracles, mais elles doivent faire preuve d'un peu de régularité. Les trois quarts des épidermes parisiens, et l'on peut même dire citadins, étouffent parce que leurs pores sont bouchés. Malheureusement, aucun traitement à domicile ne peut les libérer complètement. C'est pourquoi toute jeune femme soucieuse de sa beauté devrait s'astreindre à un grand nettoyage de printemps, même si ses finances ne lui permettent pas des visites plus fréquentes. Savez-vous d'ailleurs, détail amusant, qu'une peau vraiment propre brunit plus facilement au premier soleil de mai et de juin ?*

Je ne peux rien répondre, car il n'est vraiment pas possible de parler avec un jet d'eau braqué sur votre bouche, mais j'acquiesce.

Les « trucs »

Le maquillage est le moment le plus amusant. Je profite de l'occasion pour demander à Martine ses « trucs ».

— Je me trouve un peu pâlichonne, mais je n'aime pas le rouge à joues. Que me conseillez-vous pour ne pas faire trop grise mine en attendant l'été ?

— *Justement, la maison vient de sortir une gelée faciale, « Skin-Tan lotion », qui vous permettra d'attendre votre premier hâle. C'est une lotion à peine colorante, que vous mettrez sous votre maquillage habituel, et qui vous donnera un reflet doré. Tenez, je vous en mets un peu, vous voyez, quelques gouttes à peine, qu'en pensez-vous ?*

Dans le miroir, je me trouve le teint lumineux, j'ai vraiment l'air d'être un peu hâlée. Fond de teint, poudre, crayon à sourcils (Martine rectifie ma ligne traditionnelle et la rehausse un peu pour m'ouvrir l'œil ; je prends bonne note), il ne reste plus que le maquillage des yeux. Je lui expose mes angoisses oculaires :

— J'aimerais beaucoup me faire un trait de crayon, comme c'est la mode, mais je ne suis jamais parvenue à mener à bien cette opération délicate.

— *Beaucoup de femmes sont dans votre cas. Mais elles trouveront sans doute beaucoup plus facile de manier l' « Eye liner », c'est un liquide que nous venons de sortir, et que l'on peut très facilement appliquer avec un petit pinceau fin. Le pinceau est d'ailleurs vendu avec l' « Eye liner ». Voulez-vous que je vous apprenne ?*

C'est miraculeux, en trois minutes j'arrive à faire une ligne bien droite qui souligne ma paupière supérieure. Dire que je me battais depuis trois ans avec un crayon.

Rouge à lèvres mis, cheveux recoiffés, je m'aperçois dans la glace. Le résultat est excellent. Je n'ai pas l'air d'une poupée, mais simplement d'une jeune femme en pleine forme.

Le soir, mon mari s'arrête sur le pas de la porte, au moment de m'embrasser :

— Mais qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air de bien bonne humeur, tu es bien plus en forme que ce matin.

Vous avouerai-je que je ne lui ai pas dévoilé mon secret ? La femme doit conserver ses philtres d'amour, même si elle peut les commander par téléphone.

CHAQUE FEMME A L'AGE DE SON VISAGE.
Mais elle est responsable de son image.

(Charpentier.)

Cette page spéciale d'annonce est présentée par Harriet Hubbard Ayer, 120, faubourg Saint-Honoré, BAL. 21-08.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Conseillé*** à un jeune homme passionné d'électricité et privé de tout appui familial pour poursuivre des études, de poser sa candidature auprès de la Fondation de la Vocation.

Cette Fondation, qui vient d'être créée par Marcel Bleustein-Blanchet, se propose de décerner, dès octobre prochain, vingt-trois bourses, d'un million d'anciens francs chacune, à des jeunes gens animés par une vocation réelle, et qui risquent d'être empêchés de la réaliser.

La sélection, dès octobre, fera l'objet d'un certain nombre d'épreuves et sera finalement opérée par une commission de personnalités très diverses (Marcel Achard, Raymond Aron, Georges Auric, Jacqueline Auriol, Marcel Bleustein-Blanchet, Pierre Brisson, André Charon, René Clair, Pierre Descaves, René Floriot, Françoise Giroud, Maurice Herzog, A.-M. Julien, Pierre Lazareff, Marcel Pagnol, Francis Perrin, Armand Salacrou, Carmen Tessier, Pasteur-Vallery-Radot, Louise de Vilmorin). Les membres de cette commission s'efforceront, en outre, d'apporter leur appui aux candidats qui auront été retenus.

Trois conditions préalables :

— avoir de dix-huit à trente ans ;
— être de nationalité française ;
— remplir très exactement le dossier de candidature établi par la Fondation.

Adresser toute demande à M. Pierre Descaves, délégué général de la Fondation de la Vocation, 133, Champs-Elysées, Paris (8e).

● ***Constaté*** que l'on pouvait aménager une cuisine parfaitement fonctionnelle même dans un espace réduit. Un grand magasin de meubles organise en effet actuellement une exposition de cuisines installées sur des surfaces correspondant aux normes des H.L.M. de diverses catégories. La solution : l'aménagement rationnel des éléments pour pouvoir tout loger. Ici, il est spécialement étudié par des techniciennes ménagères. Dans ces cuisines, « pensées » par des femmes pour des femmes, Madame Express a remarqué cinq idées particulièrement ingénieuses.

● Une tablette abattante fixée à l'intérieur d'une porte d'élément bas permet d'éplucher les légumes assise et juste à côté de la poubelle.

● Un élément de coin s'ouvrant par le dessus peut recevoir l'encombrant faitout, les casseroles y sont suspendues grâce à une tringle plate à petits crochets.

● Un placard-ménage où les balais peuvent être rangés tête en haut grâce à une encoche dans la tablette supérieure. Les portes sont aménagées comme une porte de réfrigérateur pour recevoir les produits ou les chiffons.

● Des rangements verticaux pour les plateaux, les poêles ou les couvercles (généralement, il faut les faire faire par le menuisier).

● Une chaise à dossier basculant qui permet de se reposer sans s'asseoir, et d'être tout de même à la bonne hauteur pour l'épluchage ou le repassage.

(Galeries Barbès, 55, boulevard Barbès.)

● ***Démaquillé*** chaque soir ses yeux avec les nouveaux « tampons » imbibés d'un liquide spécial et assez gras qui a aussi, paraît-il, la faculté d'assouplir les cils et de les rendre soyeux. Ce second point n'a pu être vérifié en huit jours, mais on peut constater immédiatement que ces tampons, d'un emploi rapide et pratique, enlèvent parfaitement le cosmétique, le fard à paupières et le crayon. Le liquide, non piquant, fait cependant un peu rougir les yeux sensibles (bleus, par exemple). (Démaquillant Spécial Max-Factor, 8,75 NF le pot contenant une soixantaine de tampons.)

● ***Appris*** que l'esthétique industrielle n'était pas seulement une question... d'esthétique, mais de vie ou de mort pour la vente d'un produit. Les recherches dans l'emballage et le conditionnement, par exemple, doivent assurer :

— au consommateur : la bonne conservation du produit, la garantie du dosage, la facilité de maniement, une idée nouvelle ;

— au commerçant : la facilité de stockage, la résistance aux chocs et aux salissures, la visibilité sur les lieux de vente ;

— au producteur et au distributeur : la commodité de production et de transport, le soutien de la concurrence.

Toutes ces règles, les spécialistes mondiaux (le plus célèbre est un Français, Raymond Lœwy, qui fait carrière aux Etats-Unis) les ont rappelées à un récent congrès à l'Unesco. Les Français sont d'accord, mais ils ont une crainte : manquer de techniciens qualifiés, car il faut des années pour les former et il n'existe en France qu'un seul cours d'esthétique industrielle qui fait encore figure de centre expérimental. (11, rue Dupetit-Trouars (3e), ARC. 59-09.)

● ***Trouvé*** pour les sportifs qui veulent s'initier à l'alpinisme avant leurs vacances, une formule de « week-ends escalade ». Dans la région parisienne, des sorties pour débutants ont lieu presque tous les dimanches de mai et juin en forêt de Fontainebleau. Les « initiés » peuvent participer à de vrais week-ends, dans les Ardennes notamment. Prix à partir de 5,50 NF la sortie du dimanche et de 13 NF le week-end. (Fédération sportive et gymnique du travail, 9, rue La Bruyère. TRI. 04-70.)

VACANCES :

CINQUANTE ADRESSES POUR LES ENFANTS

(Voir pp. II, III, IV.)

(Dambier.)

La soie est facile à vivre *(voir pp. V. VI).*

VACANCES

Le problème « enfants »

● *Sports, langues, ou simplement... oxygène : dix façons d'organiser leur été.*

51 % des Français adultes ne partent pas en vacances. En revanche, les enfants partent de plus en plus nombreux : les colonies de vacances ont enregistré 3,6 % d'augmentation de leurs activités en 1959. Mais les colonies de vacances n'accueillent pas tous les enfants.

Pour les autres, les formules de départ en groupe, pour la France ou pour l'étranger, se multiplient. Il s'agit de bien choisir et de s'inscrire le plus vite possible, car la demande dépasse encore l'offre. Mais ce sont les parents qui veulent partir avec leurs enfants qui connaissent les plus sérieuses difficultés. Madame Express a essayé de leur venir en aide en répondant à dix questions que se posent le plus souvent les parents à propos des vacances de leurs enfants.

1 MON MARI ET MOI DÉSIRONS FAIRE EN JUIN UN LONG VOYAGE EN AUTOMOBILE. MAIS NOUS NE POUVONS EMMENER NOTRE FILS DE 4 ANS. EXISTE-T-IL, EN DEHORS DES HOMES D'ENFANTS, UNE FORMULE DE VACANCES POUR LES ENFANTS DE CET AGE ?

Réponse. — Oui. Une organisation a eu l'idée d'ouvrir, cette année, en juin et septembre, aux enfants d'âge préscolaire (4 à 6 ans) son centre de séjour du château de La Clusaz (Haute-Savoie). Une jardinière est prévue pour cinq à six enfants. Le séjour est organisé pour un mois, avec départ et retour accompagnés. Il peut être fractionné par semaine, mais les parents doivent alors accompagner eux-mêmes l'enfant. Un médecin est attaché à l'établissement. Prix : 420 NF. tout compris, pour quatre semaines. (Association Michel-de-Montaigne, 15, rue Brézin, SUF. 12-03, de 15 à 18 heures, sauf jeudi et samedi).

D'autre part, un organisme de colonies de vacances a ouvert quelques « colonies maternelles » pour les enfants de quatre à six ans. On peut se renseigner à l'U. F. O. V. A. L., 3, rue Récamier, LIT. 88-71).

2 JE DÉSIRE ENVOYER MES ENFANTS (11 ET 15 ANS) DANS UNE FAMILLE A L'ÉTRANGER POUR UN MOIS CET ÉTÉ, OU BIEN FAIRE « ÉCHANGE » AVEC DE JEUNES ANGLAIS, PAR EXEMPLE. OÙ TROUVER DES ADRESSES SÉRIEUSES ?

Réponse. — Il existe un organisme centralisateur qui tient à jour un fichier des associations les plus sérieuses pour les échanges de jeunes, c'est le Comité de coordination des Association pour l'échange des jeunes, 7, rue Balzac, à Paris.

Malheureusement, il risque d'être un peu tard pour trouver maintenant un échange.

L'Office national des Universités, 96, boulevard Raspail, BAB. 50-20, par exemple, a, en principe, arrêté les inscriptions depuis le 30 avril.

Vous pouvez cependant essayer encore auprès du Club des Quatre-Vents, 1, rue Gozlin, ODE. 70-25, qui organise des échanges avec l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie.

Pour les séjours en famille, avec la formule « hôte payant » au contraire, vous pouvez encore trouver de la place. Voici des adresses sérieuses (Se faire tout de même préciser les conditions exactes de séjour) pour les différents pays.

— Home and Travel, 32, rue Washington (BAL. 32-95) : Angleterre et Allemagne.

— Séjours éducatifs et culturels en Angleterre, 30, avenue de La-Bourdonnais (SOL. 53-99) (organisation catholique).

— Anglo-French Studies Bureau, 7, rue des Fossés-Saint-Jacques (ODE. 56-14) (8 à 15 ans).

— Amitié internationale des jeunes, 123, rue de la Tour (TRO. 18-10) (10 à 19 ans, surtout jeunes filles et pour l'Angleterre).

— Amicale culturelle internationale, 27, rue de la Michodière (OPE. 24-33) (Espagne, Allemagne, Angleterre).

— Amitié mondiale, 39, rue Cambon (OPE. 79-68) (Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie).

— Le Bild, 3, rue Bourdaloue (TRU. 62-13) (pour l'Allemagne seulement).

— Cook, service scolaire, 2, place de la Madeleine (OPE. 40-40) (7 à 25 ans) (pour l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne et la Suisse).

— Centre latin, 64, rue des Ecoles (ODE. 01-73) (à partir de 8 ans) (Angleterre, Espagne et Italie).

Les prix sont à peu près identiques pour toutes les organisations : de 100 à 150 NF. par semaine, payables en francs ou en devises. Argent de poche et voyage en supplément.

— Club des Quatre-Vents, 1, rue Gozlin (ODE. 70-25) (13 à 16 ans): Grande-Bretagne, £.22 pour deux semaines ; Allemagne (en juillet), 229 NF. pour trois semaines.

— Association culturelle et linguistique (M. Roger Turgis), rue Barré, à Juilly (S.-et-M.), tél. 42 : séjour de quatre à six semaines, et de 120 à 205 NF., plus le voyage et l'adhésion à l'association : 15 NF.

— Centres d'échanges internationaux, 21, rue Béranger (TUR. 20-94) (10-18 ans) : pour l'Angleterre, à partir de 656,50 NF. pour un mois.

— Amitié mondiale, 39, r. Cambon (OPE. 79-68): pour l'Autriche (école cothlique réservée aux garçons, près de Munich), 652 NF. pour quatre semaines ; pour l'Espagne (Residencia Juvenil, près de Pampelune, filles et garçons de 14 à 18 ans), 410 NF. pour quatre semaines.

— M. Neumann, Pedagogischer Auftauschdienst, 61, Koenigstrasse, à Bonn, ou l'Organisation scolaire franco-allemande, 105, quai Branly, pour l'Allemagne fédérale.

— l'Organisation scolaire franco-britannique, 7, rue de l'Eperon (DAN. 92-16) (pour l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne) : 700 à 750 NF. tout compris, pour un mois.

— Centre latin, 64, rue des Ecoles (ODE. 01-73) : Italie, Angleterre, Espagne, Allemagne.

— Vacances studieuses, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré (ANJ. 59-25): Angleterre, Espagne ou Allemagne. Cette association organise d'ailleurs actuellement un concours dont les gagnants pourront bénéficier d'un séjour gratuit dans le pays de leur choix. Prix moyen : 700 NF. pour un mois.

3 JE VOUDRAIS TROUVER POUR MA FILLE DE 13 ANS UN COLLÈGE EN ANGLETERRE OU, A LA RIGUEUR, UNE FORMULE DE VACANCES QUI COMPRENNENT AUSSI DES COURS RÉGULIERS.

Réponse. — Vous pouvez demander des adresses au British Council, 36, r. des Ecoles, ou bien inscrire votre fille à un séjour organisé par un organisme français, soit dans un collège, soit dans une famille, mais avec matinées consacrées aux cours. On peut s'adresser à :

— l'Amicale culturelle internationale, 27, rue de la Michodière (RIC. 04-81) (à partir de 10 ans) : forfait à partir de £.44 pour quatre semaines.

4 JE CHERCHE POUR MES ENFANTS (8 ET 12 ANS) UN CAMP DE TOILE AU BORD DE LA MER OU UN SÉJOUR DE GROUPE A LA MONTAGNE.

Réponse. — Voici sept adresses de prix et de confort différents :

— Plaisir et Santé, 94, rue Notre-Dame-des-Champs (DAN. 93-49) : colonie de vacances à Longefoy-sur-Aime (Savoie), alt. 1.150 m., pour filles et garçons de 7 à 13 ans, du 1er juillet au 13 septembre : 315 NF. pour un mois. (Renseignements : M. Balasynski, de 12 h. à 14 h. 30).

— Comité d'accueil parisien, 16, rue de la Banque (GUT. 29-80) : trois séjours à la montagne pour les 6 à 12 ans (Samoëns, Saint-Anton, en Autriche, et Leysin, en Suisse); logement en chalets, hôtels confortables. Prix : de 360 à 530 NF. pour quatre semaines. (Le Comité organise également

RECETTES

● CORDON BLEU

Billes dorées

Pour dix cuillerées à bouche de lait coupé d'eau :
3 grosses cuillerées à bouche de farine.
30 gr. de gruyère râpé.
1 œuf dur. Sel.
De l'huile à friture.

Vous faites durcir un œuf. Vous délayez à froid la farine dans le lait et vous salez. Vous faites chauffer jusqu'à ce que vous ayez un pâte très épaisse (environ cinq minutes). Vous retirez du feu, vous mélangez à chaud à cette pâte le gruyère râpé, puis l'œuf dur passé à la moulinette. Vous faites de petites boules avec ce mélange et vous laissez refroidir. Quand vos billes sont bien froides, vous faites chauffer la friture et vous les jetez dedans quand celle-ci commence à fumer. Les billes doivent être bien dorées. Alors vous les retirez, vous les laissez égoutter, et vous servez chaud.

● CORDON BLANC

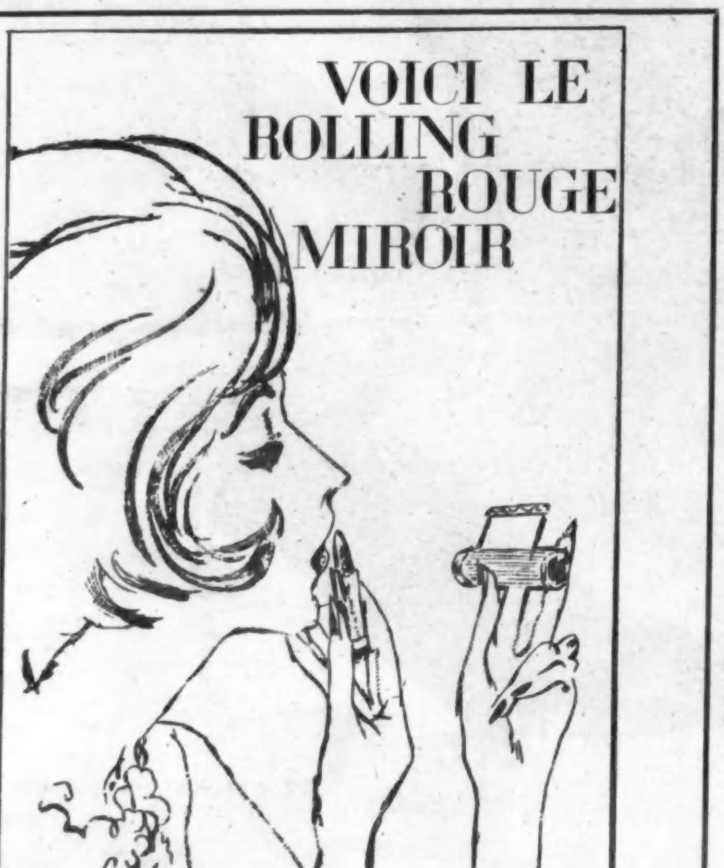
Potée aux légumes

3 oignons.
2 gros poireaux.
4 carottes.
1/2 chou.
3 navets.
60 gr. de beurre.
Sel, poivre.

Vous beurrez largement le fond d'une cocotte, puis vous mettez, bien étalés, les oignons émincés. Dessus, les poireaux émincés, puis le chou coupé en morceaux, les carottes et les navets coupés en fines lamelles. Tous les légumes sont en couches successives. Salez et poivrez légèrement entre chaque couche. Un morceau de beurre sur le tout. Couvrez et faites cuire à l'étouffée.

Servez avec quelques saucisses autour. Ou encore avec de petites côtelettes de porc ou de veau.

SUZANNE ET HENRIETTE.



Un « GREAT EVENT » au ROND-POINT

FERLITHE, le modéliste de la cuisine, vient d'ouvrir un CENTRE de DOCUMENTATION où tout a été prévu pour présenter, agréablement et utilement des ensembles de cuisine variés où chacun peut trouver la

« CUISINE DE SES REVES »

De la plus petite à la plus vaste, que ce soit pour la chaumière ou le château ancestral, le studio du jeune ménage ou la demeure des grandes familles, toutes les possibilités existent.
Dans ce magasin, situé au carrefour des élégances, FERLITHE, par la haute tenue et la qualité de présentation de ses cuisines a, d'emblée, atteint à la notoriété des grands noms qui ont fait la renommée de ce quartier.

CENTRE DE DOCUMENTATION
6, avenue Franklin-Roosevelt - BAL. 77-96 et 97
USINE A BAGNOLET
35, avenue de la République - AVR. 02-65 et 29-16

(Robert Doisneau.)

LES PLUS BEAUX MOIS DE L'ANNÉE.
A condition de s'y prendre à l'avance...

des séjours pour adolescents en France, Italie, Espagne et Yougoslavie.)

— Touring Club de France, Groupe de jeunes, 65, avenue de la Grande-Armée (PAS. 62-65), camp de toile (tentes à plancher et six lits), à Cauterets (10 à 14 ans). Juillet : 473 NF. et août : 461 NF.

— Fédération des Francs et Franches Camarades, 66, rue de la Chaussée-d'Antin (TRI. 59-89) : camp sur l'Océan à La Faute-sur-Mer (Vendée) (pour 8 à 12 ans et pré-adolescents de 13 à 15 ans); le camp est installé dans les pins et des excursions sont prévues aux Sables-d'Olonne et à La Rochelle. Inscriptions : 10 NF., hébergements enfants : 196 NF. ; pré-adolescents : 224 NF.; voyage : 47.40 NF. ou 27,20 NF. pour les moins de 10 ans.

— Club « Joyeuses Vacances », 84, rue de l'Egalité, à Savigny-sur-Orge (S.-et-O.) : séjour très confortable à Saint-Jean-de-Luz, dans une villa basque avec parc, 20 jeunes seulement (garçons et filles de 7 à 14 ans), groupe continuellement surveillé ; randonnées dans le pays Basque et en Espagne. Prix : 670 NF. pour un mois, plus le voyage.

— Centres internationaux de jeunesse, 23, galerie Vivienne (CEN. 94-52) : camps de toile (tentes de 3 et 4 lits), près de Nice et Cannes, avec excursions ; séjour du 5 au 30 juillet (pour 12 à 15 ans), prix : 515 NF. tout compris.

— Touring Club, Groupe de jeunes, 65, avenue de la Grande-Armée (PAS. 62-65) : camp de toile à Andernos (bassin d'Arcachon) (pour 10 à 13 ans) ; il reste de la place en août seulement. Prix : 441 NF.

5 MES ENFANTS SONT TRÈS JEUNES (7 ET 8 ANS), MAIS ILS COMMENCENT POURTANT A APPRENDRE L'ANGLAIS. EXISTE-T-IL UN MOYEN POUR LES ENVOYER SEULS EN VACANCES EN ANGLETERRE ?

Réponse. — Oui. Une association organise chaque année des « children's villages », colonies de vacances perfectionnées qui offrent une agréable façon de débuter dans l'étude de la langue du pays. (Vacances studieuses, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré, ANJ. 59-25.)

6 EXISTE-T-IL DES GROUPES DE VACANCES POUR LES MOINS DE 15 ANS OÙ L'ON INSISTE DAVANTAGE SUR LE SPORT ?

Réponse. — Nous en connaissons au moins un : « A l'Ecole du sport », 21, boulevard Lannes (TRO. 13-69), séjour pour garçons et filles de 10 à 16 ans, à Plougrescant (Côtes-du-Nord), groupe limité à 40 places ; logement dans une propriété au bord de la mer, avec jardin et aires de jeux (volley-ball, boules, ping-pong), leçons de tennis et natation. Prix forfaitaire pour un mois : 600 NF.

7 MON FILS DE 12 ANS NE SUPPORTE NI LA MER NI LA MONTAGNE. POUVEZ-VOUS M'INDIQUER UN CENTRE DE SÉJOUR A LA CAMPAGNE ?

Réponse. — Le T. C. F., 65, avenue de la Grande-Armée (PAS. 62-65) en possède deux dans l'Ain, réservés aux garçons de 10 à 14 ans. Prix : 443 NF. (juillet) et 455 NF. (août).

Vous pouvez aussi vous adresser au « Centre de coopération culturelle et sociale », 26, rue Notre-Dame-des-Victoires (GUT. 70-84) qui possède trois colonies de vacances pour les 6 à 14 ans, bien installées dans des bâtiments en dur, dans l'Ain, le Maine-et-Loire, et à Fontainebleau. Prix : de 8,50 à 10 NF. par jour, voyage en plus.

8 PUIS-JE ENVOYER MES DEUX GARÇONS (16 ET 17 ANS) DANS UN CENTRE DE VACANCES OÙ ILS TROUVENT DES ACTIVITÉS SPORTIVES, CULTURELLES, MAIS OÙ ILS SOIENT MALGRÉ TOUT « ENCADRÉS » ?

Réponse. — Les vacances des adolescents sont une des préoccupations actuelles des éducateurs et des orga-

→

Communiqué.
PRIX LECLERC
POUR TOUS ARTICLES
BLANC - LINGERIE - BONNETERIE
CHEMISERIE - VETEMENTS
Demandez le catalogue officiel des prix
TEXTILES LECLERC
9, bd Magenta (10e)
Joindre 4 timbres de 0,25 NF
Le Centre est ouvert aux acheteurs tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h. Fermé dimanche et lundi matin

A deux pas des Champs-Elysées
POUR VOUS MONSIEUR
LES PLUS BELLES CHAUSSURES
CRÉATIONS
CARVIL
67, RUE PIERRE-CHARRON...
...ET TOUJOURS 22, RUE ROYALE

JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

FÊTE DES MÈRES
BOUTIQUE DE
France Vialanez
tout un choix de
CADEAUX
depuis 5 NF
68, RUE DE PASSY – PARIS (16e)

Claire Comte
présente une collection de très belles Robes imprimées et Manteaux de soie
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
LA SPÉCIALISTE DU TROUSSEAU
Grand choix de chemises de nuit coton et déshabillés d'été
LINGE DE MAISON
Ouvert de 10 à 12 h. 30 et de 14 à 19 h. 30

WALLIS
TRICOTS DE LUXE
Importations italiennes
67, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

LINE VAUTRIN
3, rue de l'Université
soldera
Vendredi 13, samedi 14, lundi 16
COLLIERS, BIJOUX
MIROIRS
60 % de réduction

POLOS ET CHEMISES 1960
en alpaga
ERAM

BENNO

Maître artisan fourreur - Modéliste diplômé
78, r. du Ranelagh, PARIS (16e). JAS. 00-77

COMMANDEZ *vos fourrures maintenant*
PROFITEZ *des prix d'été*
ECONOMISEZ

Prix d'été
Modèles exclusifs
Garde en frigorifique - Nettoyage
Transformations

Pour garder des ongles longs et solides : un flacon d'AMAZING, un bain d'ongles quotidien de 2 minutes, un traitement de quinze jours, voilà la recette simple et infaillible pour rendre à vos ongles santé, solidité, beauté. Toutes pharmacies.

Miami, un nouveau modèle OYO (licence américaine Breathinbra). Fabriqué dans un tissu aéré exclusif, importé des U.S.A. Miami d'OYO est entièrement extensible : il assure à la fois un maintien parfait et une entière liberté des mouvements. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

Modèle déposé.

La MARCASSITE, pierre bénéfique la plus ancienne. Cette gemme merveilleuse se prête aux créations les plus modernes. Voici une réalisation des bijoux Flor interprétant

« L'IRIS »

Chez les premiers horlogers-bijoutiers : 39 NF

P'TIT PIERRE
TRIBORD

TOUT POUR L'ENFANT
Fillettes et garçonnets

Pantalons - Shorts - Jupes
Chemises - Chemisettes
en coton, lainage, tergal et nylon

DANS NOS STANDS
AU PRINTEMPS PARIS
AU LOUVRE PARIS
AUX DEUX PASSAGES à LYON
A LA BOULE D'OR au HAVRE
AU PRINTEMPS
à NANCY, LILLE, ROUEN, BORDEAUX, VERSAILLES
et dans les bonnes Maisons spécialisées

1) LA ROBE PLISSÉE.
Elle ne craint que l'humidi

LA ROBE
est coupé

→

nisateurs de vacances. Vous pouvez vous adresser :

— au Centre d'échanges internationaux, 21, r. Béranger (TUR. 20-94) : camps de vacances à Dinard (1er juillet au 9 septembre : 9 NF. par jour ; à Boulouris, près de Saint-Raphaël (1er juillet au 15 septembre) : 10 NF. par jour.

— au Centre de coopération culturelle et sociale, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires (GUT. 70-84) : centres internationaux de vacances pour 14 à 18 ans, en France et à l'étranger, avec participation de jeunes étrangers. Prix : à partir de 246 NF. pour la France et de 361 NF. pour l'étranger.

— à Jeunesse et Culture, 57, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine (Seine) (SAB. 69-34), qui organise des séjours culturels en France pour les jeunes à partir de 16 ans.

9 Où DES JEUNES PEUVENT-ILS S'INITIER A LA VOILE ET A L'ALPINISME AVEC TOUTES LES GARANTIES DE SÉCURITÉ ?

Réponse. — A l'U. N. C. M., 45, rue Raffet (BAG. 40-94) : initiation à l'alpinisme (l'Union des Centres de montagne est patronnée par le Secrétariat à la Jeunesse et aux Sports et dispose de 8 centres d'initiation et de 6 centres de « découverte de la montagne »). Tout le matériel est fourni sur place, les stages durent quinze jours ou vingt et un jours, selon les époques. Prix : 13,50 NF. par jour, 189 NF. pour deux semaines, ou 283,50 NF. pour trois semaines.

— à l'Union nautique, 32, boulevard de la Bastille (DOR. 78-95) ; également patronnée par le Secrétariat d'Etat.

— au Touring Club de France, 65, avenue de la Grande-Armée (PAS. 62-65) : stages nautiques à Bénodet (Finistère), pour garçons et filles de 16 à 20 ans, du 16 juillet au 17 août ; 390 NF. ; et à La Rochelle, pour 15 à 20 ans (patronné par la Marine nationale), juillet et août : 419 NF.

— aux Eclaireurs de France (Caravanes de la jeunesse), 66, rue de la Chaussée-d'Antin (TRI. 51-40) : camp national nautique en Yougoslavie, du 31 juillet au 21 août, ouvert à tous les garçons et filles de 16 à 25 ans : 300 NF., voyage compris, pour trois semaines.

10 NOUS VOULONS PARTIR EN VACANCES AVEC NOS ENFANTS (4 ET 7 ANS). MAIS OÙ TROUVER UN HÔTEL QUI DISPOSE D'UNE GARDERIE POUR LES ENFANTS ?

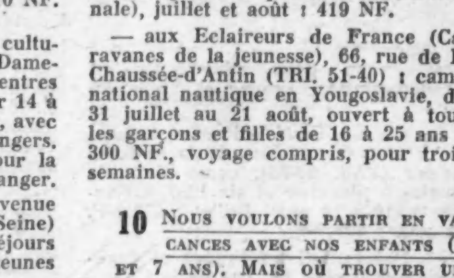
Réponse. — La formule est encore très peu répandue. Vous pouvez consulter le Bureau de renseignements du tourisme, 127, Champs-Elysées.

D'autre part, le Centre technique de loisirs de jeunes, 5, avenue de l'Opéra (OPE. 82-40), animé par des anciens dirigeants de mouvements de jeunesse, a lancé cet hiver la formule des « clubs-hôtels », où l'on trouve à la fois le confort d'un hôtel, l'atmosphère d'un club, et des monitrices pour prendre en charge les enfants si les parents le désirent. Les réservations doivent passer par le Centre pour les deux « clubs-hôtels » existant actuellement (un sur la Côte d'Azur, un à la montagne).

plus de médiocre

apportez le standing à votre intérieur par les éléments verticaux séparés de La Méridienne alliant gain de place et esthétique.

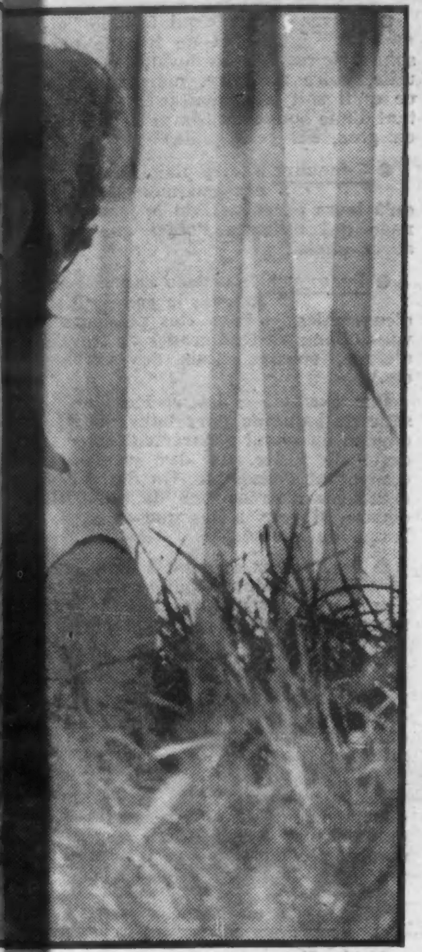
Lit grand confort (1 ou 2 places) équipé du fameux monobloc Mérinos (sans sangles) Manœuvre facile compensée par puissants ressorts.
Se fait en style.



LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
LIVRAISON SUR TOUTE LA FRANCE
Documentation contre 5 timbres à 0,25 NF

La Meridienne 89 Fg Saint-Antoine, PARIS XIe - DOR. 43-83
Métro Ledru-Rollin (dans la cour à gauche)

FOIRE DE PARIS 1960 - Terrasse C - Hall 55 - Allée H - Stand n° 5563

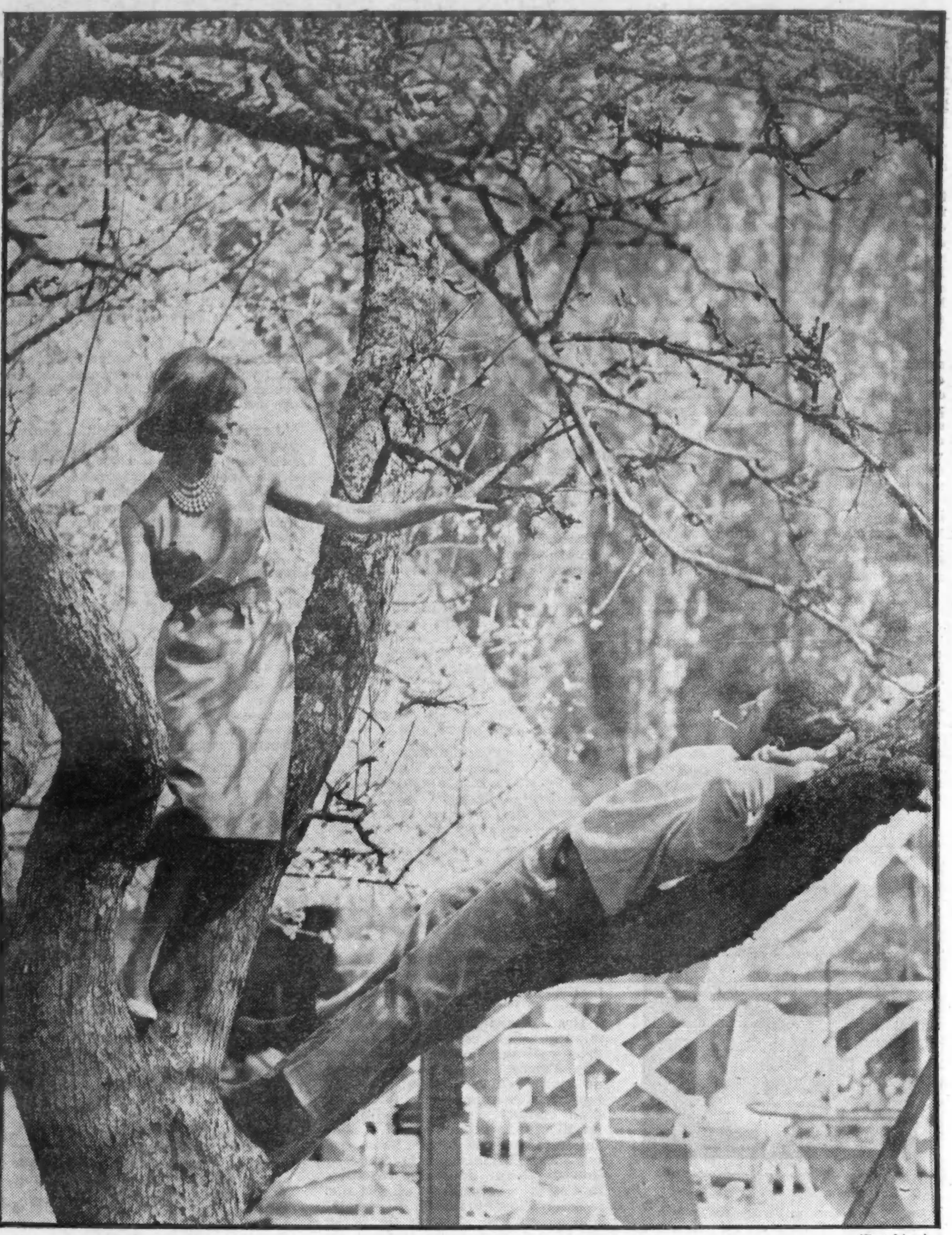


(Dambier.)

...LISSÉE.
l'humid...

(Dambier.)

...LA ROBE-CHEMISIER.
...st coupée au matelas.



(Dambier.)

2) LA ROBE DROITE.
Elle est facile à vivre.

MODE

Une fibre féminine

● ***Depuis deux ans les femmes n'ont plus peur de la soie.***

LA soie est une fibre très féminine dans ses relations avec les humains. Elle attire par sa souplesse, sa beauté, sa délicatesse, son raffinement, mais elle fait peur par ses caprices et sa fragilité. Cette mauvaise réputation a longtemps tenu à distance de nombreuses femmes qui préféraient, l'été, s'allier au coton, plus robuste et plus facile à vivre.

Pourtant depuis deux ans, la soie a conquis le marché du prêt à porter, et même de la confection : timidement l'année dernière, triomphalement cette saison.

Cette brusque faveur s'explique de deux façons différentes :

● TECHNIQUEMENT : les confectionneurs n'osaient pas entreprendre des fabrications en série dans des tissus de soie, parce que cette matière risque de « glisser » quand on la coupe au « matelas » (seule technique permettant, en superposant les épaisseurs de tissus, de couper 10, 15 ou 20 robes à la fois et d'abaisser par conséquent le prix de revient). Mais, encouragée par le Comité de Propagande de la Soie, une entreprise de Cholet a tenté l'aventure, et les résultats ont été très satisfaisants.

Son exemple a immédiatement été suivi par de nombreux confrères. On trouve maintenant des robes de soie dans tous les grands magasins.

● PRATIQUEMENT : les femmes qui hésitaient à acheter de la soie, craignant les factures de teinturier, se sont plus facilement laissé tenter par les chemisiers de même matière, à la mode depuis un an. Ayant pris l'habitude de laver et de repasser leurs blouses à la maison, elle se sont aperçues qu'à condition de prendre certaines précautions (rinçage très minutieux, repassage au fer doux, essorage interdit), les résultats pouvaient être satisfaisants. Il ne s'agit pas, bien entendu, de mettre toutes les robes de soie dans une machine à laver, mais d'éviter dans certains cas un entretien trop coûteux.

La tendance souple de la Haute Couture et le beau temps de l'été der-

→

UN ESSAI CONCLUANT

Au cours d'une visite au Comité de propagande en faveur de la soie, Mme Express a été très étonnée des conseils qui lui ont été prodigués sur l'entretien de cette fibre : « La soie, lui a-t-on dit, peut facilement se laver et s'accommode fort bien de la machine à laver. L'essentiel est de la rincer à fond, de nombreuses fois. Quant au repassage, il demande un fer tiède pour les soies molles (genre foulard), mais un fer bouillant pour les soies sèches (honan, shantung, etc.). Ces tissus que l'eau tache ne retrouvent leur brillant que sous une forte chaleur. »

Sceptique, Mme Express a décidé de vérifier par elle-même ces principes. Elle a acheté 20 cm de shantung (100 % soie, 19,95 NF le mètre) qu'elle a lavé avec du savon en paillettes (préférable aux produits détersifs souvent trop « actifs » pour la soie), rincé abondamment, pressé dans une serviette (et non tordu, ce qui abîme la fibre) et repassé avec un fer très chaud.

Le résultat a été parfait : l'étoffe avait retrouvé son brillant, sa souplesse et son éclat, sans traces et sans jaunir.

Quant à la machine à laver... à vos risques et périls !

→

nier ne sont pas étrangers à cette passion « séricivore » (1). Le foulard, le honan, le tussor, le shantung sont des tissus très commodes pour les robes de printemps ensoleillé. Ils permettent de traiter les formes « sport » dans des matières « habillées » multipliant les usages du matin au soir.

Enfin, il ne faut pas hésiter à acheter, dans ces textiles, des robes toutes faites. La mise au point sur mesures d'un ensemble ou d'une robe de soie est une opération délicate qui demande une ouvrière extrêmement qualifiée et il est souvent plus sûr de choisir un modèle fini que de se lancer dans une fabrication hasardeuse.

Dernière précision : le plissé « tient » parfaitement dans la soie naturelle à condition de ne pas être exposé à l'humidité (attention, par conséquent, à la transpiration). On peut toujours s'assurer qu'un tissu est en soie naturelle en regardant si une étiquette le précise à l'intérieur du vêtement. Une législation très stricte évite toutes les fraudes dans ce domaine.

Voici quelques modèles qui nous ont paru particulièrement réussis. Les prix sont assez élevés pour certains, mais la soie est une matière première coûteuse qui ne permet guère de miracles.

Vu à Paris

● 99 NF, en shantung, robe-chemisier, corsage classique, jupe ample juponnée, manches 3/4. Existe en 30 coloris. (Madd, 20, rue Tronchet. Voir photo n° 3, page précédente.)

● 149 NF, en foulard ; deux-pièces impressions diverses style cravate, cardigan ras du cou, manches courtes, deux petites poches sur la poitrine. Jupe droite doublée.

(1) Sériciculture, production de la soie (Petit Larousse, page 942).

Ceinture sur les hanches facultative. (Laura, 104, avenue du Général-Leclerc.)

● 139 NF, en shantung robe-chemise, col chemisier, manches 3/4, boutonnage du haut en bas. Non doublée. Quatre coloris : caramel, grège, marine et corail, (Amy Belle, 135, bd Saint-Germain.)

● 200 NF, en shantung de soie 100 %, robe droite sans manches, décolleté ras du cou. Jupe doublée. Ceinture ornée d'un petit nœud. Mauve, grège, cannelle, vert et rose. (Modèle Charhon, en vente chez Denise, 39, chaussée d'Antin. Photo n° 2, page précédente.)

● 249 NF, en foulard, impression cravate. Robe-chemisier droite. Empiècement dans le dos, avec pli formant blouson. Manches 3/4. Deux poches poitrine. (Franck et fils, 80, rue de Passy.)

● 280 NF, en honan, intachable à l'eau. Robe chemisier, manches 3/4, plastron plissé rond. Turquoise, canelle, miel, marine, noir, naturelle, etc. (Claude Mérel, 52, avenue Victor-Hugo.)

● 299 NF, en foulard, impression cravate à fond marine, bordeaux ou vert foncé. Deux pièces. Marinière à manches longues, deux petites poches sur les hanches, jupe droite doublée. (Marie-Martine, 8, rue de Sèvres. Voir photo page I.)

● 290 NF, en shantung plissé. Le devant du corsage et de la jupe est plissé mais le dos de la jupe est plat, ce qui est très commode. Sans manches, empiècement plat, décolleté en rond. Existe en six coloris dont sable, abricot et marine. (Lorène, 66, avenue Victor-Hugo. Voir photo n° 1, page précédente.)

● 320 NF, en shantung rustique Ensemble chemisier classique, manches 3/4, poches poitrine et jupe droite doublée. Turquoise, vert nil, havane, bleu dur et blanc. (Amy Linker, 46, faubourg Saint-Honoré.)

CADEAUX

De l'imagination ou du cœur

● *Pour un jeune ménage l'utile est toujours agréable... à condition d'être joli.*

LE printemps est la saison des mariages et de l'embarras pour ceux qui ont un cadeau à offrir.

Si vous êtes intime de l'une ou l'autre famille, le problème est simple : vous pouvez vous renseigner discrètement sur les goûts et les besoins des futurs mariés.

Les relations plus éloignées peuvent joindre à leurs vœux de bonheur un petit mot aimable assurant le (ou la) destinataire, qu'ils comprendront très bien un échange éventuel (pratique préférable à la fameuse « liste de mariage ». Pourquoi ne pas faire la quête ?).

Quelle que soit la somme que vous pouvez consacrer à cet achat, l'important est d'y mettre du cœur, de l'imagination et de la bonne humeur.

Suggestions pratiques

Madame Express, forte d'une certaine expérience dans le domaine des « cadeaux en tous genres », se permet quelques suggestions d'ordre pratique:

● ENVOYEZ votre présent le plus tôt possible après réception du faire-part. Les cadeaux les premiers arrivés sont les plus appréciés.

● ÉVITEZ l'objet « qui fait de l'effet » et ne trompe personne. Ne reculez pas devant le cadeau utile, voire utilitaire, mais veillez à ce qu'il soit joli, bien présenté, sortant d'une bonne maison. (Pas d'achats en gros, s'il vous plaît.)

● CHERCHEZ à faire plaisir aux fiancés eux-mêmes plutôt qu'à leurs parents. C'est le jeune ménage qui utilisera l'objet que vous aurez choisi.

● PRATIQUEZ le cadeau collectif ou, mieux, la composition d'ensembles, si vous êtes plusieurs à vous connaître (camarades de travail, d'étude, cousins, amis des parents, etc.).

Par exemple : les accessoires de salle de bains en porcelaine décorée, chacun envoyant séparément, avec sa carte de visite, un des accessoires composant l'ensemble. Ou des pièces détachées d'un service de table. Ou encore, si vous n'êtes que deux, une lampe de chevet.

● PENSEZ aux difficultés d'un jeune ménage qui s'installe, et non pas à vos propres besoins, surtout si vous n'avez plus vingt ans.

● MÉFIEZ-VOUS des surprises de la douane si vous expédiez un cadeau à l'étranger. Il serait désastreux que le destinataire soit obligé de payer une somme, même minime, pour prendre livraison du colis.

Indispensables, utiles ou raffinés, dans chacune de ces catégories, Madame Express a sélectionné un certain nombre d'objets particulièrement réussis.

Les objets indispensables

Il en faut beaucoup pour monter un ménage.

● LES CASSEROLES : elles sont devenues si jolies que l'on ose à peine s'en servir.

LEÇON D'URBANISME DANS UN PARC

Des arbres centenaires...

UN dixième environ de la population française est employé actuellement par les grandes entreprises et bénéficie, à ce titre, d'avantages sociaux que les neuf autres dixièmes lui envient. Un exemple : la Cie IBM (dont les usines viennent d'être transférées à Corbeil-Essonnes) a fait construire, à l'intention de ses employés, une résidence de grande classe : la Résidence du Parc de Petit-Bourg, moderne dans sa conception architecturale et « romantique » par son cadre...

Une vie de château

Bien sûr, tout le monde ne peut pas appartenir à l'IBM. Cependant, l'IBM a décidé que les deux tiers des habitants seraient étrangers à la Société. Tous les « chercheurs d'appartement » de la région parisienne ont donc une chance de réaliser leur rêve : prendre l'autoroute (celle du Sud) et arriver... dans un château. Les grilles et les communs sont d'époque, les allées de marronniers aussi, mais les anciennes douves cernent maintenant un ensemble architectural d'avant-garde, parfaitement fonctionnel.

L'ensemble comprend :

— *Trois immeubles principaux*, perdus dans la verdure, du type « logéco amélioré » (1), 350 appartements sont déjà occupés, 110 restent à souscrire, ils seront terminés avant l'été 60.

Des procédés de construction nouveaux et rationnels (emploi des coffrages-outils) ont permis d'abaisser le prix de revient du « gros œuvre » et de doter ces logements économiques et familiaux d'un confort « grand standing » : les pièces de séjour « en L » sont éclairées par de larges baies qui ouvrent à la fois sur la Seine (à l'ouest) et sur de vastes roseraies (à l'est) ; le chauffage se fait par le sol et l'insonorisation est spécialement étudiée (cloison de béton de 13 cm d'épaisseur arrêtant les bruits ambiants et tapis fixes évitant les bruits par percussion ; enfin, les ascenseurs, vide-ordures, placards et chauffe-eau individuels simplifient considérablement la vie des ménagères.

— *Quarante pavillons* disséminés dans la forêt. Leur construction est commencée, ils sont du type « prime à 6 NF », comprennent 6 pièces principales, un garage et 400 à 600 m2 de terrain.

— *Un centre commercial* de dix-sept magasins (dont plusieurs encore disponibles). Ce centre n'a pas été constitué au hasard, une étude de marché, menée par la Société d'Etude et de Gestion des Centres d'Equipement (SEGECE) a permis, après analyse du milieu social, de déterminer quels commerces étaient nécessaires et a même établi approximativement leur chiffre d'affaires.

Les futurs commerçants bénéficieront de l'effet cumulatif des ventes puisque toutes les possibilités d'achat seront groupées en un seul point.

Le paradis des « Indiens »

Mais l'organisation scientifique de la cité n'en fait pas un ensemble froid. Bien au contraire : les promoteurs ont cherché avant tout à humaniser leur œuvre. A Petit-Bourg, la vie sera facile... elle sera agréable et enrichissante aussi.

● *Pour les mères de famille :* Un centre social fonctionne déjà. Définitivement installé, il comprendra : « halte » d'enfants, ciné-club, bibliothèque, cours d'enseignement ménager et réunions culturelles.

● *Pour les pères de famille*, qui doivent chaque jour prendre le chemin de Paris, deux solutions rapides : *la route* (nationale 7 ou autoroute du Sud), garages et parkings sont prévus ; *le rail* : la gare est à 700 mètres et les trains directs atteignent Paris en 35 minutes.

● *Pour les enfants :* le lycée de Corbeil, situé à 4 km d'Evry-Petit-Bourg, permet aux aînés de poursuivre leurs études secondaires (un service régulier d'autocars doit assurer le transport des lycéens) tandis que les plus jeunes n'ont même pas à sortir du parc pour se rendre à l'école : des classes primaires viennent d'être ouvertes à l'intérieur de la propriété. Dans les « rues » (qui ressemblent plutôt à des allées forestières), les « petits » se promènent, font des courses ou reviennent du jardin d'enfants sans être acompagnés : les automobiles n'ont pas le droit de passer.

Mais les enfants ont le droit de se distraire : des emplacements leur ont été réservés où le sable et l'eau les attendent... comme à la mer. Une partie de la forêt est même restée en friche pour leur permettre de « jouer aux Indiens ».

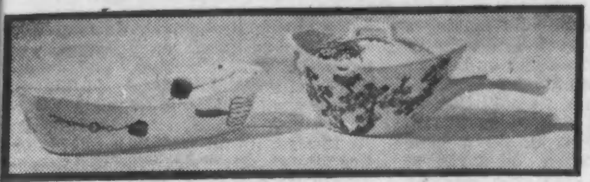
Et si les mères des « Indiens » sont d'un naturel inquiet, elles peuvent les surveiller de loin, tout en travaillant. Au-dessus de chaque évier, une baie vitrée laisse apercevoir, au-delà du parc dessiné par Le Nôtre... la retraite de Davy Crockett.

(*Communiqué.*)

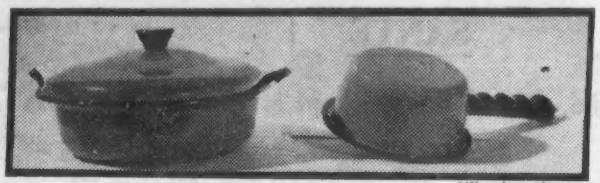
Les renseignements concernant la Société du Parc de Petit-Bourg peuvent être obtenus sur place et auprès des « Chantiers de la Jeune France », 33, rue Saint-Augustin, PARIS (2e). RIC. 56-90.

(1) Le trois pièces vaut 3.250 NF (apport personnel, 1.700 NF) ; le quatre pièces vaut 3.800 NF (apport personnel, 2.000 NF) ; le cinq pièces vaut 4.400 NF (apport personnel, 2.300 NF).

... Une construction d'avant-garde.



1) Les plats en porcelaine décorée



(Charbonnier.)

2) Les casseroles en émail

En émail : rouge laqué, vert émeraude ou jaune vif, à intérieur blanc bordé noir, elles sont gaies, pratiques, faciles à nettoyer. Leur manche de bakélite noire permet de les avoir bien en main et évite de se brûler. Prix : la série luxe de 5 tailles, en rouge : 62,30 NF.; en vert ou jaune : 68,97 NF.

Les coquelles assorties, avec couvercles, de 20 NF. à 33,20 NF., suivant taille. (Peuvent être utilisées en plats à gratin.)

La poêle 26 cm. : 19,10 NF. (Collection Prestige Japy. *Au Bon Marché*) (Photo n° 2).

En porcelaine à feu : ce sont de véritables objets d'art qui vont directement du feu sur la table. Le modèle « Caravelle », de ligne très moderne, existe en différents décors (toile de Jouy, vieilles cuisines, gros légumes, gibiers, etc.). Prix : la casserole, suivant taille : 16,50 NF., 30.50 NF., 51,70 NF, 61 NF.; les plats à gratin, assortis : 23,80 NF., 37,60 NF., 51,70 NF. (Porcelaine de Paris, chez *Jacques Franck*, 372, rue Saint-Honoré (Photo n° 1).

En poterie : elles sont rustiques, amusantes et pas chères. Prix : poêlons, suivant taille : de 8 NF. à 15 NF. (*Didier Dome*, 63, rue Saint-Didier.)

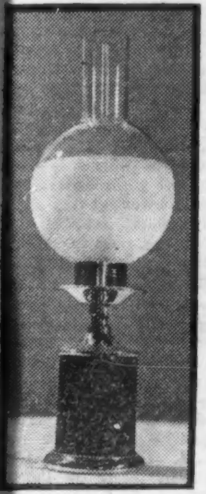
● Les torchons : imprimés, ils décorent la cuisine. Le dernier né des modèles en pur fil de lin peut également être utilisé en sets ou en serviettes de table une fois coupé en deux et ourlé. Prix : modèle « Coq et poule » ou « Cerf et biche » : 5 NF. (Création Agalys, chez *Peiffer*, 52, rue Bonaparte. En vente à partir du mois de juin.)

● Les verres : ils doivent être stables et « tous usages ». Ensemble gobelets 17 pièces, composé de 8 verres à eau (whisky ou orangeade), 8 verres à vin (porto ou cocktails), et carafon en demi-cristal couleur opale. Prix : 43 NF. (*Au Grand Siècle*, 420, rue Saint-Honoré.)

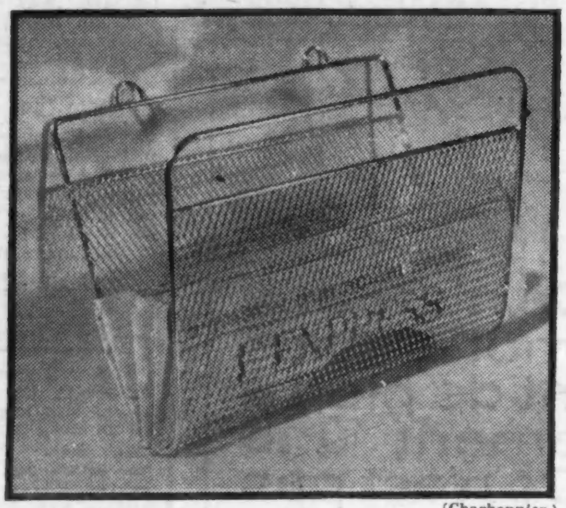
● Les assiettes et les couverts : pour débuter le service « tout pour deux », tête-à-tête complet en fine porcelaine de Limoges blanche, à décor rose noire ; présenté dans un coffret à tiroirs, il se compose de : deux assiettes plates, deux creuses, deux à dessert, deux tasses mixtes thé-café et soucoupe, ainsi que des couverts : deux fourchettes de table, deux couteaux, deux cuillers à potage, deux fourchettes à dessert, deux cuillers à entremets, deux couteaux, deux cuillers à café. Prix : 99 NF. (*France Vialanez*, 68, rue de Passy.)

● Les sets de table : en paille tahitienne finement tressée, ils sont pratiques, parce que suffisamment grands et lavables. Prix : 4,50 NF. l'un (*La Porte ouverte*, 201, rue Saint-Honoré.)

● La table roulante : pliante, elle prend un minimum de place lorsqu'on ne l'utilise pas (le modèle que nous avons sélectionné peut s'accrocher derrière une porte). Elle se compose de deux plateaux en Formica acajou, ceinturés de métal doré, dont l'un est en retrait par rapport à l'autre. Piètement de fer noir et roulettes spécialement étudiées pour monter sur les tapis. Prix : 180 NF. (*Geneviève Prou*, 18, rue Duret.)



3) Lampe Directoire



(Charbonnier.)

4) Le porte-revue mural en fil métallique

Les objets utiles

Ce sont eux qui facilitent la vie de tous les jours.

● La lampe de chevet : ce modèle, d'inspiration Directoire, est en bois noir et métal doré. Mais son verre de lampe dissimule une très moderne ampoule électrique. Prix : 28 NF. (*Talma*, 10, r. des Saints-Pères) (Photo n° 3).

● La nappe élégante : imprimée de bouquets de violettes, elle peut être utilisée soit sur une table carrée, soit sur une table ronde, puisqu'il suffit alors de la découper en suivant le cercle imprimé des pompons. Prix : 72 NF., avec six serviettes. (*Ophélia*, 106 bis, rue de Rennes).

● Le seau conservateur de glaçons : en métal doré inoxydable et inaltérable, ce véritable thermos à glace conserve les glaçons pendant vingt-quatre heures. Prix : 78 NF. (*Au Grand Siècle*, 420, rue Saint-Honoré.)

● L'Autosiphon : permet d'avoir en permanence de l'eau gazeuse puisqu'on le recharge soi-même avec une cartouche spéciale et une recharge de gaz carbonique. Prix : 85 NF., cartouche et recharge en supplément : 12 NF. (*Jacques Franck*, 372, rue Saint-Honoré.)

● Les outils : la trousse du parfait bricoleur rendra de grands services au moment de l'installation de l'appartement. Très complète, commode, prenant peu de place, elle permet d'avoir tous les outils sous la main. Prix : 49,50 NF. (*Innovation*, 104, Champs-Elysées.)

● Les valises du voyage de noces : en toile bise Cordoual, renforcée aux angles par du Cordoual peau de porc, elles sont légères, solides, lavables. Existent en différentes tailles. Prix : 0,65 m. (taille classique : 83 NF.; le vanity-case assorti, avec multiples poches intérieures de rangement : 48 NF. (*Mérival*, 30, rue La-Boétie.)

● Le porte-revues : en fil métallique doré et tressé, il est mural, prend un minimum de place, et peut servir également pour les papiers en attente ou des dossiers à ranger. Prix : 22 NF. (*Manderley*, 31, rue Demours) (Photo n° 4).

● La théière, le sucrier et le pot à lait en métal doré, inoxydable, à anses noires. Prix : les trois pièces : 128 NF. (*Grand Siècle*, 420, rue Saint-Honoré).

● Les verres a whisky : en opaline décor « tartan écossais », ils viennent de sortir. Prix : 15 NF. l'un. Les verres porto, assortis : 10,50 NF. l'un ; les chopes à bière : 28 NF.

A noter : il existe dans ce même décor un service fumeur en porcelaine. Prix : cendrier gainé porc : 22 NF.; boîte à cigarettes gainée porc : 28 NF. ; le pot à tabac : 30,80 NF.; le gros cendrier fumeur de pipe : 45 NF. (*Jacques Franck*, 372, rue Saint-Honoré) (Photo n° 5).

● Le classeur pour disques : en métal doré, inspiré des anciens classeurs à partitions, il permet de ranger plus de cent microsillons posés à plat. Si la discothèque n'est pas encore aussi fournie, rien n'empêche de consacrer l'élément du bas aux encombrants annuaires du téléphone. Prix : 105 NF. (*Manderley*, 31, rue Demours.)

Les objets raffinés

Tout l'art consiste à ne pas les choisir totalement inutiles.

● La boite a thé : très précieuse, elle semble être travaillée dans de l'écaille. Elle conservera tout leur arôme aux feuil-

5) Les chopes écossaises

Pour vos CADEAUX
les créations de
JACQUES GAUTIER
BIJOUX - DECORATION
36, rue Jacob - BAB. 36-58

SOCLE - TIROIR POUR LE TELEPHONE GAINE CHEVREAU OR, CONTIENT TROIS CRAYONS ET FICHES - NF. 49,50
JACQUES FRANCK
372, R. SAINT-HONORE, PARIS - OPE. 34.58

LISTE DE MARIAGE
● CHOIX
● ORIGINALITES
● EXCLUSIVITES
à tous les prix
Manderley
Sélection des belles productions françaises et étrangères
31, R. P.-DEMOURS (angle avenue Niel) CAR. 52-96

SERVICE EXPRESS =
3 h. 30 pour 100 N. F.
VOUS DONNE DROIT A :
COIFFURE
MANUCURE
PEDICURE
EPILATION
MAQUILLAGE
SAUNA
MASSAGE
OXYGENATION
POUR LA FEMME : UN MAXIMUM DE CONFORT DANS UN MINIMUM DE TEMPS
DESFOSSÉ 19, av. Matignon, Paris OPE. 19-06

FEMMES PETITES
LA MODE
« TROIS POMMES »
« PRET A PORTER »
chez
GENEVIÈVE CORNE
21, RUE LA BOETIE - ANJ. 68-64

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

RENDEZ-VOUS DE PRINTEMPS
Chaque jour, Madame, Pierre CLARENCE vous attend à 15 h. 15 pour vous présenter tout le printemps et l'été 1960, dans sa nouvelle collection... Modèles jeunes, allurés, pleins de charme, vous ne résisterez pas à leur fantaisie, et ainsi parée, vous affronterez brillamment les premiers soleils.
Pierre CLARENCE
9, rue St-Florentin, PARIS
ouvert le samedi toute la journée

les de thé (ou au tabac !). Prix : 57 NF. (*Jacques Gautier*, 36, rue Jacob.)

- LES PIÈCES ANCIENNES : (ou leur copie) montées en porte-couteaux, elles ne déparent pas un joli couvert. Prix : les six : 32 NF. (*Strich*, 5, rue d'Arcole.)
- L'ANNEAU DE MÉTAL DORÉ MONTÉ SUR CŒUR : est en réalité un porte-serviette, mais il trouve facilement place dans une antichambre comme porte-foulards ou support parapluie. Prix : 54 NF. (*Jacques Franck*, 372, rue Saint-Honoré.)
- LA CORBEILLE A PAPIER : gainée de velours et ornée d'une frange de passementerie ton sur ton, elle est très romantique. La pelote à épingles assortie complète l'ensemble. Prix : corbeille : 46,60 NF.; pelote : 29 NF. (*Georges Pesle*, 18, rue de l'Arcade.)
- LES DEUX MAINS D'OPALINE : placées côte à côte et ouvertes, elles composent un précieux cendrier. Prix : 9,50 NF. (*Primavera.*)
- LE FIN ET LONG BOUGEOIR EN CRISTAL SUÉDOIS : dont l'extrémité supporte une coupole qui évite à la cire de tomber sur la table. Prix : 16 NF. (*Galerie Opéra*, 16, avenue de l'Opéra.)
- LES MAINS DE BRONZE DORÉ : béquilles de porte. La paire : 750 NF. (*Galerie Opéra*, 16, avenue de l'Opéra.)

SANTÉ

Le drame des hémophiles

● *Ils sont 2.000 à vivre sous une menace permanente.*

IL y a en France au moins quarante enfants pour qui la rentrée de Pâques n'aura pas été une corvée ; c'est en classe qu'ils retrouvent la joie et la sécurité. Leur école est une école-pilote, unique au monde pour l'instant : le Centre médical social pour hémophiles, situé à Montain, dans le Jura. Dans une simple et claire maison verte et blanche au milieu d'un admirable paysage, quarante petits hémophiles (bientôt soixante) mènent une vie aussi proche que possible de celle des enfants normaux. Sans perdre une seule journée de classe, ils peuvent recevoir sur place, à tout moment, les soins que nécessite le mal terrible dont ils sont atteints.

La « maladie des rois »

Une menace redoutable pèse, en effet, en permanence sur la vie des hémophiles : *l'hémorragie.* Leur sang ne coagule pas. On a découvert en 1952 les causes de cette étrange affection connue depuis des siècles sous le nom de « maladie des rois » (parce qu'elle est favorisée par les mariages consanguins fréquents dans les familles royales). Deux facteurs indispensables à la coagulation sanguine sont absents du sang des hémophiles, le facteur antihémophilique A et le facteur antihémophilique B. On a isolé et dosé ces facteurs ; de 50 à 150 % dans le sang d'un individu normal, leur pourcentage tombe à 1 %, parfois 0 %, dans le sang des hémophiles. Les conséquences sont évidentes : un accident bénin chez un autre enfant : par exemple, se tailler le doigt avec un couteau, saigner du nez ou perdre une dent de lait, peut avoir chez l'hémophile des conséquences dramatiques et le vider de son sang. Jusqu'à l'avènement des transfusions, on n'avait pratiquement aucun moyen de lutter contre l'hémophilie et peu d'hémophiles parvenaient à l'âge adulte. A l'heure actuelle, avec la mise au point des hémostatiques locaux et surtout les transfusions de sang frais — ou de plasma enrichi des facteurs antihémophiliques A et B — on peut tenir la maladie en laisse. Mais on ne peut pas la guérir, car il est impossible de remplacer de façon permanente les facteurs manquants dans la masse sanguine.

Les hémorragies externes ne sont pas, hélas ! le seul danger qui pèse sur l'hémophile. Il peut faire aussi des hémorragies internes : un petit hémophile a failli mourir parce qu'il avait reçu un ballon dans le ventre.

Mais surtout, à tout propos, l'hémophile fait des « hémarthroses », c'est-à-dire des épanchements de sang dans les articulations ; aux genoux, aux poignets, aux chevilles, mais aussi dans les articulations de la bouche ou des épaules. Une inflammation douloureuse paralyse l'articulation. Au stade aigu, il faut immobiliser le membre atteint, poser des vessies de glace, administrer des calmants contre la douleur. Mais dès que l'inflammation s'atténue, on doit mobiliser l'articulation si on veut éviter l'ankylose. Le traitement des hémarthroses est délicat. Il doit être conduit par un médecin compétent.

Dans du coton

On comprend que les parents d'un enfant hémophile tremblent sans cesse pour sa vie et l'élèvent dans du coton. Certains enfants acceptent leur drame. D'autres le repoussent. Ils se révoltent. Alors ils commettent des imprudences qui peuvent leur coûter la vie. Ils grimpent sur les arbres, ils sautent les fossés, ils escaladent les haies. Et les deux extrêmes sont aussi douloureux, de l'enfant replié sur lui-même qui s'enferme dans son infirmité, au révolté qui s'expose sans cesse aux pires complications.

Autre problème pour l'hémophile : l'école. Elle offre un danger permanent ; s'il est heurté ou bousculé par un camarade, c'est l'hémarthrose, l'immobilisation, la souffrance. Les maîtres hésitent à prendre la responsabilité d'avoir dans leur classe un enfant aussi menacé. Résultat : la plupart des hémophiles ne fréquentent pas l'école. En ville, dans un milieu fortuné, on peut les instruire à domicile. A la campagne, le problème est pratiquement insoluble ; pour peu que l'école soit loin de sa maison, le petit hémophile arrive à l'âge adulte sans savoir ni lire ni écrire. A seize ans, s'il doit gagner sa vie, sans aucune formation professionnelle, il ne peut être que manœuvre, le métier le plus exposé, le moins fait pour lui. Il va entrer dans le cycle infernal des accidents et des arrêts de travail qui aboutit, après un temps plus ou moins long, à l'invalidité permanente avec une maigre pension.

« J'ai peur des vacances »

Il y a environ 2.000 hémophiles en France. A des degrés différents, tous vivent un drame. Il fallait les aider. Le 30 avril 1955, l'Association française des hémophiles est fondée par un hémophile, M. Chaigneau. Une des premières réalisations de l'association, avec l'aide de la Croix-Rouge française et de la Sécurité sociale, a été le centre de Montain. Nous l'avons vu fonctionner, c'est au-dessus de tout éloge. Avec des moyens relativement modestes, les organisateurs sont arrivés à donner aux enfants le maximum de confort et de sécurité. Chaque matin, le médecin attaché à l'établissement examine les enfants. Il décide de ceux qui peuvent descendre en classe, aller en promenade ou en récréation. Ceux qui sont immobilisés par une hémarthrose ne perdent pas le bénéfice des cours. On leur fait la classe à l'infirmerie. Des monitrices s'occupent de les distraire. Une kinésithérapeute s'occupe de leur rééducation sur le plan physique. La plus belle réussite de Montain : un enfant qui n'avait pas marché depuis trois ans. Quand il est entré en classe, sur ses jambes, pour la première fois, ses camarades se sont levés et ont applaudi. Au moindre accident, les flacons de sang sont prêts à l'infirmerie.

— J'ai peur des vacances, disait une des jeunes pensionnaires de Montain, l'hôpital est loin de la maison.

Montain, pour ces enfants menacés, dont l'anxiété est souvent doublée par celle de leur entourage, c'est la sécurité, le repos. Ils ont tous les mêmes problèmes. Ils sont heureux d'être ensemble. Montain fonctionne depuis deux ans. C'est une incontestable réussite.

Step

● Ce n'est pas un mot anglais qui désigne un mouvement de pied ● Ce n'est pas phonétiquement une grande plaine herbeuse ● Ce n'est pas la moitié d'une danse nouvelle vague 1920 ●

non ●
non ●
non ●

C'est le plus moderne des vaporisateurs toutes les femmes aiment l'avoir dans leur sac ou sur leur coiffeuse pour vaporiser leur parfum personnel ● Automatiquement étanche imbouchable il fonctionne dans toutes les positions ●

Step

Offrez STEP pour la Fête des Mères. De 11 à 75 N. F. dans les meilleures parfumeries et les grands magasins.

SOCIÉTÉ TECHNIQUE DE PULVÉRISATION

37-39 RUE VICTOR HUGO PANTIN (SEINE)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

LA DOLCE VITA : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument (voir page 7 l'article de Françoise Giroud). (*Marignan*, ELY 92-82.)

LA GRANDE GUERRE : celle de 1914. Décevant pour un Lion d'Or de Venise, mais l'œil et la main d'un vrai metteur en scène : Mario Monicelli, réalisateur du « Pigeon ». (*Balzac*, ELY. 52-70.)

LE PONT : l'atroce histoire de sept adolescents allemands en 1945. De terribles images contre la guerre. (*Studio Etoile*. ETO. 19-93.)

ON N'ENTERRE PAS LE DIMANCHE : Prix Louis Delluc. Un ton personnel, mais de grands défauts. (*Vendôme*, OPE. 97-52, *Studio-Publicis*, BAL. 76-23.)

PATHER PANCHALI : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Cinéma Caumartin*, OPE. 81-50.)

A BOUT DE SOUFFLE : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Raimu*, ELY. 38-91, *Plaza*, OPE. 74-55.)

RECENT

HIROSHIMA MON AMOUR : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Palermo*, ROQ. 51-77.)

NORMANDIE-NIÉMEN : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. T o n i q u e. (*Royal-Haussmann*, PRO. 47-55.)

CONFIDENCES SUR L'OREILLER : Pour les amateurs de comédie américaine. (*Studio Raspail*. DAN. 38-98.)

L'EAU A LA BOUCHE : trois couples et une nuit d'été, le premier film d'un critique, J. Doniol-Valcroze, devenu metteur en scène. Un charme inégal. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04 *Régina Gaumont*, LIT. 26-36.)

12 HOMMES EN COLÈRE : Henry Fonda à la recherche de la justice. (*Quartier Latin*, DAN. 81-65.)

ETOILES : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand, un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (*Agriculteurs*. TRI. 96-48.)

Et trois Bergman :

UNE LEÇON D'AMOUR : une comédie tendre et désabusée. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

L'ATTENTE DES FEMMES : pourquoi des hommes ? (*Studio* 28, MON. 36-07.)

LA PRISON : où l'homme est son propre geôlier... (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

ANCIEN

CITIZEN KANE : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

LE DIABLE AU CORPS : Gérard Philipe et Micheline Presle dans l'une des meilleures réussites du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost, d'après le roman de Radiguet. (*Cinévog Saint-Lazare*. TRI. 77-44.)

LES 39 MARCHES : le chef-d'œuvre de la période anglaise de Hitchcock. (*Studio République*. OBE. 58-08.)

HENRY V : Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Noctambules*. ODE. 42-34.)

LES ENFANTS DU PARADIS : Carné-Prévert sur le boulevard du Crime. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

LES VISITEURS DU SOIR : un Carné-Prévert diabolique et poétique. (*Champollion*. ODE. 51-60.)

ORDET : évoqué par Dreyer, un miracle de la foi. (*Ranelagh*. AUT. 64-44.)

télévision

JEUDI 12 MAI A 21 H. 35 : « En français dans le texte », une émission de Louis Pauwels.

VENDREDI 13 MAI A 22 H. 5 : « Les Tréteaux de France ».

SAMEDI 14 MAI A 21 H. : « Concerto pour tête-à-tête », divertissement inédit de François Billetdoux.

DIMANCHE 15 MAI A 20 H. 50 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif, commentée par Odette Collet ; au sommaire : la jungle chinoise.

DIMANCHE 15 MAI A 21 H. 10 : « Sérénade à Vienne », en eurovision. Extraits de « L'Enlèvement au sérail », « Cosi fan tutte », de Mozart, et « L'Elixir d'amour » de Donizetti et chorégraphies d'après : « La Petite Musique de Nuit » de Mozart, « Rosemonde » de Schubert, etc.

DIMANCHE 15 MAI A 22 H. 15 : « Perry Como Show », avec Bing Crosby.

LUNDI 16 MAI A 20 H. 35 : « A l'école des vedettes ».

LUNDI 16 MAI A 21 H. 40 : « Terre des Arts », une émission de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Jacques Floran.

MARDI 17 MAI A 20 H. 35 : « Les Secrets de la princesse de Cadignan », d'après Balzac.

MARDI 17 MAI A 22 H. 5 : « Musique pour vous », une émission de Lucienne Bernadac : soirée Albeniz. Réalisation : Stellio Lorenzi.

MERCREDI 18 MAI A 19 H. 30 : « Football » : en eurovision, finale de la coupe européenne des clubs qui se déroule à Glasgow. Commentaire de Raymond Marcillac.

MERCREDI 18 MAI A 22 H. 5 : « Lectures pour tous », une émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

expositions

POUSSIN : les Français découvrent leur plus grand peintre d'avant le XIX[e] (*Musée du Louvre, entrée porte Denon*, voir page 45 la chronique de Jean-François Chabrun).

CÉZANNE : une collection exceptionnelle de ses aquarelles et quelques tableaux. (*Bernheim, 83, faubourg Saint-Honoré*).

VAN GOGH : de nouveaux tableaux arrivés avant la fermeture, le 30 mai. (*Musée Jacquemart-André, 158, bd Haussmann*).

BONNARD ET SON TEMPS : la bonne époque (*Marcel Guiot, 7, rue La-Boétie*).

LOUTREUIL : entre Cézanne et Soutine, un maillon capital (*Durand-Ruel, 37, avenue Friedland*).

ART SOVIÉTIQUE : une erreur de date. Le salon officiel de 1936 en 1960. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson*).

SALON DE MAI : l'avant-garde arrivée. (*Musée d'Art Moderne, même adresse*).

TRIOMPHE DU FIGURATIF : la guerre des religions picturales continue. (*Salle Gaveau, 45, rue La-Boétie*).

APPEL : le « fauve » par excellence de l'art abstrait. (*Rive Droite, 23, faubourg Saint-Honoré*).

BOLIN : de la vraie et de la très bonne peinture. (*Coard, 36, avenue Matignon*).

BONNET : une étape marquante dans l'œuvre d'un des rares jeunes peintres vraiment importants. (*Cahiers d'art, 14, rue du Dragon, jusqu'au 15 mai*).

BRYEN : le maître alchimiste de la vision intérieure. (*Cazenave, 12, rue de Berri*.)

CLAVÉ : triomphe de l'adresse et de la sensibilité. (*Creuzevault, 9, avenue Matignon*).

DUBUFFET : nouvelles diableries de l'enchanteur mûrissant. Sur le thème des barbes, cette fois. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil*).

DOBASHI : une élégance et une force certaines (*Fricker, 177, boulevard Haussmann*).

FUSARO : du figuratisme spirituel et plaisant de bonne façon (*Art Vivant, 72, boulevard Raspail*).

GUITET : graphisme d'une rigueur qui n'exclut pas l'aisance. (*Arnaud, 34, rue du Four*).

GOERG : le peintre du malaise et du bonheur. (*Bellier, 32, rue Pierre-Ier-de-Serbie*).

JANSON : à la découverte des nouvelles harmonies romantiques. Une peinture heureuse. (*Galerie Saint-Augustin, 122, boulevard Haussmann*).

MARCHAND : essai d'adaptation d'un style aux besoins des modes actuelles. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon*).

LE WITT : de la peinture qui s'impose par la puissance d'un mouvement mystérieusement poétique. (*Lacloche, 8, place Vendôme*).

REVEL : sourde splendeur des couleurs et des formes qui supportent d'inépuisables rêveries. (*Legendre, 31, rue Guénégaud*).

TABUSHI : un maître dans le maniement des matières créatrices. (*Durand, 19, rue Mazarine*.)

PENALBA : de nouvelles œuvres, plus élancées et plus « libres » que les précédentes. Elles n'en gardent pas moins le charme singulier et le pouvoir d'incantation qui sont propres à ce jeune et très émouvant sculpteur. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts*).

occasions

Je propose

- CHAMBRE A COUCHER Empire : lit, armoire, table de nuit. 450 NF. Tél. MIR. 93-42 samedi matin.
- SALLE A MANGER style anglais Regency acajou : bahut, table, chaises, état neuf, à céder 50 % cours. Tél. JAS. 09-14.
- LANDAU ANGLAIS Silver Cross, excellent état. 330 NF. Téléphone : JAS. 23-11 avant 10 heures, ou s'adresser concierge, 4, rue Raynouard (16e).
- LIT TRANSFORMABLE Sarco, literie 140. Prix intéressant. Tél. : POR. 94-84.
- LIT ROTIN flèche Bonnichon 59, parc roulettes, modèle garderie Croix-Rouge Salon de l'enfance. Tél. aux heures repas ODE. 26-81.
- LIT LOUIS XV 2 personnes, merisier clair, capitonné velours bleu roi. 400 NF. Téléphoner GRE. 15-29.
- 7 DICTIONNAIRES « Nouveau Littré » neufs — 175 NF. Lemaître, 41 bis, rue du Moulin-Vert, Paris (14e).
- GRANDE ARMOIRE normande chêne, parfait état. 400 NF. ROQ. 25-89 entre 9 h. et 11 h.
- MAGNÉTOPHONE « Grundig-Niki » portatif, transistor, très petite taille (28×17×9 cm.). 500 NF. Tél. : DAN. 60-57.
- LANDAU 2 places transformable en poussette, excellent état. Tél. : AUT. 76-87.
- HUIT CHAISES Restauration, bois clair marqueté. Tél. le matin : ALMa 06-53.

théâtre

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD : l'éternelle jeunesse de Marivaux. Un spectacle frais comme un jeu, tendre comme l'amour. (*Athénée*.)

LA MORT D'AGRIPPINE : une tragédie de Cyrano de Bergerac. Une exhumation pleinement justifiée. (*Studio des Champs-Elysées*.)

LES AMES MORTES : l'admirable roman de Gogol, adapté par Adamov et monté par Planchon. (*Théâtre de France*.)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier*.)

LES TROIS SŒURS : le chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française*.)

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance*.)

BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty*.)

L'EFFET GLAPION : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le Mal court ». (*La Bruyère*.)

BLAISE : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés*.)

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière*.)

GALERIE LHOMOND
4, rue Lhomond
SCHWARZ-ABRYS
« LA CORSE »
Vernissage le 16 mai

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
PRASSINOS
ŒUVRES RECENTES

Galerie de PRESBOURG, 20, av. Kléber - PAS. 68.19
JEAN GACHET
PRIX DE LA CRITIQUE 1959
Vern. 12 mai de 16 à 22 h. jusq. 12 juin

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob - PARIS (6e) - LITtré 23-18
ANDRE BAUCHANT
« FLEURS »

GALERIE BELLECHASSE
266, bd Saint-Germain (VIIe) - INV. 20-30
KRASNO et STROCEN
Du 28 avril au 25 mai

GALERIE ARNAUD
JAMES GUITET
34, rue du Four

Galerie Lacloche
8, place Vendôme
LE WITT
du 10 mai au 11 juin

Galerie ARIEL, 1, av. de Messine-8e
Marcel POUGET
PEINTURES
Jusqu'au 31 mai

Galerie S. BADINIER
WINSBERG
1, rue Laffitte

EDOUARD LOEB
53, rue de Rennes
TIRAJÉ
PEINTURES RECENTES
MARIE-LOUISE
MOBILES EN CERAMIQUE
Du 13 au 28 mai

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
ALEGURO
Du 6 au 21 mai

Lucien DURAND, 19, rue Mazarine-6e
TABUCHI

Galerie JACQUES NORVAL
14, rue des Beaux-Arts - ODE. 38-64
MARGOTTON
Jusqu'au 30 mai

HERBIN
ŒUVRES RECENTES
Vernissage vendredi 13 mai à 21 heures
GALERIE DENISE RENE
124, rue La Boétie

GALERIE ANDRE WEIL
26, avenue Matignon - ELY. 55-11
MATHELIN
Du 17 au 31 mai 1960

SYNTHESE
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
HÉLÈNE DE BEAUVOIR
Du 11 au 28 mai

Galerie FURSTENBERG
Claude DOMEC
4, rue Furstenberg - 10-31 mai

Galerie Saint-Augustin
JANSON
122, boulevard Haussmann

PETIT PALAIS
TRESORS D'ART DE L'INDE
Jusqu'au 12 juin - L'exposition ne sera pas prolongée
Tous les jours de 10 à 18 heures sauf mardi

Peintres du XXème Siècle
Directeur : Léon AYMONIER
162, Boulevard Haussmann - PARIS (8e) — WAG. 35-69
Exposition Peintres Néo-Impressionnistes
E. Fer
VALTAT NESSI SIGNAC
CROSS SEYSSAUD LUCE
Du 6 au 30 Mai 1960

ANNIVERSAIRE

Quinze ans après

● ***En novembre 1933, quinze ans après la défaite de 1918, Hitler était plébiscité. En mai 1960, quinze ans après la capitulation de 1945, où en est l'Allemagne ?***

1933 Six millions de chômeurs ; un Parlement ingouvernable ; une économie tournant à 50 % de sa capacité : une armée obsédée par le réarmement clandestin et par la volonté de liquider cette gauche (40 % de l'électorat) qui l'a « poignardée dans le dos » en 1918. La République de Weimar ne tiendra pas quinze ans : le quinzième jour anniversaire de sa défaite, l'Allemagne plébiscitera Hitler avec 92 % de ses voix. Les partis de gauche sont déjà interdits depuis huit mois et leurs cadres, depuis l'incendie du Reichstag, emplissent les premiers camps de concentration.

1960 Les statistiques du gouvernement de Bonn annoncent le niveau d'emploi le plus élevé dans l'histoire allemande. Dans les quinze ans qui sont passés depuis la défaite, la République de Bonn a absorbé 10 millions de réfugiés, créé 6 millions d'emplois. Il y a pour 190.000 chômeurs 450.000 offres d'emploi non satisfaites. Par rapport à 1936, la production industrielle a presque triplé (indice 275). Les syndicats revendiquent la semaine de 40 heures.

1933 Les syndicats sont liquidés le 1er mai, puis les salaires bloqués et les préfets autorisés à décréter des diminutions de salaires. Les titulaires de gros revenus seront exemptés d'impôts, des dizaines de milliers de petites entreprises fermées ou intégrées d'autorité dans les cartels. Des centaines de milliers de chômeurs sont enrôlés par l'Etat au service des grands propriétaires. Au bout de cinq ans, les ouvriers gagneront 20 % de moins, industriels et commerçants 150 % de plus ; les bénéfices de l'I.G. Farben seront le double du montant des salaires distribués. Dépenses d'armement : plus de 20 % du produit national.

(Cossira.)

L'Allemagne en 1933.
Une économie amputée de moitié.

1960 Les salaires réels ont augmenté de 64 % en dix ans. Dans l'industrie, les gains horaires moyens dépassent de 15 % ceux des ouvriers français. Le ministre de l'Economie, M. Erhard, lutte tant bien que mal contre les ententes (ou « cartels ») ; l'Allemagne fédérale est largement ouverte à la concurrence étrangère et assise sur plus de six milliards de dollars de réserves. La réforme agraire a morcelé une partie importante des grands domaines. Les dépenses militaires ne représentent que 4 % du produit national. L'armement est importé de l'étranger ou fabriqué sous licence, le grand patronat préférant travailler pour l'exportation. L'armée n'a pas de poids politique : elle ne compte que 250.000 hommes. L'exécution du plan de réarmement (objectif : 500.000 hommes) a été renvoyée à 1963, quatre ans de plus que prévu.

1933 Les sections d'assaut du parti national - socialiste (S. A.) comptent deux millions d'hommes (ils seront bientôt débandés à la demande de la Reichswehr et du grand patronat). On chante le « Horst-Wessel Lied » et « Wenn Judenblut unter'm Messer spritzt » (Quand le sang juif gicle sous le couteau). Schlageter a dit : « *Quand j'entends le mot intelligence, je tire mon pistolet* », et les représentants de la science allemande, reconnaissant « *la génialité universelle du Führer, qui domine souverainement tous les domaines de la pensée et de l'activité humaine* », se rallient au principe d'une « *physique aryenne, ou physique de l'homme nordique* », totalement différente des « *élucubrations juives d'Einstein, qui tentent de mystifier les masses au moyen de choses inintelligibles* ».

1960 L'antisémitisme se survit dans le parler courant, mais, faute de Juifs vivants, ne trouve à s'exercer sporadiquement que contre des tombes ou des murs de synagogues. Les anciens nazis, intégrés au régime (800 juges, trois ministres, beaucoup de chefs de la police), se taisent et oublient. Au début de l'année, le chancelier Adenauer conseillait à ses compatriotes : « *Si vous rencontrez un barbouilleur de croix gammées, saisissez-le et flanquez-lui séance tenante une bonne raclée.* » Le 1er mai, 750.000 Berlinois (secteur occidental) ont défilé aux cris de « *Liberté ! Démocratie !* » Au nom de la vocation universaliste et humaniste de la science, les plus grands physiciens allemands ont averti le gouvernement, trois ans plus tôt, par une lettre collective, qu'ils se refuseraient à collaborer à des projets d'armement nucléaire.

1933 Tous les groupes de la société (à l'exception des Junkers et du grand patronat) sont atomisés et les individus, amputés de leurs relations personnelles et sociales, pressés dans le moule d'une hiérarchie militaire. Une bureaucratie pléthorique et minutieuse assure la transmission des ordres qui ruissellent du sommet, proclame, pratique et fait respecter l'obéissance inconditionnelle. Goering paraphrase Mussolini : « *L'Etat national-socialiste est l'absolu. Il est la véritable réalité de l'individu. Tout est dans l'Etat et rien d'humain ni de spirituel n'existe et n'a de valeur en dehors de l'Etat.* »

1960 L'Allemagne fédérale est gouvernée par un octogénaire catholique ; l'Etat vend les entreprises (parmi lesquelles Volkswagen) dont il a hérité. Le chancelier Adenauer a déclaré à son biographe autorisé : « *Le monde ne pourra vivre dans la paix et la liberté que si triomphe la conception chrétienne de la vie. Il faut créer les conditions propices à une véritable existence chrétienne de l'individu. Parmi ces conditions, je vois la possession d'une propriété moyenne... et pour chaque famille d'une maison dans laquelle les enfants puissent grandir sans aucune entrave. Mais n'oublions pas avant tout l'éducation chrétienne de la jeunesse.* »

★

Les oppositions pourraient être multipliées à l'infini. L'Allemagne a changé. Ce peuple qui, en 1933, fuyait ses humiliations, son désespoir, l'effondrement de ses cadres sociaux traditionnels, dans la violence, la grandiloquence, le racisme et la soumission masochiste au Führer divinisé, ce peuple, en 1960, semble ne rêver qu'aux plaisirs et aux prestiges que procure la richesse. A-t-il jamais été vaincu, démembré ? Des lycéens, en réponse à un sondage, croient savoir que l'Allemagne fut, durant la dernière guerre, l'alliée des Etats-Unis contre l'U.R.S.S.

Mais jusqu'où va cette mue ? Quelle est la vérité de l'Allemagne, et quel est son avenir ? Elle n'est pas au stade où elle fut en 1933, cela est certain. Mais si elle était au stade où elle se trouvait en 1926 ? Le parallèle peut sembler tentant.

Economiquement d'abord. De 1924 à 1929, l'Allemagne s'américanisait. Elle n'avait d'yeux que pour l'essor foudroyant des Etats-Unis. Les capitaux étrangers (trente milliards de R.M. en quatre ans) venaient s'investir dans ses industries ; l'effort d'équipement était grandiose. L'inflation de 1923 avait ruiné les classes moyennes et concentré le pouvoir économique entre les mains d'une dizaine de grands capitalistes. Ceux-ci, lancés dans une course effrénée à l'expansion, dotaient le pays d'un potentiel productif hors de proportion avec une consommation intérieure maintenue à un niveau très bas par la politique des bas salaires. La production des moyens de production représentait 58 % de l'activité industrielle. L'industrie allemande n'avait ainsi que deux débouchés possibles : l'exportation ou l'armement. Lorsque

MARCHÉ ET PUBLICITÉ

Bientôt les vacances

N'emportez pas votre fatigue avec vous !

Pendant un an vous avez supporté un travail éreintant, des soucis, des responsabilités... Vous êtes fatigué, surmené... Attention ! Les vacances approchent ; mais ne seront-elles pas une nouvelle occasion de vous fatiguer davantage ? Aussi, un conseil : du 10 Juin au 10 Septembre prélevez quelques jours seulement sur votre travail ou sur vos vacances, pour aller faire la Cure de Détente de Vittel. Véritable remise en forme physique et intellectuelle, par les méthodes les plus modernes de relaxation, la Cure de Détente de Vittel -totalement différente d'une cure thermale- vous permet de passer ensuite de vraies vacances et d'aborder une nouvelle année de travail avec plus d'entrain, plus d'efficience, et moins de fatigue.

Contre la fatigue et le surmenage modernes

LA CURE DE DÉTENTE DE VITTEL

Pour tous rens. adressez-vous à la Sté Gle des Eaux Minérales de Vittel (tél. 3 à Vittel) ou 44 avenue George V Paris 8

ÉLY. 95-33

(H. Cartier-Bresson-Magnum.)

L'ALLEMAGNE EN 1960.
Six milliards de marks d'excédent.

la crise américaine de 1928-29 lui ferma le premier, elle reconnut en Hitler l'homme qui lui ouvrirait le second.

Qu'en est-il en 1960 ? La classe moyenne allemande est toujours aussi faible. La réforme monétaire de 1948 a renforcé les positions du grand capital. La faiblesse de l'épargne et les facilités d'autofinancement accordées par le régime fiscal ont à nouveau concentré l'industrie entre les mains d'une dizaine de grands capitalistes, les mêmes souvent (Flick, Krupp, les héritiers de Thyssen, Mannesmann, etc.) qu'il y a trente ans. La politique des bas salaires (salaire moyen en 1959 : 420 DM, soit 490 NF), quoique moins rigide qu'il y a trente-cinq ans, maintient toujours le niveau de la consommation en deçà du niveau de la production, d'où la nécessité constante d'exporter à crédit. Les exportations allemandes s'élèvent à une quarantaine de milliards de marks par an, l'excédent de la balance commerciale à six milliards de marks par an en moyenne. Les investissements dans l'agriculture (trois milliards de marks) et les subventions ont rendu l'Allemagne fédérale excédentaire pour le lait, le beurre, le seigle, le porc. Aucune économie n'est aussi vulnérable aux mouvements de conjoncture internationale, aucune ne risque de souffrir autant d'une éventuelle crise américaine.

« Sans nous ! »

Bref, l'Allemagne est actuellement au moins aussi suréquipée qu'elle le fut il y a trente ans. Depuis une dizaine d'années, elle investit en moyenne 24 % de son produit national (dont 42 % par autofinancement), et avec un potentiel supérieur à celui de la Grande-Bretagne, elle vit beaucoup moins bien que celle-ci ; trois fois moins d'appareils de TV, 25 % de voitures particulières en moins, près de trois fois moins de salaires supérieurs à 820 NF, un budget alimentaire d'une grande austérité (14 NF par semaine et par tête chez l'ensemble des Allemands, contre 17,50 NF chef les *ouvriers* britanniques).

Non, les Allemands ne sont pas devenus des bons vivants. Bien que 40 % des femmes travaillent, la moitié des familles ont un revenu mensuel inférieur à 500 DM (585 NF) ; 10 % des ménages ouvriers seulement ont une auto, 14 % un réfrigérateur.

Si les bases économiques de l'ancien impérialisme allemand n'ont pas changé, sinon dans le sens d'un renforcement, les esprits, eux, ne sont-ils pas devenus plus démocratiques qu'ils ne le furent jamais ? Tout tend à le prouver : l'immense mouvement des *« ohne uns »* (sans nous), qui, au début des années « cinquante », s'élevait contre le réarmement ; les protestations massives contre les armes nucléaires, il y a trois ans ; la formation civique dispensée par l'armée ; les lenteurs d'un réarmement que l'Amérique eût souhaité plus rapide, montrent que le militarisme allemand est mort, dans les jeunes générations.

Une éternelle adolescente

Sont-elles démocrates pour autant ? Elles n'en savent rien elles-mêmes, dans leur majorité. Les livres de classe (édition 1958) ne disent mot de l'extermination des Juifs, des camps de concentration, de la résistance antinazie. L'enseignement confessionnel, très puissant en Allemagne, ne développe pas précisément l'esprit critique. Le régime instauré par le vieux chancelier autoritaire, menant son parti à la baguette, ne tolérant ni contradiction ni critique dans son entourage et jetant systématiquement le discrédit sur l'opposition, cette *« Kanzlerdemokratie »* étouffante qui préfère les oracles d'un vieillard très conservateur aux débats publics sur les grands problèmes, est-ce là ce qui donnera aux Allemands le goût de la démocratie ? Elevés dans l'ignorance du passé et dans le conformisme religieux ou gouvernemental, les jeunes d'aujourd'hui s'opposeraient-ils demain à la renaissance d'un nationalisme violent, revendicateur et grandiose ?

On n'en jurerait pas ; d'autant moins que la social-démocratie, avec ses syndicats bureaucratiques et disciplinés, a perpétué dans la classe ouvrière, plus amorphe que jamais, les conceptions paternalistes et hiérarchiques de la relation capital-travail, illustrées par Alfred Krupp quand il déclara, après son élargissement : *« Le travail devient prière quand patrons et ouvriers œuvrent la main dans la main. »*

Aujourd'hui, l'Allemagne ressemble à la Suisse ou à la Suède : un peu moins prospère, mais tout aussi laborieuse, provinciale, chargée d'ennui, affamée d'évasions. Seulement, la Suisse ou la Suède ont des frontières naturelles et une histoire ; l'Allemagne non. Déracinée au milieu d'elle-même, cette éternelle adolescente est une fois de plus à la recherche de son identité et de ses limites. Les divisions et les déséquilibres internes qui lui ont fait rater la Réforme, la révolution bourgeoise et la révolution socialiste, lui ont fait rater la conversion démocratique. Comme tous les déracinés, cette nation oscille entre deux extrêmes : l'oubli de soi dans un labeur acharné et méticuleux, et la revendication de soi abstraite et formelle, dans un nationalisme violent.

Depuis douze ans, l'Allemagne vit dans l'exil et l'oubli de soi ; par passion de respectabilité, ses dirigeants font comme si son histoire avait commencé en 1948 : *« L'Allemagne,* dit M. Adenauer, *a reçu de Dieu la mission de défendre la civilisation chrétienne contre la barbarie venant de l'Est. »* Ludendorff disait la même chose en 1923. Mais alors, l'antibolchevisme devait attirer au nationalisme grand-allemand les sympathies et le soutien franco-britanniques. Pour M. Adenauer, au contraire, il s'agit de profiter de l'antagonisme Est-Ouest pour faire prendre en charge une demi-Allemagne par l'Occident chrétien, et l'y intégrer irrévocablement. Ce catholique rhénan est un antinationaliste : il a en commun avec son pendant oriental, M. Ulbricht, une méfiance profonde à l'égard de ses compatriotes. L'un et l'autre veulent imposer aux Allemands, en prenant l'Histoire de vitesse, un régime qui n'est pas à leur mesure. M. Adenauer l'a dit clairement à des confidents : si, de son vivant, l'Allemagne (ou sa moitié occidentale) n'est pas intégrée irrévocablement dans un ensemble supranational, elle reprendra, dès qu'elle sera libre de ses mouvements, ses rêves de domination européenne.

La démesure

Mais est-il possible d'enfermer un grand pays dans une sorte de provincialisme petit-européen ? La médiocrité, l'absence de tâches enthousiasmantes, le carriérisme des aînés et leur passion étouffante de respectabilité pèsent à beaucoup de jeunes ; un tiers des étudiants appartiennent aux *« Burschenschaften »* réactionnaires interdites en 1945 ; le livre d'un Juif austro-américain, préconisant la croisade contre l'Est, fut un best-seller en 1959. La plupart des dirigeants de l'économie considèrent le Marché commun comme une intégration contre nature : l'Allemagne fédérale effectue les deux tiers de ses échanges avec des pays tiers. Elle est redevenue la troisième puissance industrielle du monde : les Etats-Unis représentant 35 % de la production industrielle mondiale, l'U.R.S.S. 20 %, l'Allemagne fédérale 8,5 % (11,5 % pour les deux Allemagnes), la Grande-Bretagne 8 %, la France 4 %. Une Allemagne réunifiée pourrait être, à elle seule, la troisième force arbitrant entre les deux camps; les cadres de l'industrie en sont conscients.

Seule l'empêche de tenir son rang une division qui fait des deux demi-Allemagnes, avec la complicité de leurs dirigeants politiques, l'outil de chacun des deux blocs. Pour combien de temps encore ?

Le 8 mai dernier, un grand journal de Francfort (la « Rundschau ») écrivait : *« Nous avons, semble-t-il, réussi à oublier. Mais avons-nous appris quelque chose ? C'est douteux. Qui lit attentivement les discours et déclarations de nos hommes politiques, qui étudie les flots de propagande déversés sur notre peuple, qui écoute la voix sourde de la masse et de ses fonctionnaires, qui participe aux cours d'instruction civique de la Bundeswehr, s'effraie de constater combien sont restées vivantes, non seulement les idées du national-socialisme, mais également la démesure des années d'avant et d'après la première guerre mondiale. »*

M. B.

SPÉCIAL

L'Abonnement 60 à L'EXPRESS

(à renvoyer à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris-8e)

M. ....

Adresse ....

Je désire souscrire un abonnement nouveau d'un an à « L'Express » donnant droit aux avantages spéciaux suivants :

1. Le service de la nouvelle **« Lettre confidentielle »** réservée aux abonnés ;
2. Les **services pratiques** de « Madame Express » (occasions, conseils d'achat, installation, vacances, orientation, etc.) ;
3. Un **livre dédicacé** offert par l'un des 25 auteurs qui collaborent à « L'Express » (Yves Berger, J.-L. Bory, Jean Cau, Madeleine Chapsal, Albert Ducrocq, Jean Duvignaud, Jean Effel, B. Gay-Lussac, Françoise Giroud, André Gorz, Brigitte Gros, K.-S. Karol, Clara Malraux, François Mauriac, P. Mendès-France, François Nourissier, Bernard Pingaud, Marc Saporta, Alfred Sauvy, J.-J. Servan-Schreiber, Siné, Roger Vailland, A.-M. de Vilaine, Michel Zeraffa).
Le livre offert sera, dans chaque cas, le dernier livre paru de l'auteur choisi.

Auteur choisi : ....

Mode de paiement :

Soit nous envoyer la somme de .... NF { France : 50 NF / Etranger : 60 NF

Par chèque ;
Par virement à notre C.C.P. 73.78.19 Paris.
Soit vous adresser à votre marchand de journaux habituel.

SIGNATURE :

HOMMES

Le pari de Nehru

● *Dimanche, à l'Elysée, un visiteur venu de loin : Nehru, leader de l'Inde. Ce qu'il est, ce qu'il craint, ce qu'il tente nous concerne tous.*

« NOUS *livrons l'Inde à des hommes de paille comme Nehru, dont il ne restera pas trace dans quelques années.* » Ainsi parlait Winston Churchill en 1947.

Son erreur était excusable. Le rayonnement d'un pays est généralement fonction de son potentiel économique ou, du moins, de son dynamisme. Le rayonnement de l'Inde avait toute chance d'être nul. Ce pays aux 400 millions d'habitants consomme huit fois moins de bicyclettes que les Etats-Unis d'automobiles ; il produit moins d'électricité que la Belgique ; ses paysans sont onze fois moins productifs que ceux d'Angleterre ; la moitié de ses habitants disposent de moins de 0,50 roupie (0,50 NF) par jour, et 10 % seulement de plus d'une roupie ; son taux d'investissement était inférieur, jusqu'en 1951, aux 5 % que réclame l'entretien du potentiel productif.

Et pourtant, depuis treize ans, aucun homme d'Etat n'a acquis un prestige aussi universel que Nehru, aucun n'a eu raison aussi souvent dans ses grandes prédictions. Nehru annonça le premier l'ère de la décolonisation, la fin des grandes révolutions prolétariennes, la nécessité de la coexistence pacifique, dont il fut le pionnier. Il annonça le premier que l'U.R.S.S., beaucoup plus avancée qu'on ne le croyait à l'Ouest, évoluait vers la détente intérieure et internationale ; que la guerre froide était motivée par la peur et l'incompréhension mutuelles, non par des intérêts inconciliables.

A quoi, pendant huit ans, on répliquait à l'Est comme à l'Ouest que Nehru était un traître aux grandes causes de l'Histoire, car (la formule est de M. Dulles) « sa neutralité est immorale ; elle refuse de choisir entre le Bien et le Mal ».

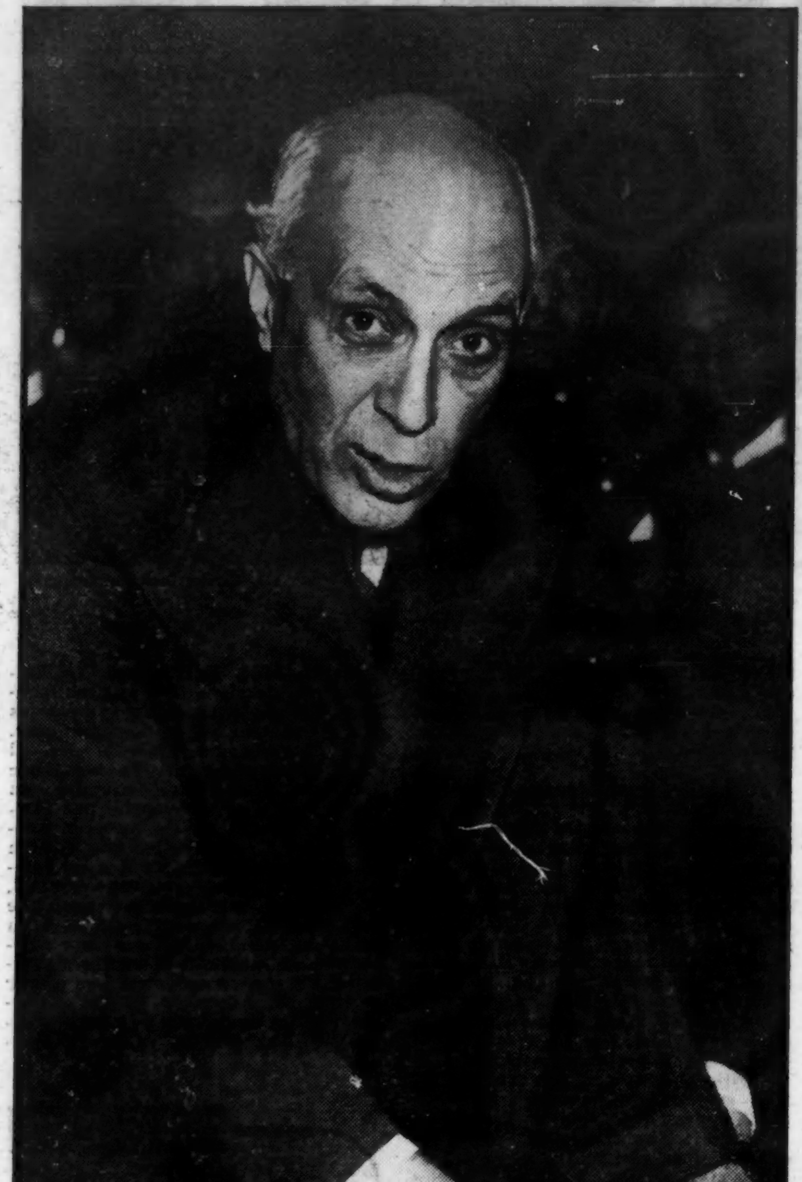
Aujourd'hui, le monde entier reconnaît que la démocratie subsiste en Asie grâce à Nehru seulement ; le monde entier va dans le sens de Nehru, sauf, par une cruelle ironie, la grande voisine de l'Inde, la Chine. Et pour cette raison, l'Inde commence à se détourner de Nehru. A soixante et onze ans, il a peu de temps pour gagner son grand pari. S'il le perd, l'histoire de ce siècle changera de sens.

Une voie médiane

Le problème central du pari Nehru, qui concerne tout le monde sous-développé, est le suivant : existe-t-il une voie de développement qui, tout en révolutionnant dans un sens socialiste les structures des anciennes sociétés, respecte les règles de jeu de la démocratie et les libertés fondamentales posées par l'Occident ? Nehru cherche à le démontrer depuis treize ans.

Une éducation britannique l'avait imprégné d'admiration pour les institutions parlementaires ; l'exemple de Gandhi lui avait fait prendre en horreur les violences sanglantes des grandes révolutions. La voie de type soviétique ou chinois n'était pas d'avance fermée à l'Inde : le spiritualisme de ce peuple est surtout un produit d'exportation, les révoltes paysannes (celles de 1948 furent amples et sanglantes) le prouvent. Mais si l'Inde avait choisi la voie violente, elle se serait trouvée plongée, en raison de la diversité de ses peuples et de ses civilisations, dans une guerre civile d'une durée imprévisible. Avant d'émerger, régénérée, des massacres, elle fût devenue un champ de bataille pour les deux blocs.

Nehru choisit donc une voie médiane : il allait imposer à cette vieille société des bases modernes, socialistes et démocratiques, la transformer progressivement en mettant en place des structures nouvelles, sans mobiliser les masses, par la persuasion, par des impulsions données à un appareil administratif foncièrement conservateur, dominé par les classes aisées. Sa seule arme serait l'immensité de son prestige, l'adoration que lui vouait son peuple.



M. Jawaharlal Nehru. (Holmes.)
La Fondation Ford répond : non.

Le « niveau de l'espoir »

De fait, Nehru devint l'incarnation de l'unité et de l'émancipation indiennes. Le suffrage universel, la laïcité, l'émancipation de la femme, l'abolition des castes, les plans quinquennaux, l'armée, les universités et instituts de recherche, la diplomatie, la création d'un parti moderne, tout cela a été conçu et mis en place par Nehru qui cumula jusqu'à cinq postes ministériels, plus la présidence de son parti, qui travaille 17 heures par jour, épuisant six secrétaires et retournant, pour se revigorer, devant son peuple innombrable pour lui confier ses doutes, ses problèmes, ses dégoûts et ses colères.

Mais depuis deux ans, la question se pose : la voie de Nehru est-elle praticable ? Le doute a surgi, et ce sont des experts occidentaux qui le sèment. Certes, l'économie indienne a démarré : en dix ans (1948-58) sa production industrielle a augmenté de 48 %, sa production agricole de 25 %. Sans doute est-ce moins que ce que la Chine (66 % pour l'industrie, 25 % pour l'agriculture en 1958) a réalisé en une seule année. Mais n'est-ce pas assez pour rester au-dessus du « niveau de l'espoir » ?

Non, vient de répondre la Fondation Ford : la population de l'Inde croît de 2 % (soit de 8 millions, 60 % de plus que prévu) par an ; l'Inde crée moins d'emplois qu'il n'arrive d'hommes à l'âge de travailler ; ses 40 millions de chômeurs partiels et totaux chôment toujours ; mais surtout, au train actuel, son déficit alimentaire atteindra, en 1966, 25 % de sa production, soit 28 millions de tonnes de céréales par an (près de deux fois la consommation des Etats-Unis).

Eh bien, dira-t-on, que l'on fertilise, irrigue, draine, instruise, puisque la main-d'œuvre sous-occupée abonde ; la production alimentaire indienne peut doubler ou tripler en deux ans.

Nehru y avait déjà pensé. Mais quand des experts occidentaux (parmi lesquels René Dumont) allèrent voir le quadrillage de l'Inde rurale réalisé (à 50 %) par des agronomes et conseillers, ils constatèrent que la machine tournait à l'envers aussi souvent qu'à l'endroit. Presque tous issus des classes aisées, pour lesquelles l'oisiveté est l'activité la plus noble, les cadres ruraux craignent de descendre dans les rizières, de peur de maculer leurs souliers ; les moyens et grands propriétaires, habitués à exploiter les paysans pauvres ou sans terre, monopolisent à leur profit crédits et journées de travail volontaire. Les masses rurales misérables refusent d'accomplir ce travail volontaire, clé de voûte des « grands bonds » chinois, parce qu'il ne profite qu'aux riches.

En conséquence, 60 % de la capacité d'irrigation créée en 1951-56 reste inutilisée, les canaux de distribution n'ayant jamais été creusés, et l'eau inonde plus qu'elle ne fertilise. Les usuriers (qui pratiquent des taux de 37,5 à 800 % par an) s'enrichissent d'une part importante des crédits distribués. Ceux qui peuvent économiser thésaurisent la terre, plutôt que d'améliorer leur sol et leur outillage.

Les réformes agraires déjà édictées restent lettre morte, gros propriétaires et usuriers ayant colonisé les Parlements et administrations des provinces. Les réformes projetées se heurtent à l'obscurantisme religieux, savamment exploité par les propriétaires et entrepreneurs privés.

Le calcul chinois

Le gouvernement central ressemble à une tête sans corps, et Walter Lippmann compare son impuissance à celle que connut Tchang Kaï-chek en Chine, ajoutant : « *Je me demande comment cette gigantesque révolution sociale pourra être menée à bien par des fonctionnaires et des parlementaires, sans le dynamisme et la discipline d'un mouvement de masse organisé.* » Bref, l'Inde pourra-t-elle réellement faire l'économie d'une révolution populaire, et pendant combien de temps encore ? Le pari de Nehru ne tient plus qu'à un fil : à la vie de Nehru lui-même.

Pour avoir gouverné à gauche sans mobiliser les masses pour ses objectifs, Nehru voit aujourd'hui se dresser contre lui, plus puissantes que jamais, les forces organisées de l'obscurantisme et de la réaction. La Chine, délibérément peut-être, les renforce par son attitude agressive. La presque totalité de la presse, aux mains de grands intérêts privés, dénonce aujourd'hui comme « communistes » les réformes préconisées par Nehru. Lui disparu, le parti du Congrès risque fort d'éclater et de renforcer, avec son aile droite, le Swatantra, parti des « libertés » qui rassemble toutes les forces rétrogrades et mise (comme le firent les partis de Syngman Rhee et de Menderès en Turquie) sur le soutien américain.

Et le Swatantra une fois au pouvoir, dans cinq ou dix ans, s'amorcerait le cycle désormais classique : l'aide massive des Etats-Unis (4 milliards de dollars pour le prochain quinquennat, plus 2 milliards d'aide non américaine), injectée dans une société inerte et pourrissante, reproduirait en Inde un super-Kuo-Min-Tang oppressif et corrompu, entièrement dépendant des Etats-Unis, d'autant plus tyrannique que, faute de réforme agraire, il susciterait contre lui des résistances croissantes dans les campagnes. Pousser l'Inde vers la droite afin qu'ensuite elle explose vers la gauche, n'est-ce pas le calcul chinois ?

Pour quelques années encore, Nehru, par sa modération, empêchera ce calcul de se vérifier et l'Inde de céder aux provocations chinoises. Mais ensuite ?

Il reste un seul espoir : que l'Occident comprenne que son intérêt, en Inde, est le même que celui de l'U.R.S.S. : empêcher ce pays de sombrer dans la réaction qui, fatalement, le jettera ensuite dans une révolution violente et dans l'orbite chinoise ; développer en Inde, tant qu'il est temps, tant que Nehru est en vie, par des crédits accordés sans condition, les projets les plus socialistes du gouvernement, afin que, Nehru disparu, les bases d'une société indienne moderne puissent résister aux assauts des partisans du passé.

Il reste très peu de temps.

MICHEL BOSQUET.

REPORTAGE

La belle vie

● ***Les déjeuners d'affaires, les dîners aux chandelles, les week-ends à Deauville et à Cannes : Jean Cau a mené, pendant trois mois, la « dolce vita » de la haute société française. Il était là où il fallait à l'heure où il fallait. «L'Express» publie ici, à partir de cette semaine, le récit de son aventure dans le monde de l'argent, du pouvoir et du plaisir.***

MON propos, je vais vous le dire tout cru : c'était de vivre les jours et les nuits de la « Dolce Vita » parisienne et d'en écrire noir sur blanc. C'était de me transformer en Mata Hari du Tout-Paris de l'argent, des débauches, des folies... C'était de me vautrer dans la boue dorée des salons, des « parties » et des endroits où l'on s'amuse. C'était de descendre un à un les cercles de l'enfer parfumé de la vie « mondaine » et de me damner délicieusement en assistant aux soubresauts d'agonie de ma gémissante vertu.

Mais, dites, n'allez pas croire que je suis entré, en ces pays, vêtu de pureté candide et de lin blanc avec, en poche, le bréviaire du parfait petit viveur. J'avais, au départ, quelques idées et quelques expériences. Pour tout avouer, il m'arriva, depuis que je débarquai de ma province, de passer la frontière et donc c'est d'un pied assez ferme que je partis cette fois en expédition.

Pendant des semaines, j'ai été une éponge posée en des milieux divers et qui, au petit bonheur, pompait le réel. Maintenant, il s'agit de « dégorger » et l'angoisse me prend. Voici des visages qui tournent dans ma mémoire leur ronde de masques ; voici des lieux ; voici des propos entendus ou rapportés ; voici des musiques et des bruits ; voici des parfums (ce « monde » est bigrement parfumé : ça va du crottin de cheval de course jusqu'aux essences de Dior et de Guerlain, mais il y a une unité des odeurs: elles sont *riches*)...

« Tu as une place, Boubou ? »

Voici la belle vie. Très différente, j'en préviens tout de suite, de la *dolce vita* romaine telle que nous la décrit Fellini. Nous sommes ici en France où les mœurs sont libres ; où tous les appétits sexuels trouvent les nourritures de leur choix ; où la morale religieuse, depuis longtemps, a subi les assauts en règle de la libre disposition laïque de soi-même. Nous sommes dans une ville où les idées se frôlent, se mêlent et se croisent ; où le libertinage, si âprement qu'on le flaire, n'exhale aucune odeur de soufre ; où les interdits religieux — en bref — ont été basculés par-dessus bord, de telle sorte que les comportements des groupes ou des individus ne s'inscrivent pas sur fond de *satanisme*. J'en veux pour preuve...

Nous étions, cette nuit-là, quelques milliardaires et moi, dans la boîte parisienne à la mode. Point d'orchestre : des disques qui débitent cha-chachas, merengues et boléros ; une musique d'îles, de tropiques, de nègres et de soleil qui, mise en conserve et exportée sous nos brouillards et dans la pénombre de nos caves, a perdu toute sa « simplicité » pour devenir prétexte aux attouchements de l'homme blanc, bourgeois et civilisé avec son hypocrite et, sous les fards, impassible compagne. Il resterait à philosopher sur la mort de nos très européennes valses et polkas...

Pourquoi de New York à Paris et de Berlin à Rome, l'homme dit « occidental » se déhanche-t-il sur des rythmes afro-cubains qui demandent dents blanches et teint d'ébène ? Pourquoi la société empanachée et envisonnée descend-elle dans la pénombre de *caves* où officient des serveurs nègres par lesquels tel insolent et raciste industriel s'honore d'être tutoyé? Je regarde les noctambules parisiens descendre l'étroit escalier. Comme une grâce, ils demandent au serveur noir en gilet rouge une table, un tabouret. S'il y avait de la place, ils s'assiéraient par terre. Toute la journée, ils ont trôné dans des bureaux insonorisés, aux baies immenses qui découpaient le ciel de Paris ; ensuite, ils ont dîné aux chandelles, calés sur des fauteuils à dossier droit et servis par des domestiques en gants blancs. Maintenant, ils mendient un tabouret de la longueur d'une fesse à Boubou, sombre (de peau) maître de ces lieux.

— *Tu as une place, Boubou ? Tu ne vas pas me faire ça, à moi...*

— *Attends*, dit Boubou, *je vais essayer de te trouver quelque chose.*

Les grands requins parisiens

Boubou connaît son monde et son Paris. Il y a ceux qui ont du pognon et pas de nom ; ceux qui ont un nom et pas de pognon ; ceux qui ont les deux ; ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre mais qui, depuis des années, entre minuit et sept heures, apparaissent, exacts comme des fonctionnaires, sur le seuil de la dernière boîte à la mode; il y a ceux qui n'ont rien. Boubou est gentil. Pour lui, l'humanité se compose de types cravatés et de gonzesses aux épaules nues qu'il s'agit de « placer » afin de pouvoir déposer devant eux bouteilles de Perrier, carafes d'eau plate et verres de whisky. Boubou est copain avec tout le monde, sourit à tout le monde et promet de « placer » tout le monde. Pour ce qui est de son amitié, c'est une autre paire de manches : il ne l'accorde qu'aux grognards de la vie nocturne ; aux vétérans qui depuis la Libération ont combattu sur les fronts du « Tabou », de « La Discothèque », de « La Rose Rouge », du « Whisky à gogo », de « La Licorne », d'etc., et qui, l'été, se retrouvent sur les champs de bataille tropéziens de « L'Esquinade » ou de « Chez Félix ».

Chaque année, Boubou a vu les produits de la dernière couvée de mannequins ou de starlettes jetés sur le marché parisien descendre les escaliers des caves en vogue au bras de ces héros. Elles s'imaginaient, fillettes, fillettes, k'ça allait durer toujours, la saison des z'a, saison des amours et des plaisirs nocturnes. Elles ignoraient que les grands requins parisiens qui croisent la nuit dans les aquariums des boîtes de nuit à la mode ont l'estomac vite fatigué. D'une fillette, comme le gourmet d'une asperge, ils croquent un brin — la verte innocence suédoise, anglaise, allemande ou provinciale — et jettent le reste.

Que fonts-ils de leurs dix doigts, ces barbe-bleue ? Ils sont acteurs, cinéastes, fils d'industriel, journalistes, parasites de bonne maison, semi-gigolos, tendres amis de riches antiquaires... Pas voyous, non, pas truands. Le voyou et le truand sont montmartrois et participent du vulgaire prolétarien. Eux, au contraire, arborent, même

(Charpentier.)

JEAN CAU AVEC FEDERICO FELLINI.
En France, les mœurs sont libres.

s'ils les usurpent, les manières d'une autre classe. Leur élégance vestimentaire est celle de l'année ; leur voiture est, comme il se doit, de marque étrangère ; sur les différentes qualités de whisky, ils sont imbattables et, lorsqu'ils descendent dans une cave, ils serrent au moins dix paires de mains, dont celle, d'abord, du dieu Boubou.

Boubou reçoit, avec une déférence de choix, Georges Cordier (1) qui, lui, est un spécimen intermédiaire. Lié au « monde » par l'argent et le snobisme, il préfère à la compagnie de ses pairs celle du *lumpen monde* des acteurs, des parasites et des farceurs à petite voiture anglaise d'occasion. Triste comme un jour sans pain, il est obsédé.

— *'Soir, Boubou.*

— *'Soir, Georges.*

« Que veux-tu que je fasse ? »

Georges Cordier promène dans la vie un goût et un mépris très las pour les femmes. Il n'aime que les bolides de course et le jeu. Il a mis au point, pour séduire *la gonzesse*, une technique très particulière. Il ne dit rien. Il la regarde, l'œil mort. Où qu'il se trouve avec elle, il déclare à intervalles réguliers : « *On s'emmerde* ».

Comme il a quarante ans, le meilleur tailleur de Paris et une incontestable élégance de maintien ; comme il s'occupe d'une énorme affaire de publicité ; comme l'endroit où il déclare s'emmerder est toujours le dernier « bistrot » ou cabaret parisien à la mode ; comme une Mercédès 300 SL lui appartenant est amarrée au trottoir devant le dit lieu, la créature est fortement impressionnée par la qualité d'un tel ennui. Lorsqu'il lui dit : « *Venez !* », elle se lève. Lorsqu'il stoppe son bolide devant chez lui, elle descend,

— *Des fois, ça rate. Elle dit : « Je rentre ». Je lui dis : « Bon ». Elle me dit : « Vous me raccompagnez ? ». Je réponds : « Non, prenez un taxi... ».*

— *Elles ne te traitent jamais de mufle ?*

— *Si.*

— *Qu'est-ce que tu réponds ?*

— *Que j'ai sommeil. Et le plus fort, c'est vrai : j'ai sommeil.*

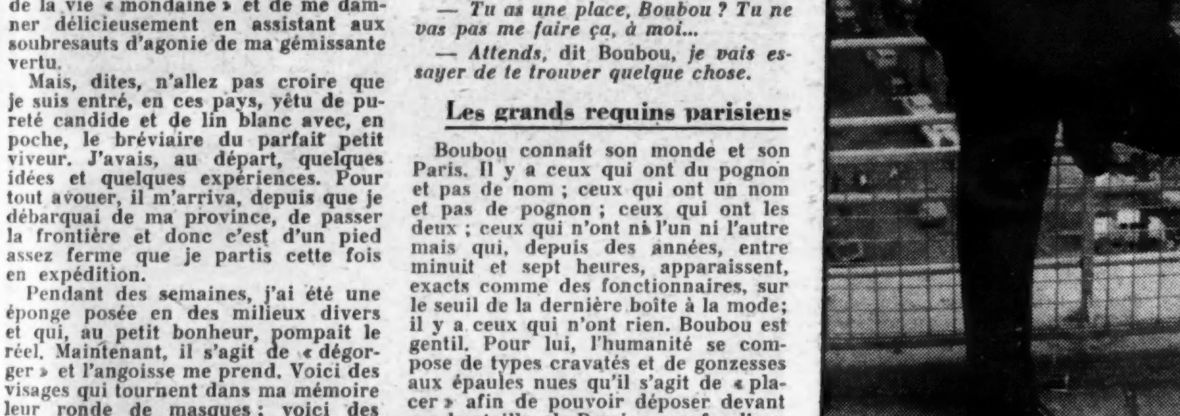
— *Alors pourquoi chasses-tu comme un malheureux ?*

— *Parce que je m'emmerde.*

— *Pourquoi n'essaies-tu pas de ne pas t'emmerder ?*

— *Que veux-tu que je fasse ? Que je lise des romans dans mon lit ? Il n'y a chaque année que dix livres méritant la lecture. Que j'aille au concert ? J'ai des disques. Au cinéma? J'y vais de six à huit. Que je me marie ? Je préfère me pendre. Que je rentre me coucher ? Je ne m'endors jamais avant deux heures du matin. Il s'agit de tenir jusqu'à cette heure-là.*

— *Mais puisque les gonzesses t'emmerdent aussi.*



(Marquis.)

DIX-NEUF HEURES : LES VOITURES ATTENDENT.
« Je réponds : non, prenez un taxi ! ».

(1) Tous les noms propres et tous les éléments qui permettraient l'identification de personnages décrits ici ont été, cela va de soi, camouflés.

→

(Charpentier.)

VINGT-DEUX HEURES : ON DINE. (*)
Le prince adore déconcerter.

→

— Je ne les écoute pas. Elles parlent. Elles racontent leur vie. Elles adorent ça, raconter leur vie. Et c'est toujours plein de malheurs. Les mêmes. Des fois, j'ouvre l'oreille et je leur souffle une phrase. Elles disent : « Comment le savez-vous ? ». *C'est con les femmes.*

— Certains hommes aussi.

— Oui, mais j'en suis un. J'ai choisi mon camp. D'ailleurs j'alterne. Il m'arrive de passer quinze jours sans sortir avec une fille. Je joue pendant ces périodes-là.

Cordier a une petite cour d'admirateurs qui calquent leur conduite sur la sienne et s'essaient à l'ennui avec application. Pour les récompenser, il leur « repasse » ses femmes. Comme on jette des os dépouillés de leur viande à des chiens fidèles. La philosophie de Cordier tient en deux propositions :

1) « *Les gens sont des cons* ».
2) « *On s'emmerde partout* »

et il s'arrange pour mener une vie qui les vérifie.

Mais il professe à l'égard de ces mêmes gens qu'il traite de « cons » une exquise politesse. Pourquoi ? « *Par méchanceté*, dit-il, *et parce que, si tu es poli, personne ne peut t'atteindre. La politesse creuse un fossé entre toi et les autres. Il faut s'arranger pour qu'ils n'osent pas le franchir* ».

Des « corridas »

Serge Manuel, également obsédé, âgé de trente-cinq ans et également « viveur », s'ennuie d'une autre manière. Il organise dans son appartement du Bois ce qu'il appelle des « *corridas* ». Serge n'a aucun mal à joindre les deux bouts. Il possède un portefeuille d'actions habilement distribuées qui, sans qu'il ait à lever le petit doigt, lui rapportent entre trois et cinq millions par mois. Divorcé, il « pensionne » son ex-épouse qu'il appelle « *ma veuve de guerre* ». Grand chasseur de femmes devant l'Eternel, il organise des « corridas » pour essayer de donner quelque vie à des sens engourdis par la fatigue et l'alcool. « Corrida », en français, se traduit par Ballets Roses. A ceux que donne Serge participent des donzelles d'âges divers. Il y a les vieilles (entre 25 et 35 ans), souvent meneuses de jeu, et les tendrons qui ne demandent qu'à apprendre. Le tout appartenant à la meilleure société.

A la dernière corrida, par exemple, on ne comptait pas moins de quatre jeunes filles portant de « grands noms » de France. Que tel homme politique se soit fait piquer pour s'être livré à ces jeux prouve sa maladresse ; se constituer un harem de filles « levées » au hasard et souvent pauvres est dangereux. Il est vrai que la personnalité en question n'est plus très jeune et manque singulièrement de monde, comme on disait au XVIIIe siècle.

Les corridas de Serge sont d'un autre style. Primo, les vieillards en sont exclus et les mâles qui y règnent possèdent le muscle ferme et le teint bronzé 365 jours de l'an ; secundo, les personnes du sexe appartiennent au même milieu que leurs partenaires (on se souviendra du jour où le jeune comte de X... amena ses trois cousines afin, déclara-t-il, « *de les mettre dans le circuit* ») ; tertio, on s'amuse énormément au cours des corridas : il s'agit en effet d'éviter que ces orgies érotiques aient un morne caractère mécanique. Très exactement, elles doivent être de charmantes parties qui dégénèrent à mesure que s'avance la nuit et qu'opèrent les alcools.

Certes, Serge vieillira et viendront les temps où les participantes de ses fêtes, recrutées hors du « monde », exigeront d'être payées. Il paiera. Comme le vieux milliardaire Pierre Fanta, il achètera un chalet dans une station de sports d'hiver et une propriété sur la Côte d'Azur. Il fournira l'argent et le décor ; des rabatteurs play-boys, parasites ou aux professions incertaines mais respectables (photographe de mode, par exemple) amèneront les filles : starlettes en panne, mannequins fauchés, cover-girls sans couverture, épaves vacancières mais bien roulées que Paris rejette dès le mois de juin sur la Côte d'Azur.

J'ai rencontré Serge à Deauville, pour Pâques. Il pestait contre le temps maussade, contre la fille qu'il avait amenée et qui commençait à lui « casser les pieds », contre la vulgarité des « paysans » qui selon lui peuplaient les hôtels et les casinos. Il émit cet axiome : « *Il ne faut jamais mettre les pieds à Deauville avant la Pentecôte.*

— Pourquoi ?

— Parce qu'avant cette date, les paysans sont maîtres de la place. Regarde (disait-il avec sérieux en parcourant d'un regard dégoûté les salles de jeu pleines à craquer) *il n'y a personne. Mais qu'est-ce que je suis venu foutre ici ?* »

Etre belles et se taire

En furetant, il découvrit une « copine », beauté brune aux cheveux torsadés et plus couverte de bijoux qu'une châsse. Il la salua, revint vers moi.

— Tu la connais ?

— Non. Elle est belle.

— Elle est dingue. C'est Laure Desaix. Elle est la maîtresse d'un pédé brésilien dont elle organise les dîners. Il l'entretient et elle joue. Les hommes ne l'intéressent pas ; les femmes non plus. Elle vit pour le bridge, le gin-rami, le poker, la canasta, la roulette...

— Et le Brésilien ?

— Il s'en fout. Il lui donne du fric pour qu'elle joue et lui fiche la paix. Comme elle est plus frigide qu'un jeton de roulette, tout le monde est content.

Serge a installé sa « fille » devant une table de chemin de fer et chasse.

— Quelle misère ! Tiens, ça, tu vois, ce sont des mannequins payés par le Casino.

— Des entraîneuses ?

— Pas du tout. Des filles payées pour faire tapisserie, des pots de fleur. Ça se passe comme ça : la direction téléphone à une agence spécialisée : « Nous avons besoin de tant de filles pour Pâques, ou pour la Pentecôte, le 15 août, etc. », et l'agence envoie un lot de souris sous la conduite d'une duègne. Hôtel, nourriture, boissons, etc., tous frais payés plus un défraiement de 5.000 francs par jour. Les souris n'ont rien à faire sinon se promener sur les planches, sortir, aller au casino. Avec une seule consigne : ne pas chercher à soulever des gars. Elles sont là pour être belles, se taire, changer d'uniformes et mettre de la couleur.

Misère ! Serge ne se pardonnera jamais de n'être pas « descendu » à Cannes ou à Monte-Carlo. Faute impardonnable ! Tout le monde est à Cannes.

— Tu connais Pierre Fanta ?

— Le vieux salaud ? Oui.

— C'est vrai qu'il...

— Il... rien, dit Serge. *Il a cent ans.* Ce centenaire (Fanta, en réalité, n'a pas soixante-dix ans), amateur d'art et redoutable homme d'affaires, se détend sur la Côte en organisant d'aimables sauteries à bord de son yacht.

— Il embarque une dizaine de filles qu'il ne touche jamais. Son coup à lui, c'est de les déshabiller en criant : « Ouah ! Ouah ! » *pendant que les filles poussent des* « Miaou, miaou ! » *à fendre l'âme. Il est gâteux. Pas dans les affaires. Là, c'est un pirate. L'année dernière, il lui est arrivé une histoire : parmi les filles embarquées, il y avait deux putains dont l'une a pris des photos. Elles l'ont fait chanter pendant trois mois jusqu'à ce qu'il paie cinq millions pour récupérer les négatifs. J'ai vu les photos : assez drôles. Mais dans le genre fou à lier, il y a mieux que Fanta. Je me demande si François de Maupé ne mérite pas une mention spéciale. Lui et sa femme...*

Le Prince (on appelle de Maupé « Le Prince » : il l'est) a épousé une femme très riche. Elle a amené l'argent ; il a apporté le titre. Actif, débrouillard, le Prince — quinquagénaire sec entretenu par le tennis et les massages — s'est promptement glissé dans les conseils d'administration des sociétés contrôlées par la dynastie financière à laquelle appartient sa femme. Celle-ci, énorme Babel de graisse qui désespère les grands couturiers, rêvait d'une particule nobiliaire afin de « monter » un salon où elle pût pêcher les gigolos sans se déranger. Aujourd'hui, elle a le titre et le salon mais la nature lui a joué un vilain tour et lui a collé en prime un déséquilibre glandulaire et quarante kilos d'inutile graisse. Comme le gigolo rechigne à l'ouvrage, la Princesse organise des réceptions particulières où à la faveur de l'obscurité et de l'hébétude provoquée par l'alcool, elle grappille des illusions de jeunesse. Son digne époux, lui, cultive les charmes de la bisexualité. « *Il mange de tout* », dit la Princesse.

En parlant caoutchouc

La soirée commença sur le mode guindé. Le Prince adore ça : déconcerter. Il y avait là — notamment — deux avocats, un diplomate, un industriel italien, un décorateur célèbre et un ancien chef de cabinet de ministre. Parmi les dames : une jeune comtesse nymphomane, une semi-fameuse vedette de l'écran, l'épouse de l'un des avocats ; les maîtresses du diplomate et de l'industriel ; une riche veuve. Ajoutez deux gigolos (dont l'un « maître coiffeur ») à la trentaine sportive ; trois filles aux coiffures en dôme amenées par les gigolos et vous aurez une idée de l'équipage qui ce soir-là était convié à appareiller pour Cythère.

Mais c'était compter sans l'humour froid du Prince. Le dîner aux chandelles fut d'une haute tenue. L'industriel et le Prince parlèrent « caoutchouc ». Fallait-il tenir compte de l'affaiblissement des cours survenu ces temps derniers ? Diem est encore solide — paraît-il — mais des rebelles communisants et des chefs de secte s'agitent sérieusement dans le Sud-Vietnam. « *Comme vous le savez, on ne plante plus et les apports de capitaux sont nuls. En outre, il va falloir compter de plus en plus avec les caoutchoucs de synthèse. Après les Américains, les Allemands, les Anglais et même les Italiens s'y mettent. Nous sommes encore à la traîne : moins de 6.000 tonnes. L'affaire Syngman Rhee n'a pas été bonne, non plus. Ça n'a rien à voir avec le caoutchouc, mais c'est l'Extrême-Orient : ça incite à la méfiance. Que des étudiants se re-*

(Magnum.)

MINUIT : ON JOUE.
« Jamais avant la Pentecôte ! »

(*) *Tous les clichés illustrant ce reportage de Jean Cau sont des photos d'ambiance. Les lieux et les personnages qui y figurent ne sont pas ceux décrits par Jean Cau.*

(Charpentier.)

DEUX HEURES : ON BOIT, ON DANSE. *« On est seul. On est toujours seul ».*

muent demain au Siam, en Malaisie, au Cambodge et nous aurons des surprises. Notez que ça ne serait pas un mal. Ça représenterait pour nous ce que Suez a été pour les pétroles : un coup de fouet. Ça nous obligerait à nous réveiller ».

Ensuite, on parla bizarrement de Fragonard. Oui, de Fragonard le peintre. La Princesse avait acheté un ravissant Fragonard. « *C'est un sacrifice, mais je le voulais. Je le guettais depuis six ans* ». Le Fragonard guetté avait été enfin enlevé au cours d'une vente en Angleterre. Quelques formalités à régler et « il » serait là dans une semaine. La conversation fit un crochet et le général de Gaulle fut découpé en tranches en même temps que le rôti. On lui reprochá d'avoir à l'égard du Marché commun une attitude aussi sommaire qu'à l'égard de l'Algérie. « *L'autodétermination, il n'y croit pas. Il croit profondément à l'Indépendance. Il n'y croit pas et il la veut. Le Marché commun, il y croit, mais n'en veut pas. Il ne croit jamais ce qu'il veut et ne veut jamais ce qu'il croit. Moi, j'y vais carrément,* déclara le Prince, *je suis pour l'Indépendance à fond, et le Marché commun à fond.* »

Comme les mots croisés

Les gigolos restaient muets comme des huîtres. Les filles piquaient les haricots verts avec un infini respect. Pour eux, la soirée tournait au guet-apens. Heureusement, au dessert, on commença à se demander si Isabelle de Jorre « était » toujours avec Jacques ; oui, mais elle le trompait avec un jockey célèbre , qui lui-même « était » avec l'épouse du propriétaire d'une marque de parfums, lequel avait acheté un appartement « hideux » de 35 millions à sa maîtresse naguère styliste faubourg Saint-Honoré, etc.

C'est comme les mots croisés : il suffit de deux ou trois noms et la grille des « liaisons » parisiennes se complète mécaniquement. Certains champions vous résolvent les problèmes les plus compliqués à une rapidité électronique, comme s'ils avaient perpétuellement sous les yeux une multitude d'écrans de télévision où s'inscriraient les secrets des alcôves.

On joua ensuite à des jeux innocents puis, l'alcool aidant, le gigolo-coiffeur commença à prendre la soirée en main. Deux heures plus tard, c'était mûr. Lorsque le gigolo-danseur proposa d'essayer les déguisements (dont le Prince possède une affriolante panoplie) et que tout le monde accepta d'enthousiasme, l'affaire était dans le sac.

Ici (et avant que je n'en revienne à parler de certaine fameuse nuit commencée au Box-Club : mon récit digressif m'invite à des gambades), je voudrais marquer une pause, essuyer ma plume dégoûtante de sanies et noter quelques réflexions. La « Dolce Vita », ça consiste, d'abord, à « coucher ». Je dispose de tous les biens de ce monde. J'habite les plus belles demeures des plus beaux quartiers. Tout l'appareil de la noblesse extérieure m'est donné. Des objets rares, des tableaux de maître accrochés aux murs témoignent de mon intelligence « objective » et de mon sens du rare et de l'exquis. Des larbins raides et gantés me versent la sauce et le vin. Autour de moi, l'argent ploie les échines et pose sur les visages la bassesse de sourires complaisants. Si l'on me hait, j'achète cette haine et la transforme en servilité ; si l'on me méprise, j'achète ce mépris et le transforme en flatterie ; si l'on me juge, j'achète l'accusateur et le transforme en complice. Si tel est mon bon plaisir, pouvoir m'est accordé d'infecter les intelligences, de délabrer les caractères, de souiller les vertus, de détruire les amitiés. J'ai mes esclaves, mes gladiateurs, mes bouffons qui, pour moi, dansent, se battent ou rampent dans l'arène. Alors, César repu, que me reste-t-il ? Il me reste à fouetter encore la pauvre bête que je suis devenue afin de lui arracher un dernier gémissement de plaisir. Mais je suis coincé : je cherche à me donner quelque vie alors que j'ai installé, autour de moi, la mort.

Dans « L'Etre et le Néant », Sartre a admirablement décrit cette vaine fureur à traquer la liberté de l'autre jusque dans son corps pour l'y briser; à pétrifier autrui en « chose » ; à asservir en lui sa liberté et à la lui faire nommer abjection. « *Il y a des hommes qui meurent sans avoir — sauf pendant de brèves et terrifiantes illuminations — soupçonné ce qu'était l'AUTRE* ». Cet « autre », l'argent me le masque. Au sommet de ma puissance, me voilà pris de vertige. Alors, alors je n'ai plus qu'un recours : fermer les yeux et glisser en frissonnant dans le vice qui, comme le dit Sartre, n'est qu'amour fasciné de l'échec. Masochiste par-ci, sadique par-là, j'ai perdu mes distances au monde. Je suis désespéré et si « follement » que j'éclate de rire.

Nous, les milliardaires

Nous étions au Box-Club cette nuit-là et lorsque Bernard déclara à sa femme qu'il la tromperait certainement avant que le coq ne chante, nous avons, bien sûr, éclaté de rire. Pourquoi étions-nous au Box-Club, nous les milliardaires ? Et pourquoi « Tout-Paris », cette nuit-là, s'agglutinait-il autour des tables basses? Par malentendu. Le Paris nocturne obéit à des tropismes qui précipitent ses cohortes vers des lieux élus par les changeants et mystérieux décrets du snobisme.

Souvent, le processus est le suivant : une première vague composée d'intellectuels, de semi-intellectuels, de journalistes, de photographes de presse et de « gens de cinéma », style rive gauche, plante son drapeau dans un lieu X... Très vite, l'endroit devient célèbre. Une deuxième vague y déferle composée d'éléments plus riches et plus disparates. Alertés, les gens du « monde » qui périssent d'ennui dressent l'oreille : « *Il paraît qu'on s'amuse dans cette nouvelle boîte !* »

De ce moment — pour les vrais amateurs — l'endroit est grillé. Si le patron est avisé, il augmente en flèche le prix des consommations car les Cadillac, Bentley et Ferrari qui, maintenant, stationnent devant sa porte, signifient sa gloire en même temps qu'elles annoncent une prochaine migration du troupeau à tondre. Il se trouve qu'en ce moment, à Paris, le « Box-Club » est à son zénith. Les sections d'assaut noctambulesques n'ont pas encore repéré la nouvelle tranchée à prendre ; les gens du « monde » connaissent son existence et savent qu'ils peuvent aller s'y faire tutoyer par le barman ; de surcroît, l'inconfort, le bruit et l'irrespirabilité de l'atmosphère sont compris dans l'addition.

Les deux équipes

D'où le malentendu : les uns viennent maintenant s'ennuyer avant d'émigrer ; les autres, tout à la joie de leur découverte, viennent « s'amuser ». On peut énoncer la proposition suivante : tout endroit dit « parisien » doit être qualifié *en même temps* de « *devenu mortel* » par les uns et de « *très amusant* » par les autres. Pour satisfaire d'éminente façon à ces deux jugements contradictoires, le « Box-Club » est — jusqu'à nouvel ordre — le plus parisien des hauts lieux nocturnes.

Et donc, nous y suçotions du whisky anglais en frétillant sur des airs afro-mexicano-cubains. Ça nous changeait des savoureux bordeaux dont notre dîner avait été arrosé et du premier concert donné par Von Karajan à Paris auquel, pour tout l'or du monde, il nous eût été tout à fait « *impossible* » de ne point assister.

Ce soir-là, il est vrai, les rudes travailleurs du « monde » s'étaient divisés en deux équipes. La première, composée des éléments les plus dynamiques, était allée bâiller à l'Alhambra-Maurice Chevalier où le Modern Jazz Quartet jazzotait une musique extrêmement polie ; la seconde équipe, plus conservatrice, avait été dirigée sur le Théâtre des Champs-Elysées où Karajan sacrifiait au culte de Beethoven.

— *Vous étiez au concert Karajan ?*

— *Non, au Modern Jazz Quartet.*

Gloussements. Félicitations. Est-ce possible ? Nous connaissons personnellement Karajan et nous étions obligés d'y aller. Ah! et comment a-t-il été, Karajan ? Vous le trouvez un peu dur ? C'est vrai, il est parfois trop sec. Encore que parfois Beethoven s'accommode de cette sécheresse. Eh bien ! moi, c'est le contraire que je lui reprocherais : sa fougue mécanique. Mais je ne dis rien d'autre : il contrôle trop cette fougue, cette puissance. Il a été tout de même merveilleux. Vous lui préférez Markevitch ? Oui, peut-être... Et le Modern Jazz Quartet, ils sont tous les quatre noirs, n'est-ce pas ? etc. (Je n'insiste pas pour le moment : j'aurais l'occasion de vous parler de la « culture » des gens du monde. C'est drôle, vous verrez. « *C'est fou !* » — pour parler comme eux).

Il était trois heures du matin. Bernard, milliardaire dans le civil et dont la colossale fortune accroche ses bras de pieuvre à Paris, Londres, New York, Rio de Janeiro et Johannesburg, avait décidé qu'il s'amusait. De cette imbécile faune, il est l'un des dinosaures les plus pittoresques et avoue, sans qu'on l'y pousse, être « *complètement tordu, parfaitement immoral et tout à fait déséquilibré* ».

L'acharnement qu'il met à patauger dans le cloaque de ses « complexes » est d'une obscénité qui relève pêle-mêle de la provocation, du courage et du désespoir. Du mépris, aussi. Jusqu'où supporterez-vous que je vous humilie ? dit-il à ses esclaves quand il est de bonne humeur. Jusqu'où me supporterai-je moi-même ? dit son regard lorsqu'il se pose sur l'une des créatures qu'il se plaît à avilir, afin miroirs maculés, qu'elles lui reflètent sa *Weltanschauung* de « tordu ».

« Quand on a du fric »

En ce sens, Bernard me plaît beaucoup. Sa folie, entre toutes celles que j'ai côtoyées, possède quelque chose de... disons de fertile. C'est un monstre qui détruit tous ceux qui l'entourent au prix de sa propre destruction.

— *On est seul. On est toujours seul. Je suis seul. Au fond, je suis un raté.*

— *Un raté, c'est un type qui pouvait faire quelque chose et qui l'a « raté ».*

— *Moi, je suis un raté de rien.*

Qu'allait-il advenir de cette joyeuse soirée ? S'achèverait-elle en sanglots alcooliques sur le zinc d'un bistrot des Halles. Lorsque, radieuses, apparurent Mlles Libellule et Lili Moumouche — illustres parmi les illustres — « travestis » parisiens. La soirée était sauvée. Comment les épouses s'éclipsèrent-elles ? Je n'en sais rien. Et nous nous retrouvâmes dansant et buvant avec Mlles Moumouche et Libellule. Entre hommes, si j'ose dire. La soirée, cette fois, prit sérieusement son caractère « amusant ». Nos demoiselles nous contèrent quels acteurs et personnalités elles avaient entraînés vers leur couche. Quels hommes politiques. Et comme je m'étonnais tout de même à ouïr détails et noms cités, Mlle Moumouche a ce mot :

— *Tout le monde est tout. Quand on a du fric, on est tout.*

Et Mlle Libellule ajoute :

— *Si, un jour, j'écris mes « Mémoires » et si je dis les noms, je fais sauter Paris. Et Rome, et Milan, et New York.*

Nous allons souper dans un repaire des Champs-Elysées.

— *C'est en Italie qu'ils sont les plus terribles,* dit Mlle Libellule, en déchirant une fine tranche de saumon de la pointe du couteau. *Les industriels de Milan et les aristocrates de Rome battent tous les records. Ici, en France, on y met des formes, là-bas, ils y vont carrément. Tu arrives à une partie, et un quart d'heure après, toute la compagnie est à poil. Tu te souviens, Moumouche, nous en étions presque gênées, nous les filles, tellement ça se faisait vite.*

Dehors, le jour s'est levé comme une accusation. Il nous frappe au visage comme nous sortons du restaurant.

Nous grimpons dans les voitures, Mlle Libellule me souffle :

— *Qu'est-ce qu'on fait ? On se suit? Non ?*

JEAN CAU.

La semaine prochaine :

« DITES, CHERE AMIE, VOUS CONNAISSEZ CE GARÇON ? »

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte

● *Dominique Aury : lire finit par être un métier.*

C'EST Dominique Aury qui a été choisie par les dames du Femina pour siéger à leur jury, en remplacement de Claude Aragonnès. Huit bulletins sur onze portaient son nom. Cette élection consacre l'un des meilleurs critiques de ce temps et une personnalité qui joue, dans les milieux de l'édition, un des tout premiers rôles.

Grand Prix de la Critique Littéraire en 1958 avec « Lectures pour Tous », Dominique Aury participa, en 1943, à la diffusion des « Lettres Françaises » clandestines. A la Libération, elle assura les interviews de ce journal. Elle s'occupe aujourd'hui, avec Jean Paulhan et Marcel Arland, de la « Nouvelle Revue Française ». Les jeunes écrivains — et les autres — ont mille occasions de connaître sa bienveillance, sa générosité, son talent. Cette élection a comblé leurs vœux.

Je trouve Dominique Aury à « La Mosquée » où, en compagnie de quelques écrivains, elle attend qu'on serve le couscous. Je lui demande pourquoi elle est entrée au jury du Prix Femina.

— *Mmes Simone, Jeanne Galzy, Claire Sainte-Soline me l'ont demandé.*

— Mais encore ?

— *On siège à un jury littéraire avec l'espoir de faire partager aux écrivains qui le composent le goût, quelquefois la passion, que l'on éprouve pour certains livres.*

— Vous faites partie, je crois, d'autres jurys ?

— *Oui, du Prix Paul Valéry, du Prix des Critiques, du Prix Albert Schweitzer (président : Jean Rostand), enfin du Prix de la Guilde du Livre. Je m'occupe de la collection classique de la Guilde et du bulletin de ce club, qui tire à 60.000 exemplaires.*

— Quelles sont vos autres activités ?

— *J'appartiens au comité de lecture des Editions Gallimard. C'est là mon activité principale. Avant de faire partie du comité, je lisais, pour ces mêmes éditions, des romans anglo-américains. J'en ai traduit quelques-uns : « L'aller et retour de New York », par exemple, de Henry Miller, paru à la Guilde ; deux romans d'Arthur Koestler et un d'Evelyn Waugh. Enfin, « La Confession du pécheur justifié », de James Hogg, qui parut chez Gallimard avec une préface de Gide (Savez-vous que c'est Hogg qui composa les paroles de « God save the King », sur une musique de Lully ?...).*

(Archives.)

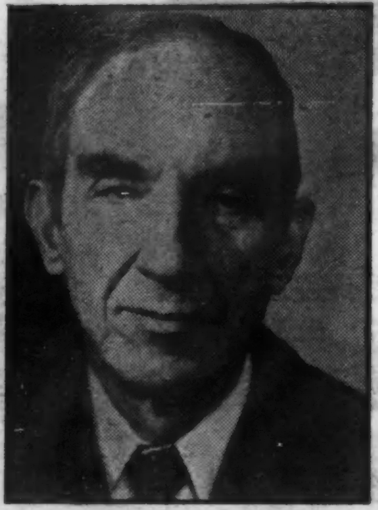
DOMINIQUE AURY.
God save the King.

— Vous passez votre vie à...

— *Vous ne croyez pas si bien dire. Lire finit par être un métier : le seul, peut-être, qui ne lasse jamais. Remarquez que, pour reprendre la juste formule de Jacques Lemarchand, je lis surtout la littérature que l'on ne publie pas, que l'on refuse... Elle dépasse de fort loin, vous le savez, celle que les livres répandent...*

● *Jules Supervielle successeur de Paul Fort.*

UNE autre élection triomphale : celle de Jules Supervielle, choisi par plusieurs dizaines de ses pairs pour figurer « Le Prince des Poètes », en remplacement du regretté Paul Fort. Supervielle, né en 1884 à Montevideo, de parents français qui possédaient une banque, a partagé sa vie entre l'Uruguay et la France. S'il a passé tout le temps de la guerre dans le premier de ces pays, il a regagné la France à la Libération et ne l'a plus quittée depuis.



(Archives.)

JULES SUPERVIELLE.
Prince des Poètes.

La petite histoire retiendra cette coïncidence : l'un des tout premiers recueils de Supervielle, « Poèmes », parut en 1919 avec une préface de Paul Fort. Ainsi, Supervielle succède-t-il à l'un de ceux qui, très tôt, reconnurent sa voix.

Romancier, dramaturge, mémorialiste, Supervielle est aussi l'un des plus grands conteurs (1931) : « L'Enfant de la Haute Mer », chef-d'œuvre) et surtout l'un des trois ou quatre poètes indiscutables — et indiscutés — de ce temps. Depuis 1925 et son premier recueil important, « Gravitations », il n'a cessé de composer et d'enrichir une œuvre que tous les pays étrangers se sont fait une gloire de traduire.

On dit Supervielle doux, solitaire, attentif (« il a une sorte de majesté monotone, comme les nuages », écrit Claude Roy, qui ajoute : « il est mal déplié dans son corps, comme un cheval qui se souvient d'avoir été préhistorique »), simple et savant comme ses poèmes :

Un bœuf gris de la Chine
Couché dans son étable
Allonge son échine
Et dans le même instant
Un bœuf de l'Uruguay
Se retourne pour voir
Si quelqu'un a bougé.

On a fait de Supervielle un Prince parce qu'au royaume des Lettres, on ne décerne pas de titre royal.

● *Prix littéraires : 10.000 dollars à gagner.*

REUNIS à Formentor (Baléares), sept éditeurs représentant l'Amérique (Grove Press), l'Angleterre (Weidenfeld), l'Italie (Einaudi), l'Espagne (Victor Seix et Carlos Barral), l'Allemagne (Rowohlt) et la France (Gallimard) ont fondé un Prix International du Roman destiné à couronner un jeune romancier. Montant du prix : 10.000 dollars.

⁂

Crise au Prix des Critiques : Emile Henriot, Gabriel Marcel et Henri Clouard démissionnent. Depuis la mort de Robert Kemp, ils se sentaient isolés au sein d'un jury qu'ils craignent de voir inféodé à une chapelle littéraire. Sur la suggestion de Jean Paulhan, deux médecins-écrivains les remplacent : Henri Mondor et Jean Delay. Les deux autres fauteuils vacants ne sont pas encore pourvus.

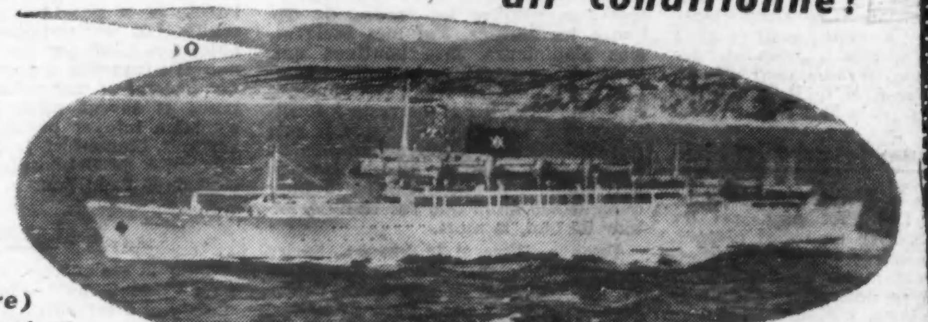
Le plus beau des paquebots pour la meilleure des croisières !

Croisière des îles atlantiques
23 juillet - 6 août

M/S « CABO SAN VICENTE
18.000 tonnes (construit en 1959)

entièrement air conditionné !

Deux semaines de vacances bleues entre le ciel et la mer. Loin de l'agitation des villes, loin des plages bruyantes, des trains bondés, des routes encombrées.



MARSEILLE - BARCELONE
MALAGA - PONTA DELGADA
(Açores) - FUNCHAL (Madère)
SANTA CRUZ de Ténérife (Canaries)
CASABLANCA - PALMA DE MALLORCA
BARCELONE - MARSEILLE

Prix à partir de 990 NF

Cie DE NAVIGATION
Ybarra
Département Croisières
Pour renseignements et inscriptions s'adresser aux Agents Généraux de la Compagnie
LUCIEN RODRIGUES – ELY S. A.
22, rue Bergère, Paris-9e
Tél. : PRO. 76-95 (+)
5, rue Beauvau, Marseille
Tél. : 20.81.40 et 20.20.09

QUAND LE « BOULOT » EST FINI

par LAWRENCE DURRELL

● ***« Clea », le quatrième volume de la tétralogie de Lawrence Durrell, vient de paraître (1). L'auteur a enfin le droit de parler de lui. Voici ce qu'il voulait dire aux lecteurs de « L'Express » :***

MAINTENANT que la tétralogie est entre les mains du lecteur, quel crédit son auteur peut-il en revendiquer ? Il devrait se taire, au moment, même ou chacun le presse de parler. J'ai essayé de satisfaire à une idée exigeante de la forme fondée sur la notion de « continuum ». Jusqu'ici, si vous vouliez savoir ce que veut dire ce mot, on ne pouvait vous répondre que par une équation. Désormais, j'espère qu'il existe aussi une construction poétique romanesque qui peut vous en donner une idée. Même le lecteur qui se fiche de tous ces problèmes trouvera dans mes livres, je l'espère, quelques histoires véridiques imbriquées par une curieuse technique de l'enjambement qui donne une vision stéréoscopique du récit. Est-ce nouveau ? En littérature, oui. Picasso et Rutherford (qui a désintégré l'atome) appliquaient déjà cette technique, chacun à sa manière, en 1915. La littérature, elle, avait du retard.

Réinventer le roman

Suffit pour les mérites. Voyons maintenant quels sont les espoirs de l'auteur. Il y a d'abord celui de chaque homme : que son œuvre apparaisse comme du bon travail (le mot « boulot » est celui qui exprime le mieux ce que je veux dire, mieux que le mot anglais « job »). Mais il y a aussi l'espoir que plus tard, après la première floraison des livres, une sorte de symbolisme poétique sous-jacent à l'intrigue émerge à son tour et embaume l'œuvre pour quelques années. Je crois que seuls la poésie et son symbolisme peuvent réaliser cela. Mais il faudra attendre quelque temps pour voir si cet espoir est fondé.

En attendant, voici un nouvel orphelin irlandais qui n'est véritablement né qu'en France — ou plutôt à qui la France a donné la possibilité de finir ses livres dans une ambiance qui ne se rencontre dans aucun autre pays au monde. La conquête de la France, c'est le passeport qui ouvre les frontières de l'Europe, et j'estime que nous, Anglo-Saxons, avons contracté envers la France une dette que nous ne pourrons jamais lui rembourser, sinon en œuvres d'art. Je ne pense pas aux grands réfugiés comme Joyce et Lawrence qui n'ont trouvé qu'ici la liberté de se faire imprimer ; je pense à tous les écrivains que les Français ont été les premiers à « proclamer », avant que leurs compatriotes prennent conscience de leurs qualités. Faulkner et Miller, par exemple. Ce sont les critiques français qui les ont « inventés » et c'est une grande joie de marcher sur leurs traces.

Pour l'instant... si j'éprouve un certain sentiment d'euphorie, c'est parce que mes livres appartiennent désormais non plus à moi mais à mes lecteurs. Ils doivent s'attirer par eux-mêmes l'affection d'êtres humains que je ne rencontrerai jamais. Il était nécessaire de réinventer le roman, un peu pour l'arracher au profond fossé dans lequel ce genre littéraire avait glissé au cours des années passées. Mais maintenant que le but a été défini et le défi lancé au roman traditionnel, je suis à la merci de cette armée invisible qui va apprécier le résultat de mes efforts et me répondre... oui ou non ? Une de mes grandes joies a été de constater que des jeunes me lisaient et m'écrivaient d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Amérique. Bien qu'âgé de 48 ans, ce qui me donne droit, je crois, au sobriquet de « croulant » (ou peut-être, dit-on maintenant, « son et lumière »), bien qu'ayant atteint cet âge vénérable, je suis ravi de découvrir que ce sont les étudiants qui lisent la tétralogie et qui en discutent les idées. Ce sont les jeunes qui décident et qui ont toujours décidé en ces matières. Quand j'avais vingt ans, je ne « comprenais » pas Lawrence, mais j'étais sensible à sa voix. Il me « prenait », comme disent les fanatiques de jazz. Si Lawrence revenait aujourd'hui, j'en « saurais » beaucoup plus sur lui mais je ne serais plus aussi réceptif à sa voix que lorsque j'avais vingt ans. C'est pourquoi, si je nourris quelque espoir pour la quadrilogie, mon courage vient des jeunes qui m'écrivent à son sujet. Tous ne l'aiment pas. A certains, elle déplait même énormément. Mais ils l'analysent avec une férocité aiguë. Je ne souhaite rien de mieux.

Et maintenant que « les lauriers sont coupés » ? Eh bien ! le croulant, qui a toujours eu la passion des formes, en recherche de nouvelles. Je n'ai rien de très ambitieux en train, mais j'essaie de composer pour les Allemands une pièce qui aurait à la fois forme et puissance. C'est très difficile. Beaucoup plus contraignant que d'écrire des romans parce que l'espace est terriblement limité. Quant au genre de la pièce... Je ne veux pas écrire des pièces métaphysiques avec des chaises qui parlent ou des poubelles poétiques, mais avec des êtres humains. Je ne sais pas encore si j'en suis capable.

En même temps, je m'essaie à mon premier scénario. Je trouve cela délicieux et je travaille sans aucune peine. J'espère seulement que ce que j'écris pourra être traduit avec succès par le metteur en scène et par les acteurs. C'est une nouvelle version de l'histoire de Cléopâtre, qui sera jouée, je l'espère, par Elizabeth Taylor. Ces projets m'occuperont jusqu'à la fin de l'année. Naturellement, comme tous les écrivains, j'ai des quantités d'idées en tête pour l'avenir. Mais je ne veux rien entreprendre d'important avant un an ou deux. Les feuilles sont tombées de l'arbre et il faut que je récupère après ma longue claustration. Ces périodes pendant lesquelles on se sent parfois déprimé et stérile font partie du rythme organique du travail de création et il faut les accepter.

Le seul objectif

C'est à ces moments-là qu'on apprécie le mieux la France, parce que, en France, tout est à la fois art et boulot. L'activité créatrice peut s'y détourner vers d'autres formes de jeu. (Avons-nous tout à fait oublié que la création est un jeu ?) Peindre, faire la cuisine, manger avec discernement, discuter, être boulanger ou maçon, courtiser avec tendresse et attention — c'est en France que ces activités quotidiennes sont fécondées par le véritable pollen de l'art.

Quant au monde et à ses problèmes... que peut en dire l'artiste d'aujourd'hui ? Il est trop facile d'être pessimiste sur le destin de l'homme et, en même temps, il est impossible d'être optimiste. C'est ce que j'appelle une impasse créatrice parce qu'elle crée la tension et le désespoir qui ne peuvent être sublimés qu'en termes d'art. A côté de cela, nous savons aussi que l'art est une manière de vivre. Je n'ai jamais oublié l'aphorisme de Proust : « Les grands maîtres sont ceux qui se rendent maîtres d'eux-mêmes. » Voilà le vrai boulot... celui qui dure toute la vie. C'est le seul objectif que nous, les artistes, au fond de nos cœurs, nous visions.

LAWRENCE DURRELL.

(N.D.L.R. — *Tous les mots soulignés sont en français dans le texte anglais de Lawrence Durrell.*)

(1) « Justine », « Balthazar », « Mountolive », « Clea ».

(Charpentier.)

LAWRENCE DURRELL.
Le « croulant » pense à Cléopâtre.

ROMANS

« Clea »
par Lawrence Durrell

● ***Le roman moderne sort du laboratoire.***

VOICI donc le dernier tome du « Quatuor d'Alexandrie » et il ne décevra certainement pas les nombreux admirateurs des trois premiers volumes. Lawrence Durrell continue à raconter le destin de ses personnages avec une aisance et une sûreté qui deviennent de plus en plus rares dans la littérature romanesque contemporaine. On a l'impression qu'il pourrait poursuivre son récit à l'infini et un avertissement en tête de « Clea » (1) laisse, en effet, entrevoir la possibilité d'une suite, sans que pour autant, nous avertit l'auteur, cette série puisse jamais se transformer en roman fleuve.

Que distingue, aux yeux de Durrell, sa tentative d'un roman fleuve ? Ce dernier comporte « *une expansion de la matière en forme de feuilleton* », alors que le « Quatuor d'Alexandrie » refuse cette « expansion », pour la remplacer par un approfondissement constant des personnages. « *Un continuum de mots* » eût été pour l'auteur le sous-titre rêvé de cette série et, en fait, le lecteur subit la contrainte d'une avalanche de mots et d'idées qui se bousculent dans l'esprit du romancier avant de s'ordonner dans une forme romanesque, dépourvue de toute règle, où la liberté seule est souveraine.

L'immense succès de la tétralogie de Lawrence Durrell a éveillé les soupçons des « purs ». Ceux-ci restent attachés à cette théorie bien démodée qui exclut la compréhension immédiate d'une œuvre d'art importante par un large public. Ils se sont penchés avec méfiance sur ces quatre volumes, les ont disséqués, pour y relever des facilités, des influences diverses et contradictoires et surtout — crime majeur — un penchant pour le beau style, la scène grandiose et théâtrale. Il se peut que tous ces reproches soient justifiés dans le détail et pourtant ils s'évanouissent devant la réussite de l'ensemble. Il se peut que Durrell n'ait rien inventé et qu'il se soit contenté de s'inspirer de ses grands devanciers, les Proust, Faulkner, Virginia Woolf. Ce qu'il a réussi est d'un ordre différent : il est parvenu à sortir le roman moderne du laboratoire, à lui faire quitter cet éternel stade d'expérimentation qui depuis près d'un demi-siècle fait sa grandeur et sa limite.

Un paradoxe

Il n'est pas sûr que Durrell ait voulu exactement ce qu'il a réussi. Il est parti de théories assez compliquées et cherchait — comme Brecht — un certain parallélisme entre la littérature et la science. Les théories einsteiniennes de la relativité semblaient le séduire particulièrement et il essayait de les appliquer, avec une certaine naïveté, à la matière romanesque. Ce qu'il a écrit dépasse de loin ce point de départ : une fois de plus — comme avec Brecht — nous sommes en présence d'un théoricien contestable et d'un grand écrivain.

Ce « continuum » a été lu par ses lecteurs exactement comme s'il s'agissait d'un feuilleton. On voulait en connaître la fin, alors qu'on savait exactement, Durrell nous en avait suffisamment avertis, qu'il n'y en aurait pas. Il n'a pas trahi, malgré son succès mondial, la base même de son entreprise et les lecteurs qui espèrent apprendre dans « Clea » la conclusion d'une histoire d'amour, ou plus exactement celles des histoires d'amour enchevêtrées des trois premiers volumes, seront désagréablement surpris. Durrell continue son œuvre et son grand mérite consiste dans un paradoxe qui condamnerait tout autre roman : son dernier volume n'est pas meilleur que les précédents, n'apporte rien de plus que ses prédécesseurs, mais tourne en rond de la même façon majestueuse et somp- →

(1) Corrêa, 360 p., 13,50 NF.

L'anglais, l'allemand ou le russe en 3 mois grâce à la nouvelle méthode SUPRA VOX

"THE LIVING LANGUAGE COURSE"

qui bouleverse l'enseignement des langues ! Complète : livre et microsillons (l'équivalent de 20 disques ordinaires) pour le prix inouï de 87 NF

TOUTES LIBRAIRIES

Documentation SUPRAVOX 66 rue Bonaparte PARIS

tueuse que « Justine », « Balthasar » ou « Mountolive ».

Pourtant, ce quatrième volume devait innover. C'est pour la première fois que l'auteur ne racontait pas la même histoire, vue par des personnages différents, mais déplaçait son récit dans le temps. « Clea », en effet, se passe quelques années après les autres volumes, au cours de la dernière guerre. Darley, le narrateur du premier tome, n'aime plus Justine, mais Clea qui, elle, n'aime plus Justine. Celle-ci a vieilli, ses entreprises politiques en Israël ont échoué et Nessim, son mari, appauvri, est heureux de retrouver sa fille illégitime, dont la mère, Mélissa, est morte. Balthazar, le mage, est toujours présent, tout comme Mountolive, le diplomate qui a abandonné la mère de Nessim et vit avec Lisa, la sœur aveugle de Purswarden.

L'art et l'amour

C'est ce dernier qui est le véritable héros de ce dernier volume et peut-être même de toute la tétralogie. Lentement il a pris de l'importance et il est devenu la plaque tournante du roman de Durrell. Il s'est suicidé et nous avons cru dans « Justine » qu'il avait quitté la vie par ennui. Déjà le second tome nous fait changer d'avis sur les motifs de ce suicide que Balthazar attribue à l'échec de Purswarden dans sa carrière d'écrivain. Dans « Mountolive » une nouvelle explication se présente : Purswarden s'est tué pour des raisons politiques. Dans « Clea », enfin, il semble que son amour incestueux pour sa sœur, qui l'a abandonné pour Mountolive, est la véritable raison de son désespoir.

Laquelle de ces explications est celle de Durrell ? Aucune et toutes à la fois. Mais le lecteur aura le droit de choisir et je crois qu'il choisira celle du second volume. Purswarden était un artiste ; c'est l'art, et non la politique ni l'amour, qui constituait sa raison de vivre. Comme dans tant de romans contemporains de Proust à Gide, l'art et le romancier deviennent le thème majeur de l'œuvre.

Dans son dernier volume, Lawrence Durrell écrit que son roman comprend quatre tomes, parce que « love » (amour) a quatre lettres. Il cherche ainsi à soutenir l'idée selon laquelle son but était d'écrire une étude de l'amour contemporain. Il se peut qu'il croie vraiment que l'analyse de l'amour et de l'érotisme constitue le thème majeur de sa tentative : il me semble pourtant que c'est le destin de l'artiste qui en est le sujet central.

L'art devient envahissant dans ce dernier volume où Clea, la jeune peintre, perd dans un accident sa main droite, symbole, peut-être un peu facile, de la crise de l'art contemporain. La longue méditation de Purswarden sur la médiocrité de la littérature anglaise interrompt également le cours du récit et on sent que c'est Durrell lui-même qui prend la parole pour exprimer toute sa déception sur sa patrie.

« Justine » serait donc consacré à l'amour, « Clea » à l'art, alors que « Balthazar » exprime les préoccupations philosophiques et religieuses de l'auteur et « Mountolive » ses conceptions politiques. En partant d'un projet assez limité, Lawrence Durrell a réussi à élargir son œuvre pour tenter d'y cerner les dimensions du monde moderne.

FRANÇOIS ERVAL.

La saison des cocktails littéraires

(Punch)

— Ce genou est-il libre ?

« Le Commis », par Bernard Malamud

● *Le milieu juif de New York par un jeune romancier américain.*

DANS un bas-quartier de New York, Morris Bober, juif sexagénaire, tient depuis vingt-trois ans une méchante épicerie qu'il ouvre sept jours par semaine et chaque jour pendant seize heures. Guetté par la faillite, il guette les clients, lui qui, depuis longtemps, n'a plus tourné le coin de sa rue et avoue : « *Une boutique, c'est comme une tombe* ». Un matin, deux bandits l'attaquent, lui fracturent le crâne et volent la misérable recette dans le tiroir-caisse. Cette fois, c'est la ruine.

Alors surgit, famélique, Frank Alpino, vingt-trois ans. Déjouant la méfiance de la femme de l'épicier qui nourrit bien des préjugés à l'égard des chrétiens (les *goys*), il se fait accepter et entreprend, en échange d'un salaire dérisoire, de mener la boutique. Singulier personnage ! Il était complice du dépravé qui attaqua le vieillard. Frank n'a pas de chance : mais une conscience, des remords. Travailler pour l'épicier, c'est pour lui le moyen d'obtenir son propre pardon, de gagner sa propre estime. Rachat combien difficile, chemin de croix semé de quelles embûches ! Frank vole un peu son patron, mais avec le souci de le rembourser un jour : sur un carton dissimulé dans ses chaussures, il note le montant de ses vols. Quelquefois, il remet dans le tiroir-caisse ce qu'il a dérobé la veille (et même davantage, selon le degré du remords). L'épicier, revenu de l'hôpital, le surprendra qui dérobe 1 dollar (mais l'instant d'avant, il en avait déposé 5). Frank est chassé.

Le soir même de son renvoi, il viole (par amour) Helen, la fille du boutiquier. Elle voulait se donner à lui, mais non pas qu'il la prenne de force. Frank a tout perdu, et la confiance de l'épicier, et l'amour de la jeune fille. Il touche au fond de l'abîme.

Par bonheur (si l'on peut dire), Morris Bober meurt. Frank s'introduit dans l'épicerie et, alors qu'on ne lui demande rien, qu'on veut le chasser, il persiste à ouvrir la boutique. C'est lui, désormais, qui assurera la subsistance de la veuve et de sa fille. Il fournit un labeur de forçat, travaille la nuit dans un restaurant et, le jour, assure son métier de commis : les rares clients le réveillent pour se faire servir. Tout ce qu'il gagne, il le donne à la femme de Morris Bober. Pour se sentir plus proche d'Helen, il se convertit au judaïsme. Le livre se termine quand la jeune fille prend conscience de l'extraordinaire dévouement du commis : Frank caresse de nouveau un frêle espoir.

« Le Commis » (1) doit se lire aussi comme une sociographie d'un milieu juif new-yorkais. C'est le drame d'une minorité ethnique, gouvernée par des préjugés religieux plus que raciaux, et qui s'adapte avec difficulté à la vie américaine. Bernard Malamud montre l'hostilité des chrétiens à l'égard des juifs, et que les derniers répondent aux premiers d'une même façon. Il a mené tambour battant ce bon roman qu'on ne lâche pas sitôt qu'on l'a commencé. On aimera l'ironie qui le baigne, voilée par l'amertume et la tendresse.

YVES BERGER.

(1) Ed. N.R.F., 275 p., 12 N.F.

HOUGRON

« PAR QUI LE SCANDALE »

« Quelque chose de nouveau retient et fascine... Un sens profond, instinctif de l'épique. C'est un poète. »
Manuel de Diéguez *(Combat)*.

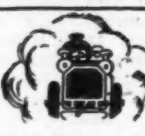
« Ce nouveau roman ressortit exemplairement à la mythologie contemporaine. »
Luc Estang *(Figaro Littéraire)*

« L'histoire d'amour Lila-André est une des plus belles que j'ai lues depuis pas mal de temps. »
Anne Villelaur *(Lettres Françaises)*

« Ce très grand livre marque un tournant dans le roman contemporain dont il renouvelle tous les mythes. »
Ch. Blanchard *(Petit Crapouillot)*.

del DUCA PARIS

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES
7,50 NF



Fini le Guide de "Papa"

A VOYAGE MODERNE
GUIDE MODERNE

FODOR

joint à la documentation habituelle mille renseignements pratiques qui épargnent tous tracas.

parus dans la même série
HOLLANDE - ITALIE - SUISSE - YOUGOSLAVIE
ALLEMAGNE - AUTRICHE - GRANDE BRETAGNE
ESPAGNE ET PORTUGAL

Dans toutes les librairies

Exclusivité VILO

les plus belles œuvres du maître américain de la photo...

OBSERVA-TIONS
PHOTOGRAPHIES DE RICHARD AVEDON
TEXTES DE TRUMAN CAPOTE

... commentées par le maître du jeune roman U.S.A.

LA NEF présente

L'ASTRONAUTIQUE ET LA VIE DANS L'UNIVERS

Le point des connaissances actuelles et des possibilités futures par les savants américains, russes et français.

- L'espace s'ouvre à l'homme
- Le transport des informations cosmiques
- Les fusées à plusieurs étages
- L'accès aux étoiles
- Comment parler avec les autres planètes
- L'apparition de la vie
- Comment naissent les mondes
- Ce qu'ont découvert les satellites

Ce numéro spécial de la revue LA NEF, est en vente dans tous les kiosques et dans toutes les librairies. Abonnements : 34, rue de l'Université - Paris VII.

DOCUMENT

L'assassin de Trotsky

● ***Libéré par la justice mexicaine, l'énigmatique « Jacques Mornard » est à son tour un homme traqué. Voici son étrange histoire.***

La semaine dernière, la justice mexicaine a libéré, quelques mois avant l'expiration de sa peine, « Jacques Mornard », l'assassin de Trotsky, alias « Frank Jacson », de son vrai nom Ramon Mercader.

C'est le 20 août 1940 que Léon Trotsky, cofondateur avec Lénine du régime soviétique, expulsé de Russie par Staline en 1929, fut assassiné, à 62 ans, d'un coup de piolet au crâne dans sa retraite de Mexico.

1 m 56, le teint olivâtre, les lèvres minces, toujours très élégamment habillé, Ramon Mercader, né à Barcelone en 1913, était le fils d'une Cubaine ardente communiste, Caridad Mercader, et de Don Pablo Mercader, noble catalan.

Après avoir participé activement à la guerre civile espagnole, Caridad Mercader devint agent secret international du régime soviétique ; elle exerça une profonde influence sur l'esprit de son fils, Ramon, qui se mit à haïr tout ce qui lui paraissait du côté de la bourgeoisie et du capitalisme (son père y compris).

Mercader suivit un entraînement terroriste à Moscou, puis entra à Paris en relation avec Sylvia Ageloff, jeune femme de l'entourage de Trotsky, dont il devint l'amant, et qui sans méfiance l'introduisit ensuite, à Mexico, chez sa future victime.

Après l'échec d'un premier attentat à la bombe et à la mitraillette mené par Siqueiros, peintre et chef communiste, Ramon Mercader fut chargé d'agir seul contre le « Vieux ».

« Trotsky s'était habitué à vivre dans l'ombre de l'assassinat menaçant, écrit Isaac Don Levine dans l'excellent livre (1) qu'il consacre à ce crime. Chaque matin, depuis l'attaque du 24 mai, il disait au réveil à sa femme : « Encore un jour heureux : nous sommes toujours vivants. »

Mais le 20 août 1940...

Le mardi 20 août 1940, Léon Trotsky se réveilla à 7 heures. Il dit à sa femme, Nathalie :

(Cossira.)

Trotsky et sa femme a Naples.
« Oui, Natacha, nous avons eu un sursis. »

— Je me sens très bien ce matin, tu sais ; mieux que je ne me suis senti depuis longtemps. J'avais pris une double dose de somnifère hier soir. J'ai remarqué que cela me faisait du bien.

Depuis l'attaque massive de Siqueiros, Trotsky, en ouvrant le matin les volets d'acier qui protégeaient les fenêtres de la chambre à coucher des balles des assassins, avait l'habitude de saluer sa femme des mots suivants : « Eh bien, maintenant, nul Siqueiros ne peut nous atteindre. » Et il disait parfois en s'éveillant : « Tu vois, ils ne nous ont pas tués hier soir, après tout ; mais tu n'es toujours pas satisfaite. » Il ajouta un matin : « Oui, Natacha, nous avons eu un sursis. »

Au même moment, à l'hôtel Montejo, Ramon était pressé de partir. Il s'était senti malade toute la semaine dans la chambre 113, qu'il occupait avec sa « femme » américaine. Pour la gérante, Mlle Noriega, il était Frank Jacson, Canadien.

Le matin du 20 août, « Jacson » quitta l'hôtel de bonne heure. Mlle Noriega le vit partir avec un imperméable sous le bras en dépit du soleil qui brillait.

Trotsky travailla jusqu'à cinq heures du soir, et il avait dicté environ cinquante petites pages de son exposé des machinations de Staline et de l'attaque portée contre lui dans « El Popular ».

Plus tard dans l'après-midi, selon ses déclarations, Ramon erra dans la ville. C'est un fait qu'il parut au bureau de Wells Fargo, où il prit son courrier.

Toutes les dispositions ayant été prises, il n'avait rien à faire pour le moment. Dans une poche de l'imperméable se trouvait l'article qu'il avait écrit afin de le soumettre à la critique de Trotsky. Il devait lui servir de prétexte à pénétrer dans le bureau de Trotsky et à rester seul avec sa victime.

Mais Trotsky donna l'alarme

A l'intérieur de l'imperméable kaki, cousu dans la doublure de la poche de droite, il y avait un poignard dans une gaine brune brodée de fils d'argent. Cette arme mesurait 35 centimètres. Elle n'était pas particulièrement indiquée comme instrument de meurtre, étant donné sa longueur excessive. Mercader l'avait achetée, peut-être par impulsion, en prévision du crime, à La Lagunilla, le grand marché à la brocante de Mexico.

Il portait aussi un piolet, dont le manche avait été coupé pour en faciliter la dissimulation. Ce lourd manche de bois avait 30 centimètres de long. La tête d'acier mesurait environ 18 centimètres de bout en bout, symétriquement répartis des deux côtés du manche. L'une des extrémités était aussi acérée qu'un poinçon à glace. Elle était normalement destinée à assurer une prise dans la glace et le rocher quand on grimpait au-delà des limites de la neige. L'autre extrémité était une panne fendue, dont les montagnards se servent pour détacher et faire éclater des blocs de glace. Cette arme se trouvait dans la poche de l'imperméable brun, assujettie par un cordon.

Ramon portait dans la poche de derrière de son pantalon une troisième arme, un pistolet automatique Star de calibre 45, avec huit balles dans le magasin et une dans la chambre. L'automatique était de fabrication espagnole. Etant donné la grosseur de son calibre, l'impact eût été suffisant pour renverser un homme en quelque endroit du corps qu'il fût touché.

Ramon portait aussi sur sa personne une lettre dont le but était d'expliquer au monde les mobiles du crime qu'il allait commettre. Dans cette prétendue « confession », il disait être un adepte déçu de Trotsky, auquel celui-ci avait donné l'ordre de se rendre en Union Soviétique et de tuer Staline, proposition devant laquelle il avait reculé avec horreur.

Toutes les dispositions avaient été prises pour la fuite de l'assassin et tout était prêt. Il verrait Trotsky seul dans son bureau. Il le tuerait d'un seul coup fracassant de son piolet, sans attirer l'attenti[on]. Il quitterait alors le bureau, sortirait d[e] la maison et traverserait le patio vers le portail. Une fois dans la rue, il monterait dans sa voiture, avec laquelle il tournerait le coin de la rue.

Personne n'avait prévu que Trotsky pourrait donner l'alarme.

Trotsky, Nathalie et certains de ses collaborateurs prirent, comme à l'ordinaire, le thé vers cinq heures. Après, Trotsky sortit dans le jardin pour donner de nouveau à manger à ses lapins.

Regardant du balcon de la maison, Nathalie vit son mari s'occuper des lapins. Elle ne reconnut pas tout d'abord l'homme qui se trouvait avec lui, mais il souleva alors son chapeau et s'approcha du balcon pour la saluer. Elle reconnut à ce moment le « mari » de Sylvia. « Le voilà encore, pensa Nathalie. Pourquoi donc s'est-il mis à venir si souvent ? »

Trotsky le regarda attentivement : *« Votre santé est de nouveau déficiente. Vous avez l'air malade... Voilà qui n'est pas bon. »*

Un effroyable cri

Il y eut un silence. Trotsky n'avait manifestement pas envie de quitter ses lapins. Nathalie sentit que son mari avait observé chez l'ami de Sylvia quelque chose qui modifiait son opinion sur cet homme. En ce 20 août, à son avis, il était en train d'assimiler ces nouvelles impressions et d'en tirer la conclusion.

« Alors, voulez-vous que nous allions voir votre article, qu'en dites-vous ? » Trotsky, dominant son hésitation, avait fini par se retourner vers Ramon.

« Il referma méthodiquement les cages et retira ses gants de travail », dit Nathalie, décrivant la scène.

Au moment où Trotsky fermait la porte derrière son visiteur, la pensée: « Cet homme pourrait me tuer » lui traversa l'esprit, comme il devait bientôt se le rappeler sur son lit de mort.

Mais il n'écouta pas la voix de son subsconscient.

Trotsky prit place dans son fauteuil à la vaste table grossièrement taillée qui lui servait de bureau.

Ramon se tenait debout à la gauche de Trotsky, d'où il pouvait empêcher sa victime de déclencher le signal d'alarme. Alors, comme l'assassin devait le dire à la police :

« Je posai exprès mon imperméable sur la table, de façon à pouvoir en tirer le piolet que j'avais dans la poche. Je décidai de ne pas laisser passer la magnifique occasion qui m'était offerte et, au moment précis où Trotsky se mettait à lire l'article qui me servait de prétexte, je sortis le piolet de mon pardessus, l'assujettis dans mon poing et, fermant les yeux, lui en assénai un effroyable coup sur la tête...

« L'homme poussa un cri tel que je ne l'oublierai plus jamais de ma vie entière. C'était un *Aaaa...* très long, infiniment long et il me semble que ce cri me perce encore le cerveau. Je vis Trotsky se lever comme un fou. Il se jeta sur moi et me mordit la main... Regardez : on peut encore voir la marque de ses dents... Je le repoussai alors, et il tomba sur le sol. Il se releva tant bien que mal, puis, courant et trébuchant je ne sais comment, sortit de la pièce. »

Les trois gardes étaient toujours occupés à la tour principale. L'un d'eux, Joseph Hansen, a rapporté ce qui transpira ensuite :

« Un effroyable cri déchira le calme de l'après-midi... un cri prolongé, un cri d'angoisse, à moitié cri, à moitié sanglot. Il me dressa sur mes

→

(1) « Dans la tête d'un assassin », par Isaac Don Levine. L'Air du Temps, Gallimard (sera publié en septembre).

Vient de paraître

KHROUCHTCHEV EN FRANCE

Espoir, curiosité, appréhension, ces sentiments divers agitaient les uns et les autres, quand le chef du gouvernement soviétique, Nikita Khrouchtchev, descendit de l'Iliouchine. Les « onze jours français » du Président soviétique commençaient, onze jours d'un dialogue qui eut un écho profond dans tout le pays et qui jeta bas certains préjugés réputés indéracinables.

Le livre issu de ce voyage mémorable — que M. Debré qualifiait « d'événement qui peut présenter une importance historique » — est un reflet fidèle des changements profonds qui s'opérèrent en cette période. De part et d'autre, on fit connaissance et la liaison s'établit, non seulement entre le Président Khrouchtchev et les diverses personnalités qu'il rencontra, mais, par son intermédiaire entre les Français et les Soviétiques.

On trouve, dans ce livre, les discours officiels de Nikita Khrouchtchev qui dit ce que pense l'Union Soviétique des grands problèmes de l'heure ; on y trouve aussi, contée d'une plume alerte, la « petite histoire » du voyage : les conversations impromptues, les reparties spontanées, toute la chaleur humaine. Enfin, grâce aux 80 photos qui l'illustrent, on suit par l'image les différentes étapes du voyage.

Le lecteur aura ainsi une vue d'ensemble d'un événement qui fera époque.

1 volume broché - 368 pages ...... 8 NF

· TOUTES LIBRAIRIES

ED. DE LA LIBRAIRIE DU GLOBE

Plus de 7000 exemplaires vendus

PIERRE FRANCASTEL **HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE**

en 2 vol. format 27 × 36, 420 ill. dont 125 en quadrichromie

Le vol. 59,50 NF

ELSEVIER-PARIS

RJ

LA CONFESSION ANONYME

La confession de Benvenuta (mais qui est Benvenuta ? Son éditeur même l'ignore) par sa gravité, sa hauteur, sa densité, par les résonances intimes, qu'elle éveille s'impose comme un poème d'une sereine pureté. Une pianiste suédoise rejoint à Milan un homme d'Etat italien. Les deux amants ne sont plus jeunes. On s'attend donc au récit timidement conté d'une de ces mélancoliques tendresses d'arrière-saison, pâles décalques de l'amour. Mais c'est entre eux l'émerveillement d'une passion exemplaire. Cependant, Livio a promis de renoncer à Benvenuta. Le génie des amants exploitera ce vœu, qui profitera davantage à l'amour qu'à la sagesse et Benvenuta découvrira la nécessité de répondre à l'angoisse par une recherche passionnée, puis par une totale abdication. Dans le cadre médiocre de la chambre d'hôtel, voire d'un taxi bringuebalant sur le mauvais pavé des ruelles de Naples, c'est tout le côté sacré, rituel de l'amour qui se trouve évoqué dans ce livre bouleversant. Il s'agit de dédpasser les limites de l'amour, de sublimer la chair, après en avoir épuisé les sursauts. Tant d'âpreté n'est en fait que le chemin menant à une dépossession consentie de l'être aimé pour parvenir enfin à une communion absolue des âmes.

EDOUARD BOBROWSKI

Le mauvais cas

roman

"Edouard Bobrowski a une sincérité loyale, le goût du réalisme et celui de conter".

H. PERRICHON

(Le journal français)

RJ

DEUX LIVRES D'UNE ACTUALITÉ IMMÉDIATE

LE MÉE
PARINAUD

L'URSS en 250 questions

...que tous les Français se posent

K. S. KAROL

Krouchtchev et l'Occident

"La biographie écrite par K.S. Karol est actuellement la seule qui mérite cette qualification." BERNARD FÉRON (Le Monde)

RJ

Les « *CAHIERS DES SAISONS* » présentent

Ghislain de Diesbach

IPHIGENIE EN THURINGE

Né au Havre en 1931, Ghislain de Diesbach a toujours rêvé de dépaysement. Dépaysement dans l'espace mais surtout dépaysement dans le temps. Dès l'adolescence, il se passionne pour le Second Empire qui offre à sa fantaisie tous les prétextes dont il peut rêver. Il dit de lui-même : « J'habite Paris, rêve de Vienne, et vais régulièrement à Londres. » C'est dans une Allemagne bigarrée et funambulesque, dans les petites cours rhénanes encore vivantes au début du 19e siècle que Ghislain de Diesbach situe pour notre plaisir ses contes ou plutôt ses rêves d'érudit malicieux. Une brise de folie souffle dans les pages de ce livre délicieux, tourbillonnant et divertissant. « Piquant et glacé, Ghislain de Diesbach marche d'un pas assuré sur le chemin de la littérature » (Paris-Presse)

Anne-Marie Supervielle

LA QUINTA

Anne-Marie, fille du poète Jules Supervielle, a vingt-neuf ans. Elle raconte l'histoire d'une enfance et d'une adolescence en Uruguay. Elle a attendu que le livre soit édité pour oser affronter le jugement paternel. Mariée à un poète sud-américain, Ricardo Paseyro, elle dit : « L'idée de mon roman m'est venue un jour sous l'eau, en plongeant. J'ai imaginé une jeune fille qui connaîtrait son premier amour la nuit, et qui ne voudrait pas voir le visage de cet amant. » Tel est en effet le sujet audacieux et naïf de LA QUINTA.

FRANÇOISE SAGAN

Château en Suède

pièce en 3 actes

1 vol. 780 NF

JULLIARD

pieds, glacé jusqu'au sang. Je courus du corps de garde sur le toit. Etait-ce un accident survenu à l'un des dix ouvriers qui remaniaient la maison ? Le bruit d'une lutte violente venait du bureau du Vieux, et Melquiades braquait un fusil sur la fenêtre en bas. On y vit un moment Trotsky dans son veston bleu de travail, luttant corps à corps avec quelqu'un.

« — Ne tire pas ! criai-je à Melquiades, tu pourrais toucher le Vieux !

Voyez ce qu'ils ont fait

« Melquiades et Cornell restèrent sur le toit, couvrant les sorties du bureau. Ayant déclenché le signal d'alarme générale, je me laissai vivement glisser par l'échelle dans la bibliothèque. Comme je passais la porte donnant dans la salle à manger, le Vieux sortit en trébuchant de son bureau à quelques pas de moi, le visage ruisselant de sang.

« — Voyez ce qu'ils m'ont fait ! s'écria-t-il.

« Au même moment, Harold Robins entrait par la porte nord de la salle à manger, suivi de Nathalie. L'enlaçant frénétiquement, celle-ci entraîna Trotsky sur le balcon. »

Deux ou trois minutes après avoir laissé Trotsky et Ramon à la porte du bureau, Nathalie entendit « un cri terrible, un cri à glacer l'âme », et, sans avoir reconnu qu'il venait de son mari, elle se précipita vers ce son angoissant. Trotsky était appuyé contre le montant de la porte menant de la salle à manger au balcon, le visage couvert de sang, les mains molles, les yeux bleus et perçants dénudés de leurs lunettes (elles avaient été fracassées dans la lutte à mort).

— Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ? cria Nathalie.

« Je lui jetai mes bras autour du corps, mais il ne répondit pas tout de suite, se rappela-t-elle. Je pensai tout à coup : peut-être quelque chose est-il tombé du plafond — on y effectuait des travaux — mais *pourquoi se trouvait-il ici ?*

« Et il me dit calmement, sans aucune trace d'indignation, d'amertume ou d'irritation : « Jacson ». Lev Davidovich dit cela comme s'il avait voulu signifier : « C'est arrivé ». Nous fîmes quelques pas et, avec mon aide, il glissa à terre sur le petit tapis qui se trouvait là. »

Hansen rapporte ce qui se passe à ce moment :

« Harold et moi nous étions précipités vers « Jacson », resté dans le bureau, haletant, la figure tendue, les bras mous, le pistolet automatique ballant dans sa main. Harold était le plus près de lui. « Occupe-toi de lui, » dis-je. Moi, je vais voir ce qui est « arrivé au Vieux. » Au moment même où je tournai les talons, Robins terrassait l'assassin.

« Trotsky revint en chancelant dans la salle à manger, tandis que Nathalie, sanglotante, s'efforçait de l'aider. « Voyez ce qu'ils ont fait », dit-elle. Comme je lui passai le bras autour du corps, le Vieux s'affaissa près de la table.

« Je t'aime, Natacha ! »

« La blessure à la tête paraissait à première vue superficielle. Je n'avais entendu aucun coup de feu. « Jacson » avait dû frapper avec quelque instrument.

« — Que s'est-il passé ? demandai-je au Vieux.

« — Jacson m'a tiré dessus avec un revolver ; je suis grièvement blessé... Je sens bien que, cette fois-ci, c'est la fin.

« — Non, il ne vous a pas tiré dessus, dis-je ; nous n'avons entendu aucun coup de feu. Il vous a frappé avec quelque chose.

« Trotsky avait l'air sceptique ; il me pressa la main. Entre les phrases que nous échangeâmes, il parla en russe avec Nathalie. Il portait constamment la main de sa femme à ses lèvres.

« — Je t'aime, Natacha, dit-il, et il ajouta : Oh... oh... Personne ne devra être admis à te voir sans avoir été fouillé. »

Le récit de Nathalie poursuit :

« Après avoir soigneusement placé un coussin sous sa tête défoncée, je portai un morceau de glace à sa blessure et essuyai avec du coton le sang de son visage...

« — Il faut éloigner Seva de tout ceci, dit Trotsky, pensant à son petit-fils âgé de onze ans.

« Parlant avec une difficulté croissante, mais calmement, il poursuivit d'une voix entrecoupée :

« — Tu sais, *là-dedans* (ses yeux se tournèrent vers la porte de son bureau), j'ai senti... compris ce qu'il *voulait faire*... Il voulait me frapper... une fois de plus... Mais je ne l'ai pas laissé faire.

« Il y avait dans ces mots : « Mais je ne l'ai pas laissé faire » une note de satisfaction. Juste à ce moment, Nathalie vit un des gardes, Charles Cornell, se précipiter dans le bureau, revolver en main et le visage blanc comme un linge.

« — Et *l'autre ?* demanda-t-elle au blessé. Ils vont le tuer.

« — Non... interdit de le tuer ; il faut qu'on *le force à parler*, articula lentement Trotsky. »

Il était 17 h. 50. Hansen grimpa sur le toit et cria aux policiers de l'extérieur d'appeler immédiatement une ambulance, et l'on envoya chercher un médecin du voisinage.

En entrant dans le bureau, Hansen vit que Robins avait acculé l'assassin dont le pistolet gisait sur la table et le piolet sanglant à terre. Robins était en train de le frapper à grands coups de la crosse de son pistolet. Hansen s'avança vers « Jacson » terrifié et le frappa à la bouche et derrière l'oreille, se brisant la main dans cette action. Après quoi, Robins acheva de l'assommer à coups de crosse.

Revenu auprès de Trotsky, Hansen dit au « Vieux » qu'il avait été frappé à coups de pic, mais que la blessure était superficielle.

— Non, dit Trotsky, désignant son cœur. Je sens là que, cette fois, ils ont réussi. (Il sourit légèrement des yeux.) Prenez soin de Nathalie. Elle est restée avec moi bien, bien des années.

Ses réflexes ne tardèrent pas à faire défaut du côté gauche. L'ambulance arriva et l'emporta à l'hôpital d'urgence de la Croix-Verte. Nathalie et Hansen accompagnèrent le mourant.

Attirant la tête de Hansen vers ses lèvres, Trotsky murmura avec un grand effort : « C'était un assassin politique. « Jacson » était un membre de la Guépéou ou un fasciste. Plus probablement la Guépéou. »

Environ deux heures et demie plus tard, l'ennemi révolutionnaire de Staline sombra dans une inconscience, de laquelle il ne devait plus ressortir.

(Copyright Editions Gallimard.)

∴

Lorsque Mercader fut un peu remis des coups que lui avaient portés les gardes du corps de Trotsky, le magistrat instructeur chargea le Dr Robleda et le Dr Quiroz, psychologues et criminologistes, de faire un rapport sur la personnalité de l'assassin. Les examens révélèrent que la N.K.V.D. avait bien choisi son homme : les nerfs solides, bon comédien, athlète entraîné, capable de réactions rapides, maîtrisant ses émotions, plaisant aux femmes, jouant les hommes du monde, Mercader était impénétrable et ne fut pas soupçonné.

Le 17 avril 1943, la cour mexicaine condamna Ramon Mercader, tiré à quatre épingles dans une attitude de défi, à dix-neuf ans et six mois de prison pour meurtre avec préméditation et six mois pour port d'arme prohibée (la peine capitale n'existe pas au Mexique).

En prison, Mercader prit de l'influence sur ses compagnons, organisa un atelier de réparations d'appareils de radio et de télévision. En 1954, le prisonnier fit valoir son droit à la libération sur parole. Mais sur un rapport défavorable du Dr Quiroz — « Notre sujet a accompli un crime de type commun : il croit avoir accompli un haut fait ; il pense être resté un homme moral après avoir assassiné... ; il n'éprouve aucun remords de son crime » — la Division de Prévention criminelle rejeta la pétition. Mercader dut subir sa peine jusqu'en 1960.

L'auteur du livre dont on vient de lire un extrait a retrouvé les traces de Caridad Mercader, l'espionne soviétique qui, selon lui, fit de son fils un assassin : après avoir reçu l'Ordre des Héros de l'Union Soviétique et l'Ordre de Lénine, Caridad a pu quitter la Russie et, retirée à Paris, elle regrette désormais les actions auxquelles la poussa sa foi en Staline.

Quant au père de Ramon, séparé depuis 1921 de sa femme, il vit paisiblement à Barcelone où il apprit seulement en 1951 que l'énigmatique « Jacques Mornard », assassin de Trotsky, était son propre fils.

Libéré depuis huit jours, Ramon Mercader n'en a pas fini avec son crime : traqué par ceux qui considèrent que justice n'est pas faite, il part chercher refuge en Tchécoslovaquie.

LA SEMAINE

De Cannes, Michèle Manceaux vous raconte

● *Un nouveau vieux village.*

UNE drôle de semaine. Il y a tant « à raconter ». Par quoi commencer ? Peut-être par la Caravelle, ce bel oiseau monstrueux qui vous transporte à Cannes en moins d'une heure. A peine le temps de s'asseoir et l'hôtesse, au timbre de rossignol, annonce : « *Mesdames, messieurs, vous survolez Lyon.* » Vertige quand on pense au nombre de stations-service qu'il faut égrener avant d'en arriver là. Peut-être par l'inauguration d'un vieux village provençal tout neuf, qui ouvre le ban de la série de festivités auxquelles les journalistes du monde entier vont être conviés quinze jours durant. Ce village vaut, en effet, la peine et les

(P. Manciet.)
PHILIPPE ERLANGER, ANDRÉ MALRAUX, HAYA HARAREET, WILLIAM WYLER.
18 *mots.*

(Agip.)
GILLIAN HILLS.
16 *ans.*

Américains, friands de reconstitutions, pourraient nous l'envier.

Un Américain est d'ailleurs à l'origine de Castellaras. Il y a trente ans, il demanda au tout jeune architecte Jacques Couëlle de construire, sur les ruines d'un vieux château, un château tout neuf qui aurait l'air d'un vieux. Aujourd'hui (financé par la banque Seligman), autour de ce château de théâtre, Jacques Couëlle a construit un village : quatre-vingt-douze maisons, patinées par les produits chimiques, entourées de vieux oliviers transplantés et de jardins naissants. Ces maisons sont à vendre (la coiffeuse Carita et Ali Khan ont déjà la leur), mais ne les achète pas qui veut. Castellaras doit devenir notre « Villa Médicis », et les propriétaires de ce village-club entretiendront, chaque année, dans leur château l'artiste lauréat du concours annuel.

Robes
voile imprimé
Lingerie
inédite
Chapeaux...
voilettes...
pailles
Carrés
exclusifs
*
TOUTES
LES BOUTIQUES
EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

● *Est-ce qu'il viendra, M. Rafabi ?*

Mais quoique très proche de Cannes et sentant le décor de studio, ce village est bien loin du cinéma, de ses œuvres et de ses pompes.

M. Malraux, une fleur à la boutonnière, un peu incongrue sous une mine si sévère, a donc déclaré ce treizième festival ouvert. Une phrase de huit mots : ce fut sans doute son plus long discours.

Après, comme deux mille cinq cents personnes, il dut assister pendant quatre heures aux exploits du valeureux prince juif Ben-Hur et à sa lutte sans merci contre le cruel tribun Messala. Il y a de tout, dans ce film-fleuve, du meilleur, comme ces défilés somptueux qui envahissent tout à coup l'écran, comme ces galériens menés au fouet dans un enfer crescendo de folie et de cruautés, comme cette déjà célèbre course de chars, qui relègue au rang des spectacles pour enfants Indianapolis et ses Maserati. Et du pire comme cette crèche de carton-pâte où l'étoile du Berger ressemble à une pile Wonder, comme ces lépreuses pour illustrations d'Histoire Sainte et qui n'ont même pas le verbe claudélien, comme ce Ponce Pilate qui a tellement l'air d'avoir l'air.

Il faut avoir le temps, manger un sandwich et enlever ses chaussures, mais il semble quand même que le meilleur l'emporte. William Wyler a montré qu'il avait de l'autorité. De son passage dans l'armée, qu'il se plaît à rappeler aussi fréquemment que son enfance d'écolier à Mulhouse, il a gardé la science du commandement. « Ben-Hur », un peu trop plein de sang pour qu'on y emmène les enfants, est un film honorable, sans ridicule et sans vulgarité, qui rapportera peut-être autant qu'il a coûté. C'est-à-dire huit milliards.

A l'issue du gala, William Wyler a salué la foule, en compagnie de la douce Esther, c'est-à-dire la vedette israélienne Haya Harareet, qu'il avait découverte dans ce même festival trois ans plus tôt. Encore de quoi faire rêver les innocentes qui arpentent désespérément la Croisette.

J'en ai vu une, l'autre jour, déjeuner avec un vieux monsieur qui lui avait promis Ralph Habib (metteur en scène). La pauvrette, aux ongles noirs, aux joues rondes comme sa gorge, comptait environ seize printemps et demandait entre chaque bouchée : « *Quand est-ce qu'il va venir, M. Rafabi ? Vous êtes sûr qu'il viendra, M. Rafabi ?* » Les commissions de censure, qu'un besoin d'activité semble démanger ces temps-ci, pourraient interdire aux mineurs de moins de dix-huit ans tout bonnement ce Festival de Cannes.

Mais je n'en ai pas encore fini avec ce gala d'ouverture. Je n'y ai jamais vu porter les lunettes avec autant de grâce que Grace de Monaco. Des lunettes libellule, aux fines montures d'or (ceci pour compléter l'article de Mme Express de la semaine dernière), et je n'y ai jamais vu non plus un couple si délicieusement content de soi que M. et Mme Buffet. Lui ne perd pas une minute pour arrondir son petit pécule. Il expose, dans la rue d'Antibes, des femmes en maillot de bain qui rendraient désertes toutes les Rivieras du monde, et il a vendu 18 millions le droit de mettre un hibou doré sur un briquet édité à tirage limité et dédié au Festival (hibou qui voit dans le noir, emblème du cinéma !).

La réception américaine qui suivit « Ben Hur » comptait au moins autant de figurants que dans le film, mais moins bien dirigés. Cohue, bousculade. Officiels et vedettes refluèrent vers les Floralies.

Une grande salle humide, sentant la teinture d'iode, où les rivières de diamants, couchées sur des éponges teintes en rouge, se glissaient parmi les fleurs et où des oiseaux rares se mélangeaient à un nombre incalculable de poulets (en faction pour garder les bijoux).

Ces Floralies me paraissaient assez mal motivées dans le cadre du Festival, jusqu'à ce que j'apprenne que l'époux d'une conseillère municipale de Cannes était horticulteur.

Ainsi va le Festival où chacun trouve finalement son compte, même si, comme cette année, les affaires semblent plus difficiles et s'il faut grand renfort de séduction pour dérider l'Allemagne et le Japon qui sont nos plus gros clients.

De la compétition, prétexte à toutes ces rencontres, à toutes ces exhibitions burlesques de chair fraîche, à tous ces déjeuners délirants (à la Napoule, pour faire rire, Dario Moreno s'est barbouillé de sorbet), à toutes ces corridas (dimanche, de vrais toros ont même affronté la Croisette), de la compétition, donc, il faut néanmoins retenir les seuls moments enrichissants pour l'esprit ou pour le cœur.

● *Luis Bunuel : athée grâce à Dieu.*

Luis Bunuel a été l'une de ces surprises.

Son dernier film « La Jeune Fille », terminé il y a vingt jours à peine, a été présenté sans tapage. Personne ne savait que le célèbre metteur en scène mexicain avait ainsi tourné cet hiver son premier film parlant anglais, produit par soixante-deux amis.

« La Jeune Fille » a treize ou quatorze ans. Elle vit dans une île avec, pour toute compagnie, celle du rude gardien de la réserve de chasse. Jusqu'à ce qu'un Noir traqué cherche refuge dans l'île. Les rapports de ces trois personnages, leurs haines, leurs craintes, leurs faiblesses, deviennent le microcosme de toute une société. Dans un climat latent et discret d'érotisme, le Noir et le Blanc s'opposent. Le Blanc abuse doucement de l'innocence de la jeune fille, mais c'est le Noir qui est acusé d'un viol qu'il aurait commis juste avant d'arriver dans l'île.

Un pasteur, venu chercher la jeune fille pour la conduire à l'orphelinat, essaiera de remettre un peu d'ordre dans toute cette incohérence des sentiments humains, et nous voyons là peut-être le plus tendre des films de Bunuel, un film tout gris, tout calme, sans éclat et sans musique.

A Cannes, Luis Bunuel s'est caché dans un hôtel éloigné. Rarement comme lui, un homme ressemble autant à son œuvre. Bunuel, c'est le rêve et la chaleur.

Sous un parasol, il me dit : « *Aucun homme n'est vraiment méchant* », et il poursuit : « *C'est pourquoi j'aime bien « La Jeune Fille ». Tous les personnages y sont sympathiques. Ils ont des défauts, des failles, des incompréhensions, mais aussi des élans. Ils se trompent comme tout le monde. Le Noir ne tue pas le Blanc, non parce que c'est un bon Noir. Simplement parce qu'il a peur. Le Blanc pense que le Noir est un animal. Il lui dit : « Ce n'est pas ta faute si tu n'es pas un homme. J'ai de la pitié pour toi.* »

— Et le pasteur, il semble aussi plus sympathique que les prêtres de vos autres films ?

— *Non, ni plus ni moins. Il a des méthodes un peu policières pour savoir les choses, et lui non plus il ne veut pas coucher dans les draps qui ont servi au Noir. Il a du bon et du mauvais.*

— Mais quelle est votre attitude maintenant vis-à-vis de la religion catholique ?

— *Je n'ai pas d'attitude. J'ai été élevé dedans. Je pourrais répondre : « Je suis toujours athée, grâce à Dieu. » Je crois qu'il faut chercher Dieu dans l'homme. C'est une attitude très simple.* »

Et puis Bunuel, qui s'intéresse tant à la France, me parle des « Bonnes Femmes » qu'il vient de voir en passant juste à Paris.

« *Je n'ai jamais vu un film qui m'ait autant déplu. C'est horrible. Je ne comprends pas non plus pourquoi on montre tant en France ce qui se passe dans l'intimité. Moi, quand je vois des gens qui s'embrassent sur un écran, je rougis. Dites-moi, « La Jeune Fille », cela ne va pas plaire du tout ?* »

En effet, Bunuel a réussi le film le plus trouble et le plus troublant sans montrer même un baiser. Pourvu qu'il sorte bientôt partout, mais Bunuel n'aime pas s'occuper de ses films quand ils sont finis. (« Nazarin » n'est toujours pas sorti.)

(Agip.)
ANNETTE VADIM ET BERNARD BUFFET.
18 *millions.*

Lorsqu'on lui a conseillé de publier une page de publicité dans le journal corporatif, il a demandé : « *C'est combien ?* » On lui a répondu : « 70.000 francs ». Alors, il a tendu

→

l'argent à son fils et lui a dit : « *Tiens, va plutôt t'amuser.* »

● *Henry Miller : un monde inconnu.*

Je quitte l'hôtel avec Henry Miller qui enfouit là aussi son visage de bonze oriental.

« *Descendons à pied,* me dit-il. *C'est bon, l'exercice pour le corps.*

— C'est amusant d'être juré ?

— *Oui, j'ai l'impression de visiter un monde inconnu.*

Un long silence. Henry Miller, tout ridé sous sa petite casquette, marche très vite. Nous regardons les affreuses maisons en construction, et puis il devient très disert :

— *Bunuel, je ne l'avais pas revu depuis trente ans. La dernière fois, la seule fois où nous nous étions vus, c'était en 1929. Il venait de faire « Le Chien andalou ». J'étais employé à Paris, à l'American Express. Je lui ai écrit un mot pour lui dire combien j'aimais son film. Il m'a répondu et nous avons pris un verre ensemble au Café de la Paix. Hier, il m'a dit : « Personne n'a jamais écrit si bien sur moi que vous. » J'étais très content. Vous voyez : je connais le cinéma !* »

Nous étions arrivés dans le tourbillon. Le charme était rompu. Parfois, dans la salle des festivals, Babel obscure où n'existent pas encore les écouteurs promis, le charme renait. Et plus que le charme, l'émotion. Le film yougoslave : « Le Neuvième Cercle », serre la gorge. La tragédie des persécutions continue d'inspirer les pays de l'Est. Le drame est encore plus inoubliable pour eux et comme ils ont raison de nous le faire sentir. Chaque Festival révèle ainsi une œuvre pleine de souvenirs et de sang, qui touche au plus profond. Dans « Le Neuvième Cercle », dans l'horreur du camp, se termine une belle histoire d'amour, celle d'un mariage blanc entre une jeune fille juive et un étudiant aryen qui l'avait épousée pour la sauver. Ils périront ensemble, électrocutés, bizarres Roméo et Juliette du vingtième siècle. La mise en scène de France Stiglic est empreinte de sincérité plus que de brio. Mais il y a des moments où, justement, le brio est insupportable.

● *U.R.S.S. : dix minutes d'ovations.*

Egalement bouleversant, le film russe de Grigory Tchoukhraï, « La Ballade du Soldat ». Dix minutes d'ovations et des torrents de larmes ont prouvé le contentement du public qui se méfiait pourtant de voir encore une fois une histoire d'amour pacifiste, pleine de grenades et de bons sentiments. Mais « La Ballade du Soldat », c'est encore une fois le prodige du cinéma russe qui, à force de lyrisme et de pureté, fait « marcher » même les cyniques les plus blasés.

Le thème est simple. Un amour entre deux coups de canon. Le miracle de « Quand passent les cigognes » et le fourmillement d'une vie comme dans « Le destin d'un homme ». On remarque néanmoins, cette fois, quelques manquements à la rigueur de la discipline soviétique. Le soldat choisit une permission au lieu d'une médaille. On voit des soldats lâches et, à la fin, la vieille maman, le personnage peut-être le plus déchirant du film, adjurera son fils de ne pas retourner au front. Le metteur en scène du « 41° » (dont c'est le second film) fait vibrer toutes les cordes sensibles les unes après les autres. Son travail technique, son souffle, son art de mêler le pathétique sublime et la petite notation intime, lui assurent le succès.

(Dalmas.)

MARCELLO MASTROIANNI ET ANITA EKBERG DANS « LA DOLCE VITA ».
Les places se vendaient au marché noir.

Passons vite sur le film norvégien « La Chasse » (l'omelette reste décidément la seule spécialité de ce pays), sur le film chinois « L'Ombre enchanteresse » (une femme-vampire, avant Vadim) et même sur le film japonais « L'Etrange Obsession », annoncé comme super-audacieux et simplement super-bouffon. Il n'a recueilli qu'un succès de fou-rire, non voulu.

● *Rossellini : satisfait.*

Rire moins fou et plus voulu, mais rires et sourires pour la comédie de Jules Dassin, « Jamais le dimanche ». Ce n'est pas un grand film. Il y a plein de complaisances, plein de clins d'œil, plein de trucs dans ce petit poème grec que le metteur en scène de « La Cité sans voile » a dédié à Mélina Mercouri. Mais il y a aussi justement une si grande joie de faire plaisir, un tel amour de la Grèce et du soleil, que tout y est baigné de gentillesse et de tendresse. Certains moments, celui où la P... joyeuse se baigne parmi les matelots du Pirée ; celui surtout où elle raconte la tragédie antique à sa manière (« et après, ils sont tous allés à la plage »...) sont particulièrement gais.

Même la salle glaciale des Ambassadeurs n'a pas résisté aux « Bouzoukias », venus d'Athènes, qui ont animé la soirée donnée après le film. Même la Bégum a dansé sur le verre pilé de 3.000 gobelets cassés. L'air des « Enfants du Pirée » risque de devenir un nouveau « Mustapha ».

Encore un mot sur le film danois « Paw », qui ne ressortit pas précisément à la critique. Avec un petit garçon et des animaux, c'est toujours gagné d'avance.

Réalisé par une jeune femme qui a, elle-même, l'air d'un petit garçon, « Paw » est une réussite du genre. Un conte cruel au moins aussi joli que « Crin blanc ».

Enfin, cette semaine d'un festival que tous s'accordent à reconnaitre comme particulièrement sérieux (pas beaucoup de vedettes, mais beaucoup de films intéressants), s'est terminée sur la « Dolce Vita », si attendue que les places se vendaient au marché noir depuis le matin.

Si attendue, trop attendue. La déception était prévisible.

Le portier du Carlton et moi-même n'avions enregistré à cinq heures du matin qu'un seul avis vraiment favorable. Il semble exclu que la « Dolce Vita », finalement admise à concourir, obtienne le Grand Prix.

Une seule personne, à l'issue de la projection, montrait une mine satisfaite : c'était Rossellini.

MICHELE MANCEAUX.

(Voir, page 7, l'article de Françoise Giroud.)

du 17 au 29 mai
à la galerie d'orsay
73 bis, quai d'orsay
entrée libre
de 9 h. à 18 h. 30
EXPOSITION
Agfacolor 60
100 photos en Agfacolor que vous devez voir

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 16 ...	21 h.	RIGOLETTO
Mercredi 18	21 h.	Soirée de Ballets : LES SYLPHIDES, LES NOCES FANTASTIQUES, QARRTSILUNI
Vendredi 20 .	21 h.	FIDELIO (en allemand) sous la direction de HANS KNAPPERTSBUSCH
Samedi 21 ..	20 h.	CARMEN
Dimanche 22	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE

Mercredi 18	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Jeudi 19 ...	21 h.	Soirée de Ballets : COMMEDIA DELL'ARTE, PIECES CHOREGRAPHIQUES, OMBRE LUNAIRE (Création), STUDIO 60, FETE ARLESIENNE
Vendredi 20	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Samedi 21 .	20 h. 30	MIREILLE
Dimanche 22	14 h. 30	CAVALLERIA RUSTICANA, PAILLASSE
Dimanche 22	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« Fanny » : quelques larmes. — Beaumarchais : un étranger. — Angélique : une épaisseur de francs lourds. — Margaret : soyez heureux, c'est un ordre.*

FANNY. — Film de Marc Allégret et de Marcel Pagnol. Vous avez beau dire, on peut être de l'Académie et avoir du talent. Et les bons sentiments n'inspirent pas que de mauvais films. « Fanny », qui a vingt-huit ans d'âge, a bien pris quelques rides et un esprit chagrin pourrait porter au compte de Raimu et de Charpin tout ce qui y subsiste d'humanité. Ce serait injuste. Le meilleur acteur du monde n'a jamais rien tiré du néant. Le dialogue de « Fanny » est d'un naturel qui m'a charmé et, en plus d'un endroit, j'y suis allé d'une larme.

★

PORTRAIT SOUVENIR : « BEAUMARCHAIS », émission de Roger Stéphane et d'Armand Salacrou. Salacrou parle de Beaumarchais comme d'un ami qu'il a connu. On ne saurait être plus direct et plus brillant. Mais l'avouerai-je ? Beaumarchais n'est pas mon homme. Rien de ce qui lui arrive (et que ne lui est-il pas arrivé ?) ne me touche. Il ne m'est pas antipathique, il m'est étranger. Peut-être ne faisait-il pas assez oraison pour me plaire. On entend ce que je veux dire...

★

EN VOTRE AME ET CONSCIENCE. Pierre Dumayet a reconstitué pour nous le drame de cet hôtelier, convaincu d'avoir assassiné sa femme et sa fille, et qui n'avoua jamais. Nous voyons ici qu'un de ses parents avait résolu de le perdre. Dire que des hommes et des femmes furent déshonorés, chargés de crimes horribles, exécutés ou envoyés au bagne, et ils étaient innocents, et qu'il s'en trouve encore au moment où j'écris ! Dreyfus, s'il n'avait pas eu le frère qu'il avait, cette famille acharnée à le sauver...

★

MUSIQUE POUR TOUS. Petit ensemble de harpes. Je n'ai aucun goût pour la harpe seule ! Elle a l'air de courir après l'orchestre qu'elle a perdu. J'ai des distractions durant ce concert. La télévision devrait apprendre aux chanteuses à ne pas changer leurs sourcils de place, comme font les folles d'aujourd'hui. Passe encore d'épiler ceux que le Seigneur vous a donnés, s'Il s'est montré trop généreux. Mais gardez-vous de les supprimer : vous ne voyez pas ce que le téléspectateur voit fort bien : le gros bourrelet rasé au-dessus de l'œil, pareil à une maladie...

★

LECTURE POUR TOUS. Deux sommets à cette émission : Romain Gary, ce romancier diplomate, a si bien parlé de son récit « La promesse de l'aube », qu'après l'émission j'ai eu hâte de le retrouver sous la montagne des derniers ouvrages reçus, et de l'exhumer. Mais l'admirable histoire de ce fils et de cette mère, ce n'est pas le lieu d'en parler ici.

Me croira-t-on si j'avoue que j'ignorais jusqu'au nom d' « Angélique », l'héroïne du roman-feuilleton de « France-soir » ? Une de mes filles m'avoue que c'est à cause d' « Angélique » qu'il faut lui faire parvenir « France-soir » à Caracas ! Les auteurs sont là : un ingénieur et son épouse. Un scientifique, directeur d'usine, qui n'entendait rien à la littérature. Ruiné, il décida à froid de fabriquer ce genre de roman historique, illustré déjà par « Caroline Chérie » et « Autant en emporte le vent ». Grâce à une méthode rigoureuse, il réussit au-delà de tout ce qu'il avait espéré. « Aimez-vous votre héroïne ? », lui demande-t-on. « Ah ! nous serions bien ingrats de ne pas l'aimer ! ». Ce cri du cœur nous arrive à travers une épaisseur impressionnante de francs lourds.

★

CINQ COLONNES A LA UNE. L'imbattable émission des trois Pierre (Lazareff, Dumayet, Desgraupes). Ah ! ils en ont des idées à eux trois ! Sous notre nez, un journaliste kidnappe tous les enfants de quatre ans avec lesquels il lie conversation, sauf deux — il suffit d'une sucette ou même de rien du tout. La preuve nous est administrée que le petit Eric pouvait fort bien ne pas connaître son ravisseur.

Ce qui suit est admirable : à Angers, quatre frères et deux sœurs, tous entrés en religion, et qui ne s'étaient pas revus depuis trente ans, se retrouvent. J'aimerais savoir si Pierre Dumayet a été touché par la vieille sœur blanche et par le trappiste, s'il s'est interrogé sur ce que signifie cette simplicité, cette transparence, si les téléspectateurs ont songé à la source d'une telle paix, d'une si évidente joie ? Ces frères et ces sœurs se demandaient : « Qui de nous a la meilleure part ? » Mais ils savaient qu'ils ont tous la même part du même Pain, quelle que soit la couleur de leur bure.

★

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE MARGARET.

Si « Peau d'Ane » m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

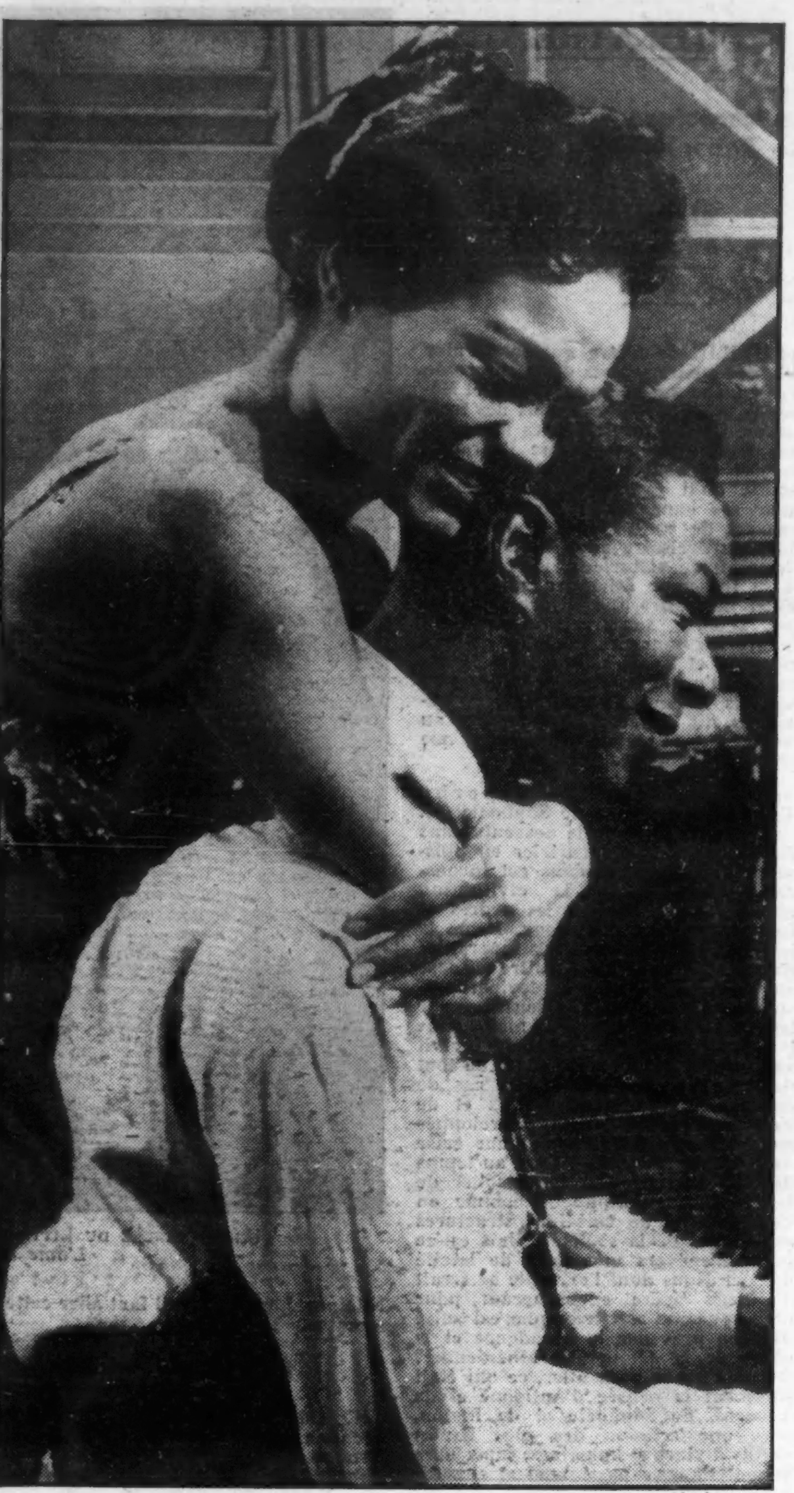
J'ai pris comme notre fabuliste un plaisir naïf à ce conte de fées anglais. Je me suis senti peuple, et je l'ai été de tout mon cœur. Ce carrosse de la mariée, il était fait d'une citrouille, comme celui de Cendrillon. J'étais content que les fées maussades et jalouses qui règnent en d'autres pays aient refusé de venir : peut-être auraient-elles jeté un mauvais sort à cette princesse ravissante dont un peuple immense était amoureux. Les hommes aiment que le bonheur existe. En ce jour du 6 mai, il leur apparaissait comme un rêve un peu fou qui eût été vrai — un rêve dont la télévision brièvement nous arrachait : je pense à ces quelques secondes où apparaissait en gros plan le visage fermé de la Reine, triste peut-être, ou fâché, ou seulement nostalgique ?

La traversée de l'illustre nef par les époux qui se donnaient la main, nous aurons pu l'observer mieux que personne, elle d'une aisance royale, et lui, avec juste ce qu'il fallait de gaucherie. Nous n'oublierons pas la marée humaine qui déferla vers Buckingham pour saluer les mariés au balcon, cette même foule dont chez nous le sombre flot roulait aux Tuileries sur les Suisses massacrés... Cette foule anglaise aimait sa Princesse, et même le berger qu'elle épousait, au point de ne pouvoir les quitter, de les escorter jusqu'à la Tamise, et de regarder s'éloigner avec une nostalgie qui nous gagnait, nous aussi, le vaisseau enchanté.

Soyez heureux ! Ce n'est pas un souhait, c'est un ordre. Vous devez à ce pauvre peuple d'être heureux : ce serait un crime que le décevoir, lui qui a cru à votre bonheur.

« *Soyez l'un à l'autre un monde*
[toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez
[pour rien le reste. »

FRANÇOIS MAURIAC.



(Archives.)
EARTHA KITT ET NAT KING COLE DANS « SAINT-LOUIS BLUES ».
Achetez plutôt le disque.

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

● *« St-Louis Blues » : les pièges de l'oncletomisme.*

SUR les Champs-Elysées, les films de jazz se suivent et ne se ressemblent pas. Après l'éblouissant « Jazz à Newport », voici le sombre « Saint Louis Blues » (1), un spectacle d'une médiocrité consternante et sans appel. Pourtant, ce film bénéficiait à mes yeux d'un préjugé favorable : pour la première fois, les Américains se décidaient à retracer la vie d'un jazzman de couleur. Jusqu'à présent, pour des raisons faciles à comprendre, seuls les Blancs comme Bennie Goodman, Glenn Miller ou Gene Krupa avaient eu droit à cette faveur. Cette tentative courageuse était donc plutôt sympathique. Malheureusement, la réussite de l'entreprise fut compromise dès le départ par le choix du héros : W.C. Handy n'est pas une figure très marquante du jazz et sa vie est d'un intérêt romanesque bien réduit. Il fallait par conséquent « broder » et le résultat est désastreux.

Mais ce qui est plus grave, c'est que le réalisateur du film, Allen Reisner, qui marchait visiblement sur des œufs, est tombé dans tous les pièges de l'oncletomisme le plus écœurant.

La plupart des rôles sont tenus par des artistes noirs. Pearl Bailey est la seule à se tirer honorablement de cette redoutable épreuve. Ella Fitzgerald, annoncée comme la vedette sur les affiches, fait au milieu du film une apparition de deux minutes et demie. Nat King Cole personnifie Handy sans la moindre conviction.

Inutile, bien entendu, de vouloir retrouver dans « Saint Louis Blues » l'atmosphère historique des débuts du jazz. Les authentiques blues de Handy sont soumis à un traitement qui en effacent l'originalité, le caractère et la saveur. A ceux qui voudraient découvrir les œuvres du « père du blues », je conseillerai plutôt l'achat du disque déjà ancien mais inégalable de Louis Armstrong : «Louis Armstrong plays W.C. Handy» (Philips B 07038 L). C'est une admirable pièce de collection qu'il est indispensable d'avoir entendue.

DANIEL FILIPACCHI.

(1) Elysées-Cinéma.

Paris au fil de l'eau
Pont de l'Alma
Bateaux-Mouches BAL. 96-10
Promenades Restaurants

RADIO-TÉLÉVISION
DUCASTEL
DAHG
le monde à portée de votre main !
Transistor RUBY
208 bis Rue Lafayette : PARIS Xe. Tel. : NORD 01-74

GYMNASE
A partir du 18 mai
MARIE BELL
dans
LE BALCON
de JEAN GENET
Mise en scène de PETER BROOK
avec
JACQUES DACQMINE
Location ouverte pour les
50 représentations exceptionnelles

HUCHETTE
4e année
IONESCO

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LES OISEAUX SAUVAGES v. o.
Un film inédit d'ALF SJOBERG
avec MAJ BRITT NILLSON

CINEVOG [redacted]
101, rue St-Lazare
LE DIABLE AU CORPS
[redacted] M. PRESLE
G. PHILIPE

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin OPE. 81-50
LE CHEF-D'ŒUVRE DU CINEMA INDIEN
PATHER PANCHALI
de SATYAJIT RAY

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes - TRI. 96-48
ÉTOILES
PRIX SPECIAL DU JURY CANNES 1959

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince
Amb. Esp.-Sud-Am.

CARROLL'S Célèbre cabaret de FREDE
36, r. de Ponthieu. ELY. 46-60

SERGE GAINSBOURG - CORA VAUCAIRE
COLLÈGE INN. 28 Rue Vavin. Dan 65-81

CLAUDE LUTER
AU SLOW-CLUB, 130 rue de Rivoli

Restaurants

BAZILLE PIERRE DORIS
20, rue Princesse. Dan. 97-59

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRAMY
30 N.F. (3.000 francs) par personne
avec ½ boût. champagne
ELY. 11-61

HOMMAGE A JEANNE BUCHER
Rétrospective 1925-1960
arp - mondrian - klee - gris - miro - kandinsky
picasso - giacometti - ernst - vieira da silva
bissière - hadju...
53, RUE DE SEINE - DAN. 22-32

GALERIE CHARPENTIER, 76, Faubourg-Saint-Honoré
Cent Tableaux de Collections privées
de BONNARD à de STAEL
Clôture de l'exposition le jeudi 19 mai au soir

GALERIE MAEGHT
KANDINSKY
Epoque du Bauhaus (I)

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
PICASSO
PEINTURES 1911-1956
12 avril - 26 mai

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Ajax » : il a suffi à André Malraux de parler...*

HUMILIE de n'être que le dernier des quatre grands de la guerre de Troie (avec Agamemnon, Ulysse et Ménélas), Ajax souhaite la mort des trois autres. Rêveur éveillé, il les massacre une nuit, mais une déesse l'a rendu fou, et ce sont des moutons et des bœufs qu'il égorge en les prenant pour ses ennemis. Il revient à lui, couvert de sang, pour se découvrir boucher dérisoire alors qu'il se voulait régicide victorieux. Il comprend, il se tue pour échapper à la honte d'être un traître et à la tare d'être un fou. Teucros, son frère, voudrait lui rendre les honneurs funèbres qu'Agamemnon et Ménélas refusent à la dépouille d'un homme qui a transgressé les lois divines comme les lois humaines. Et Teucros ne l'emporte au terme d'une longue discussion que grâce à l'arbitrage d'Ulysse.

Tel est l'argument superbe d' « Ajax », tragédie de Sophocle (1). On y trouve tout, de la descente dans l'inconscient d'un meurtrier en puissance à la descente dans cet inconscient collectif de la civilisation grecque d'où s'élèvent les ordres et les interdictions des dieux. Même la longue discussion sur les funérailles d'Ajax, qui pourrait paraître oiseuse au spectateur moderne, devient passionnante comme la discussion sur les funérailles de Polynice dans l' « Antigone » que Sophocle écrivit sans doute tout de suite avant ou tout de suite après « Ajax ». Les cas de conscience d'Antigone, d'Ajax et de Teucros, tels qu'ils sont développés par Sophocle, témoignent d'une crise de la conscience athénienne au temps de Périclès : peut-on se détacher de la religion traditionnelle comme on s'est détaché de certaines structures archaïques de la société ? Mais est-ce pour aller vers une sorte de laïcité démocratique dont l'exemple ne serait d'ailleurs guère encourageant pour nous, puisque son triomphe est suivi de bien près par la décadence et la chute de la démocratie athénienne ? Ou bien est-ce pour aller, ce qui était sûrement la pensée d'Antigone et de Teucros, de Sophocle et de Platon, vers une religion des plus hautes vertus divines et humaines, supérieure au polythéisme passionnel et aux dévotions étriquées ?

C'est le bonheur de la tragédie de nous porter ainsi d'emblée au sommet. Et c'est la chance d'André Malraux : il lui a suffi de parler et voici, semaine après semaine, « Polyeucte », « La Mort d'Agrippine », « Ajax », et nous les écoutons avec passion. Ce qui ne dépendait pas du ministre, c'est de faire surgir du sol une génération de tragédiens. La représentation donnée par la troupe de M. Jean Tasso (Mme Edwine Moatti, MM. Denis Manuel, Mario Pilar) est honorable, parfois émouvante, mais elle manque un peu de style et surtout d'unité de style.

(1) Alliance Française, le mardi. Traduction (excellente) de Jacqueline Moatti. M. Jacques Lacarrière vient de publier un petit livre excitant sur « Sophocle » (« Les Grands Dramaturges », l'Arche) et M. Defradas un bon petit guide de « La littérature grecque » (Armand Colin).

(Pic.)

UNE DANSEUSE DU LITTLE BALLET TROUPE DE BOMBAY.
L'âme d'un peuple.

N'importe, c'est là qu'il faut aller cette semaine.

● Théâtre des Nations

Il faut avoir une pensée de grande reconnaissance pour le Little Ballet Troupe de Bombay (2), qui est venu danser et mimer une suite des scènes du Ramayana dans le goût des images d'un Epinal de l'Orient. Entre l'Inde des pauvres hommes dont le cinéma nous offre l'image dans « Pather Panchali » et l'Inde des dieux que la belle exposition du Petit-Palais fige dans la froide immobilité des musées, ce spectacle venait à point pour établir les transitions et faire pressentir l'âme d'un peuple dans son unité comme dans sa diversité. C'est la possibilité de ces rapprochements qui fait goûter aujourd'hui une certaine douceur de vivre. Il y a soixante-quinze ans, des Esseintes, le héros de Huysmans, économisait un voyage à Londres en passant la soirée dans une taverne anglaise de la rue d'Amsterdam. Au siècle des Caravelles, des Esseintes, abonné au Théâtre des Nations, sentirait encore moins le besoin de quitter Paris...

ROBERT KANTERS.

(2) Théâtre des Nations.

FORUM

Défense des « Bonnes Femmes »

● *Le dernier film de Claude Chabrol, « Les Bonnes Femmes », a été mal accueilli. Françoise Sagan a demandé à « L'Express » de plaider pour lui. Elle a la parole.*

VOICI la deuxième fois en un an que je vois de justesse un très bon film, intelligent, audacieux, réjouissant, un film que presque toute la critique m'aurait empêché d'aller voir si je l'avais écoutée. Le premier était « A double tour », de Chabrol, et le dernier « Les Bonnes Femmes ».
Je dois signaler tout de suite que je ne connais pas Chabrol et que la simple expression de « nouvelle va-

GALERIE COARD
36, Avenue Matignon, 8e
BOLIN
DU 3 AU 25 MAI

Galerie André WEIL
26, avenue Matignon
LA NATURE MORTE ET SON INSPIRATION
au PROFIT DE LA LIGUE CONTRE LE CANCER
19 avril - 15 mai

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX
DE
COLLECTIONS PRIVÉES
(de Bonnard à de Staël)
Clôture de l'exposition le jeudi 19 mai au soir
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

gue » me communique la même nausée que les photos en couleur des petits enfants de Rainier de Monaco, qui n'y sont pour rien non plus, les pauvres.

Mais, je dirai tout de suite que j'ai beaucoup d'admiration pour Chabrol. Il y a dans tous ses films un courant d'air qui sent la liberté, la gaieté, de temps en temps une douce folie, et enfin l'intelligence. « Les Bonnes Femmes », le dernier, est un film juste, incroyable de justesse, et enfin beaucoup plus que les autres empreint de ce que certains critiques appellent l'humanité et qu'ils lui refusent. Je ne citerai pas ces critiques une à une, chacun s'y retrouvera et ce sont les mêmes sottises. « C'est un film vulgaire, sordide, bas, etc. » Or la vérité n'est jamais sordide. Et la vulgarité n'est qu'un effort pour dissimuler ou faire semblant. Rien de tout cela dans ce film : il y a des personnages grossiers, le langage employé ne relève pas de Madame de La Fayette, et alors ? Si je soutiens que 90 % de la population parle comme les personnages des « Bonnes Femmes », je serai modeste ; et que les rues, les piscines, les dancings sont peuplés d'individus semblables, je serai juste. Mais que se passe-t-il ? Les critiques ne fréquenteraient-ils plus le bon peuple de Paris ? Seraient-ils à ce point noyés dans les cocktails, à parler de Fritz Lang ou de Hitchcock ? On a crié : « Assez » parce que les écrans étaient peuplés d'individus dénudés, étendus, parlicotant avec des partenaires désabusés. C'est compréhensible, il y a eu trop de films de ce style et l'ennui naquit un jour... etc. Mais y a-t-il une bonne femme nue dans ce film ? Une scène érotique ? NON.

Alors, me dira-t-on, c'est peut-être vrai. Mais pourquoi choisir un tel sujet ? Pourquoi décrire la laideur, la monotonie et la petitesse ? Il y a une seule raison à ça, et c'est la bonne : parce que ça existe. « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Ce n'est pas une phrase molle. Curieusement, on fait à Chabrol les mêmes reproches que l'on faisait, de son temps, à Zola (voir « Le Figaro » de l'époque). Sommes-nous condamnés, au cinéma, à ne voir que des princesses, des avocats, des intellectuels, des gens aisés ? Ou plutôt, sommes-nous condamnés à ne voir les autres, « les fauchés », qu'avec le bon clin d'œil malicieux, tendre et paternaliste de certains films italiens ?

Une angoisse quotidienne

Faudra-t-il toujours, comme toile de fond à ces jeunes filles qui travaillent et qui sont seules, le personnage de la « Mamma » qui lave le linge dans la cour, gifle et pleure, et du petit mécano honnête qui épouse à la fin ? Faut-il que toutes les apprenties de Paris ressemblent à la Fanny de Pagnol ? N'y a-t-il pas cette grande peur du futur chez « Les Bonnes Femme », cette angoisse quotidienne, mal expliquée et étouffée, avec les moyens du bord ? Et les moyens du bord, c'est les « types », les dragueurs, rarement pitoyables pour les « bonnes femmes ».

Il y avait une manière de faire un film sur ce sujet, et c'était celle de Chabrol. Il n'a pas rêvassé, il ne s'est pas moqué de ses « bonnes femmes », en leur prêtant des déroulements romanesques saugrenus, il les a suffisamment distinguées les unes des autres pour qu'on les estime et que l'on se passionne pour le film. Bref, il leur a accordé cette tendresse qui est la vraie, celle de voir, de comprendre, et de ne pas chercher à transformer.

La dernière image du film, où cette bonne femme inconnue attend dans un petit dancing, attend « l'autre », attend l'amour, attend l'avenir, attend ce « à quoi rêvent les bonnes femmes », est merveilleuse de pudeur et, je le dis sans rire, de bonté.

Un homme arrive, on ne le voit que de dos, il s'incline devant elle, elle sourit. Ils dansent. Elle a la main sur son épaule, son visage devient confiant, ébloui. Il l'a invitée pour une heure dans un hôtel, ou pour la vie, elle l'ignore. Qu'importe : elle a été choisie. Cette simple scène me semble une assez grande clef pour ceux qui n'auraient pas su voir les autres.

Ajoutez à cela l'humour, la rapidité, la poésie, un sens de l'érotisme (je pense au zoo) bien plus suggestif que les divers déshabillages et autres culbutes dont on nous abreuve et vous n'aurez qu'une idée inférieure du film : Chabrol a quelque chose à lui, un ton, une manière de voir, une vérité qui lui appartiennent en propre. Mais, si vous ne me croyez pas, allez voir le film.

FRANÇOISE SAGAN.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Poussin: le dôme des Invalides de la peinture.*

CENT VINGT tableaux exposés depuis mardi au Louvre sur les cent quatre-vingts connus et authentifiés avec certitude, des dizaines de dessins, des sculptures. Le Musée national de Londres, le musée du Prado (qui prêtent tous deux pour la première fois des toiles destinées à une exposition étrangère), le musée de Melbourne, les musées russes, les musées des universités américaines, le monde entier associé pour vaincre la méfiance des Français et leur démontrer que Nicolas Poussin (1594-1665) est bien le plus grand des peintres français d'avant le XIXe siècle. Et pourtant, parmi ces œuvres nettoyées et rassemblées à grand-peine au cours de ces trois dernières années par un conservateur du Louvre, Charles Sterling, et le conservateur des peintures de la reine d'Angleterre, sir Antheny Blunt, le visiteur n'aura qu'un geste à faire pour partager l'admiration que suscite, hors de nos frontières, l'œuvre de Poussin.

(Musée du Louvre.)

DÉTAIL DES « ISRAÉLITES DANS LE DÉSERT » PAR POUSSIN.
Une aventure pacifique.

Qu'il s'approche d'une toile quelconque où la peinture situe telle ou telle scène mythologique dans un paysage. Qu'il en contemple une fois l'ensemble. Puis qu'il ferme un œil et que, de son index et de son pouce repliés, il se fabrique devant l'autre œil, un « cache » lui permettant d'isoler les détails. Qu'il promène ainsi, au hasard, cette sorte de « caméra naturelle » sur, on pourrait presque dire : dans le tableau, et il découvrira ici un Corot, ici un personnage d'Ingres, ici le visage d'un portrait de Manet, ici un Courbet, ici encore des montagnes brossées avec l'audace d'un Cézanne. Car les œuvres de tous ces peintres — et celles de beaucoup d'autres — sont réellement, pratiquement, sorties de Poussin.

« Furia di diavolo »

L'académisme apparent des sujets traités n'explique pas seul l'incompréhension dont Poussin, depuis trois siècles au moins, souffre dans son propre pays (sauf auprès des peintres et des spécialistes de l'histoire de l'art). C'est une règle générale que d'être plutôt considéré comme banal et sans intérêt par ses compatriotes quand on exprime avec trop de naturel leur tempérament propre.

Et puis, sa vie ne semble pas, à première vue, présenter un caractère romanesque qui permettrait d'organiser plaisamment la publicité de son œuvre.

Cette vie, cependant, ressemble beaucoup, dans ses grandes lignes, à celle des « peintres maudits » de la fin du XIXe siècle.

Il est né en juin 1594, aux Andelys, d'une famille de notables ruinés, croit-on, par les guerres de religion. Quand, à 18 ans, encouragé dans sa vocation par Quantin Varin, peintre obscur venu décorer l'église du bourg, il part clandestinement pour Paris, ce n'est encore pour lui qu'une première étape. Il s'agit de gagner Rome, alors capitale mondiale des arts.

Et, pendant douze ans, dans le Paris semi-rural du temps, Nicolas court les ateliers, peint au rabais enseignes et trumeaux, cherche des mécènes, crève de faim. On ne sait pour quelle raison — accident ou maladie — il ne dépassa pas la Toscane lors de son premier voyage pour Rome. Mais on sait que, lors de sa seconde tentative, grâce à la vigilance de ses créanciers, il ne dépassa pas Lyon.

« *Vederete un giovane che a una furia di diavolo !* » (Vous allez voir un jeune homme qui a une fougue de tous les diables !)

En 1624 seulement, Giovanni Battista Barino (le chevalier Marin), qu'il avait rencontré à Paris, peut enfin présenter en ces termes son protégé au cardinal Barberini, neveu du Pape.

Nicolas Poussin a trente ans. Il est à Rome ; à l'exception d'un séjour de deux ans à Paris, il y vivra jusqu'à l'âge de 71 ans où il mourut. Mais ses tableaux, pendant de longues années, ne se vendent toujours pas. Ou plutôt, se vendent mal. Il a de la renommée, pas encore de « cote ». Un amateur avisé lui paie la somme de 7 écus pour un « Prophète » dont il fait aussitôt exécuter la copie pour 8 écus.

A titre de comparaison, Poussin — vers la cinquantaine — vendait entre 100 et 150 écus des tableaux dont la copie coûtait environ 30 écus.

Comme ils prennent aujourd'hui des photographies de leurs acquisitions, les collectionneurs en faisaient alors exécuter des copies et, vers la fin de sa vie — comme, plus tard, Corot — Poussin ne dédaigna pas de signer les meilleures d'entre elles.

Une tête par jour

Il est vrai qu'il peignait lentement : « *Comme je vieillis, je me sens, au contraire des autres, enflammé d'un grand désir de bien fère* », écrit-il en 1644 (1). Bientôt, il avouera ne pas pouvoir dépasser la vitesse d' « une tête par jour ».

C'est la période de plénitude. Si les thèmes demeurent conventionnels, ils n'en sont pas moins traités en fonction du tableau et non du sujet. L'écueil du maniérisme se trouve donc évité comme l'exige une époque entre toutes vouée à la perfection et à l'équilibre.

Certes, il y avait alors aussi des 13 Mai, des guerres d'Indochine ou des affaires de Hongrie. Cela s'appelait la Fronde, la révolte des Cosaques en Pologne ou la question de Naples. Mais, en ce temps-là, les intellectuels étaient moins menacés ou plus « détendus » qu'aujourd'hui : « C'est un grand plaisir, écrit Poussin en 1649, de vivre en un siècle là où il se passe de si grande chose pourvu qu'on puisse se mettre à couvert en quelque petit coin pour pouvoir voir la Comédie à son aise. » (2)

Le dernier tableau que le Poussin, un an avant sa mort, laissa inachevé, n'est pas, comme celui de Van Gogh, une plaine où les noirs corbeaux de l'inquiétude annoncent un suicide proche ; c'est, sous le titre « Apollon amoureux de Daphné », l'évocation d'un monde heureux où, dans une composition qui sera celle des « Baigneuses » de Cézanne, les hommes, les bêtes et les arbres vivent une aventure pacifique.

Nicolas Poussin, qui devait avoir tant de continuateurs, n'eut pas d'imitateurs. Son œuvre est un peu, à la peinture, ce que le dôme des Invalides est à l'architecture. Et sa vie, comme sa peinture, si l'on en juge par l' « Abrégé de la vie des peintres » de Roger de Piles (2), passait aux yeux de ceux qui le connurent sur ses vieux jours pour un modèle d'humanité :

« *Un jour, le prélat Massimi, qui depuis a été cardinal, l'étant allé voir, la conversation dura insensiblement jusqu'à la nuit — et comme le prélat s'en allait, le Poussin, sa lampe à la main, marcha devant lui, l'éclaira le long de l'escalier et le conduisit ainsi jusqu'à son carrosse. Ce qui fit tant de peine à M. Massima qu'il ne put s'empêcher de lui dire : « Je vous plains beaucoup, monsieur Poussin, de n'avoir pas seulement un valet.* »

« *Et moi, répondit Poussin, je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre* »...

Il n'a fait aucun élève, et la plupart des peintres l'estiment sans l'imiter, soit qu'ils trouvent la matière inaccessible, ou qu'y étant une fois entrés, ils n'en puissent assez dignement soutenir le caractère.

J.-F. CHABRUN.

(1) Cité dans la très érudite chronologie de la vie de Poussin publiée par Charles Sterling dans le catalogue de l'exposition.

(2) Cité dans le dictionnaire de Moreri, édition 1725, tome V, p. 1077.

STUDIO DES CHAMPS ELYSEES
« LA MORT D'AGRIPPINE »
de CYRANO DE BERGERAC
Compagnie ANTOINE BOURSEILLER
« *Tous ceux qui aiment le théâtre se réjouiront* »
Robert KANTERS (L'Express)
BAL. 00-87

ENTRETIEN

Les secrets d'un orchestre

« *C'est néolithique* », *dit Igor Markevitch en parlant de l'organisation des orchestres français, où les musiciens sont souvent bien près de haïr la musique.*

Igor Markevitch, à la tête de l'Orchestre Lamoureux, retrouve cette semaine le public parisien, après une triomphale tournée aux U.S.A.

De ce triomphe, il tire une conclusion qui peut sembler paradoxale : Paris n'a pas d'orchestres. Pourquoi ?

Voici l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder.

L'Express. — Vous venez de remporter aux Etats-Unis, avec l'orchestre Lamoureux, un très grand succès. Au moment où l'on parle de réorganiser les orchestres parisiens, pouvez-vous nous dire quels enseignements vous avez tirés de cette expérience ?

Igor Markevitch. — Paris n'a pas d'orchestres. Vous ne pouvez le soupçonner, puisque moi-même j'en dirige un, et Dieu sait que j'ai pris à cœur son destin et tout ce qui s'attache à lui ; mais il faut aller carrément au fait. Disons les choses franchement : je suis parti pour l'Amérique avec un nom d'orchestre, et j'avais dans mon orchestre des musiciens dont je ne connaissais ni la figure ni le nom, des musiciens qu'on m'avait amenés la semaine précédant le départ. Nous n'avons eu que quelques jours pour nous connaître et travailler ensemble avant de nous présenter à Philadelphie, Washington, New York, etc.

Pendant les premiers jours, j'ai dû prendre à part certains musiciens. J'ai travaillé à l'hôtel avec des trompettes et des violons, en disant à chacun : « *Mon vieux, je te préviens que, lorsque je demande* « à la pointe », *il faut que tu joues* « à la pointe » ; *or, tu ne joues pas* « à la pointe », *et je trouve que ton jeu n'a pas la qualité nécessaire ; nous allons revoir tes coups d'archet ensemble.* » J'ai fait cela avec plusieurs d'entre eux. Je ne vous dis pas que les choses ont été faciles, mais les musiciens français sont tellement bons que, si on les place dans l'atmosphère qui convient, ils brûlent les étapes. Ils se sont intégrés avec une rapidité fantastique. Seulement, l'orchestre Lamoureux en Amérique n'était pas du tout l'orchestre Lamoureux à Paris.

— Pourquoi ?

I. Markevitch. — Ce voyage en Amérique, à beaucoup d'égards, a été un peu comme cette exploration de fusée qui a permis de photographier l'autre face de la Lune. Je crois que le public se rend très mal compte de ce qu'est vraiment un orchestre ; même dans les milieux musicaux et artistiques, on est stupéfait quelquefois de voir avec quelle légèreté on parle de cela, et comme au fond, on est en retard, ici, sur l'organisation d'un orchestre moderne, telle qu'elle est conçue en Amérique, en Russie, en Allemagne, et dans bien d'autres pays, et même en France, en province.

On s'imagine que, si l'on met un certain nombre de violons ensemble, un certain nombre de violoncelles ensemble, les bois qu'il faut, etc., on a un orchestre. Or, pour qu'un orchestre soit véritablement digne de ce nom, il faut d'abord des éléments très habitués à jouer ensemble ; c'est indispensable pour que l'orchestre ait son style, pour qu'il développe une technique à lui, pour qu'il acquière une certaines manière d'interpréter les œuvres.

Des blagues, hélas ! vraies

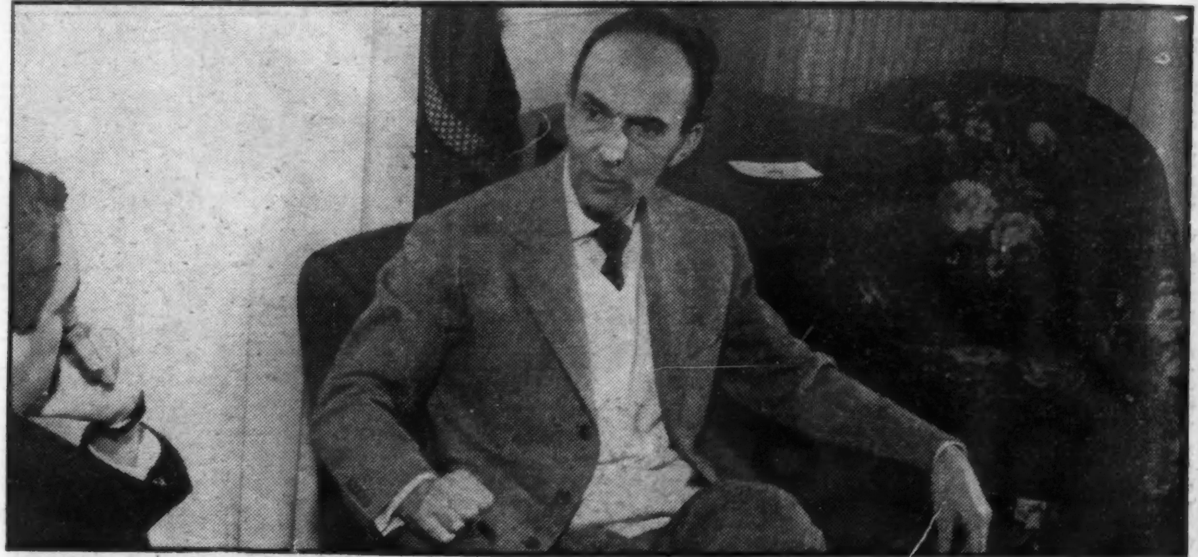
En outre, il lui faut de la continuité, car travailler ensemble prend du temps ; il lui faut aussi un chef qui s'occupe de lui de manière stable et permanente.

En résumé, il faut le chef, la continuité, la stabilité et la qualité des éléments. Quand on a mis cela en évidence, on s'aperçoit qu'à Paris, seul le quatrième point est véritablement satisfait, c'est-à-dire qu'il y a des éléments de très grande qualité.

Le public n'a aucune idée de ce qu'est la vie des musiciens parisiens. Il s'est dit tant de blagues depuis cent ans ! Il s'est raconté tant d'anecdotes sur les musiciens qui se font remplacer, sur le musicien qui fait toutes les répétitions pour un orchestre et qui envoie un copain le jour du concert ! Mais toutes ces blagues et toutes ces anecdotes sont, hélas ! vraies, ce qui a créé à l'étranger un préjugé défavorable à l'encontre des orchestres français, préjugé auquel nous nous sommes heurtés en Amérique.

— Il y avait donc un courant à remonter en arrivant là-bas ?

I. Markevitch. — Oui. Ce préjugé repose malheureusement sur quelque chose de réel. Mais il faut bien voir que la vie du musicien parisien, par tradition, est une vie de chien : un musicien appartient, sans y appartenir, à une demi-douzaine d'organisations, et il acquiert ainsi une mentalité qui correspond tout à fait à celle des mercenaires du moyen âge, c'est-à-dire qu'il s'engage avec un condottiere pour une campagne qui dure quelquefois seulement deux heures ; ensuite, il ne le revoit plus jamais.



(Charpentier.)

Igor Markevitch recevant « L'Express ».
« Mes musiciens ont grossi. »

On m'objectera que certains gagnent beaucoup d'argent grâce à ce système. C'est vrai : je connais des musiciens qui arrivent à gagner des 5.000 nouveaux francs par mois. Mais ils reconnaissent eux-mêmes qu'ils seraient heureux — ce qui peut paraître paradoxal — de gagner moins s'ils pouvaient avoir une vie plus stable, s'ils pouvaient respirer et vivre.

L'engrenage

Mais ils ont peur, s'ils commencent à choisir ou à faire les difficiles ou à refuser certaines affaires, de ne plus être dans l'engrenage ; ils craignent qu'on leur préfère rapidement ceux qui répondent toujours oui. Cela provoque chez eux une sorte d'anxiété, une sorte de nervosité qui fait qu'en définitive, ils ont l'impression qu'il faut en faire le plus possible. Et puis, les bons sont très demandés.

Il se fait, de cette manière-là, une espèce de formidable trafic.

Trouvez-vous admissible que, lorsqu'on enregistre une symphonie de Beethoven, on ne puisse avoir le même orchestre pour tout l'enregistrement, fût-ce d'une seule des faces du disque ? Le premier mouvement est joué par un certain cor, le second mouvement par un autre cor ; une partie de la symphonie est interprétée par certains hautbois, le reste par d'autres ; et, pour finir, il y a des trombones qu'on n'a jamais vus ni d'Eve ni d'Adam ! Et cela s'appelle l'orchestre Tel ou Tel !

A ces protestations, on répond : « Qu'est-ce que vous voulez ? Ils avaient une répétition à la radio ; ils ont dû se faire remplacer. On doit déjà être bien content s'ils envoient un remplaçant convenable ! ».

Or, en ce qui concerne le musicien lui-même, cet état de choses crée une démoralisation épouvantable (dans le sens fort du terme). Dans une séance d'enregistrement ou dans une répétition quelconque, je gage que, si vous interrogez à brûle-pourpoint n'importe quel musicien pour lui demander qui est le chef d'orchestre qui dirige et dans quel orchestre il est en train de jouer, il ne pourrait, bien souvent, répondre ni à l'une ni à l'autre question. On lui a dit : « Mon vieux, tu as un phono, à 5 heures ; c'est une affaire ». On lui a dit de venir à 5 heures, il est venu ; il joue ; il touche son argent, et bonsoir ! Il ne saura jamais dans quel orchestre il a joué. Il écoutera lui-même ce disque à la radio quelques semaines après, sans savoir qu'il a joué dedans. Vous vous rendez compte ! C'est néolithique !

Un challenger

Prenons maintenant le cas d'un orchestre qui n'a rien à voir avec ce que je viens de décrire, un orchestre établi, qui a toujours les mêmes membres : c'est l'Orchestre National. Je peux en parler parce que c'est un orchestre pour lequel j'ai une grande amitié. J'ai fait avec lui énormément de concerts, de disques, et de Prix du disque depuis une quinzaine d'années.

Eh bien ! je me permets de dire que celui-là non plus n'est pas vraiment un orchestre, parce qu'il lui manque le principal, à savoir : la tête. Ces admirables musiciens n'ont pas de chef, et se plaignent amèrement de ce qu'on leur inflige très souvent des chefs qui ne leur vont pas à la cheville.

C'est qu'en effet, dans un tel orchestre, on prend le premier flûtiste : c'est un homme qui a joué tout le répertoire du monde, un homme capable de jouer tout ce qui existe à première vue, un homme capable d'enregistrer des œuvres d'une finesse, d'un raffinement extraordinaires. De même, le meilleur violoniste, le meilleur violoncelliste, les meilleurs en tout.

Eh bien ! trouver le chef qui ait l'expérience correspondant à ce qu'il faut pour donner des ordres à ces musiciens-là est extrêmement difficile. Alors, généralement, ce sont eux qui pourraient dire au chef : « Mais, monsieur, vous n'avez pas entendu les fautes, et vous ne savez pas le tempo ».

L'Orchestre National a des conditions de vie supérieures du fait de sa stabilité et de sa continuité : mais c'est, évidemment, le chef qui donne son style à un orchestre, sa technique et son rendement.

— Le succès remporté en Amérique ne prouve-t-il pas que vous avez obtenu le maximum possible avec Lamoureux ?

I. Markevitch. — Non. Pas à Paris. Et c'est en cela que l'expérience est intéressante.

En Amérique, pendant cinq semaines, nous n'avons rien fait d'autre que d'être l'orchestre Lamoureux ; nous sommes restés concentrés sur un projet unique, sur un certain programme ; les musiciens sont restés toujours sous la même direction, et ils ont eu des conditions de vie — malgré la fatigue, et bien que nous ayons fait dix mille kilomètres en cinq semaines — plus normales qu'à Paris : l'orchestre a plutôt eu le sentiment d'une détente.

Je ne vous donnerai, à ce sujet, qu'un détail très banal : la plupart des musiciens ont grossi. Il faut reconnaître que jouer deux heures au lieu de quinze, cela fait une différence ! Et puis, que jouait-on ? Un petit raccord et le concert. Bien sûr, il y avait la fatigue du voyage, les changements d'hôtel, les visites de quantités de choses. Les musiciens se sont amusés, ils sont allés voir tout ce qu'ils ont pu, avec beaucoup d'intelligence, je dois le dire : mais ils étaient délivrés de leurs soucis habituels. Alors, fondamentalement, ils se sont détendus ; et, moralement, ils n'ont pas eu cette espèce d'angoisse que provoque le fait de se disperser à droite et à gauche et de ne plus très bien savoir où l'on en est, ils ont perdu l'angoisse de se sentir déracinés. Car c'est bien le mot qui résume tout ce que j'ai dit : le musicien français n'a jamais le temps de prendre des racines, alors même qu'il est dans son propre pays.

Le résultat pratique ?

Nous étions en compétition avec les plus grands orchestres du monde : Philadelphie, Boston, New York. Ce sont des orchestres fantastiques. Il a suffi d'une dizaine de jours, pas plus, pour que, non seulement l'orchestre Lamoureux puisse « challenger », comme disent les Américains, c'est-à-dire défier ces orchestres-là, mais encore pour qu'il soit bien souvent jugé supérieur à eux ! Lorsque nous avons trié toute notre presse, ce qui représente une centaine d'articles, nous avons constaté que beaucoup de critiques considéraient que les cordes, chez nous, ont plus de raffinement dans les couleurs, parfois moins de poids ; que les bois sont beaucoup plus individuels et intéressants au point de vue de leur apport personnel ; que les cuivres sont beaucoup moins écrasants ; qu'en général il y a une personnalité étonnante dans la manière de jouer ; qu'il existe une rapidité de réponse, une intelligence de réflexes entre la demande du chef et l'orchestre particulièrement spectaculaires : on voit le geste, et l'on entend instantanément la réponse provoquée par ce geste. C'est une chose qui a particulièrement frappé les critiques, d'autant que j'ai un geste très clair, même pour le public ; on comprend exactement ce que je demande, étant donné mon genre de technique.

Une discipline inattendue

Alors, on peut observer un dosage particulièrement intéressant dans une tournée. En effet, au cours d'une tournée, on change tous les jours de salle ; et le fait de changer de salle fait qu'hier il y avait trop de batterie et qu'aujourd'hui on ne l'entend pas, ou que demain les cordes seront sacrifiées et qu'après-demain on les entendra admirablement alors que les bois seront un peu étouffés ; quelquefois, tout est parfait, et quelquefois il n'y a rien à faire, et l'on cherche simplement à tirer le meilleur parti de la salle dont on dispose.

Il y a là une nécessité d'adaptation improvisée qui montre si un orchestre est très rapide ou, s'il ne l'est pas, dans sa réponse à un chef. C'est une chose que des douzaines et des douzaines d'articles ont soulignée : la virtuosité de l'orchestre, et cette virtuosité est une qualité éminemment française qui a beaucoup frappé.

Autre point de vue que je considère comme essentiel : on dit que les Français sont indisciplinés. C'est parfaitement exact, mais ils ne le sont qu'à Paris. Cela provient de la vie qu'ils mènent, du fait qu'au fond « la chose n'en vaut même plus la peine », parce qu'on ne construit rien quand on passe dans les mains de quatre chefs différents dans la même journée, de la préparation d'une symphonie de Beethoven à une Variété qu'on va vite faire pour gagner souvent beaucoup plus d'argent qu'avec la symphonie. Tout cela ne vaut pas la peine de vivre : on existe, on fait des sous, et rien de plus.

Mais à partir du moment où l'on trouve que « ça vaut la peine », à partir du moment où l'on croit à l'entreprise, au chef, à la raison de ce qu'on fait, les Français donnent le meilleur d'eux-mêmes, presque plus qu'aucun élément que je connaisse. A ce moment-là, ils sont capables d'une discipline supérieure.

Pas des soldats

Tout le monde sait ce que sont les préliminaires d'un concert symphonique. Vous arrivez ; vous voyez la scène vide ; puis entrent quelques musiciens ; puis quelques autres ; tout le monde s'accorde et le concert commence.

Moi, j'ai fait répéter à la salle Pleyel l'entrée en scène, en supposant une scène avec une entrée, deux entrées, quatre entrées. Les musiciens se préparent dans les coulisses. Ils entrent dans l'ordre où ils seront assis. Grâce à un accordeur magnétique, ils sont déjà accordés.

On aurait pu croire que, lorsque j'avais demandé cela à mes musiciens, leur réaction aurait été : « *Alors quoi ? Il nous embête ! Qu'est-ce qu'il croit ? On n'est pas des soldats !...* ». Eh bien ! pas du tout. Au contraire ; il y a eu un plaisir extraordinaire à faire les choses bien.

Et, en Amérique, le public a eu la surprise de voir une chose à laquelle il ne s'attendait pas du tout : un orchestre français montrant l'exemple d'une discipline qu'on n'avait jamais vue.

Une tournée comme celle que nous avons faite est donc la démonstration de ce que, si l'on met des Français ensemble, ils s'intègrent. Et, lorsqu'ils s'intègrent, ils sont capables de développer un style éminemment français qui permet de jouer la musique de leur pays supérieurement à tous les autres, mais qui permet aussi de jouer d'autres musiques.

— Vous avez bénéficié là de circonstances exceptionnelles. Croyez-vous qu'il serait possible maintenant, mais à Paris même, de recréer, artificiellement ou non, des circonstances analogues ?

I. Markevitch. — Il est absurde de penser qu'il faille aller à Boston pour entendre jouer supérieurement un orchestre français. Or, c'est ce à quoi nous avons assisté. Mes musiciens eux-mêmes m'ont dit : « On n'a jamais entendu à Paris ce que nous avons pu faire aujourd'hui ».

— Je le sais : sept d'entre eux nous l'ont écrit. Pourquoi ?

I. Markevitch. — Parce qu'il n'y a pas à Paris un seul orchestre qui, du lundi matin au dimanche soir, travaille régulièrement avec le même chef et soit dans les conditions de travail que l'orchestre de San-Francisco, par exemple, connaît avec Monteux depuis dix-huit ans.

Alors, que demandons-nous aujourd'hui ? Que soit créée une stabilité que, du reste, on veut créer.

Une question de courtoisie

— Quelle solution envisageriez-vous pour donner aux musiciens la stabilité qui leur manque ?

I. Markevitch. — En ce qui concerne Lamoureux, j'envisagerais ceci : d'abord la reconnaissance d'utilité publique, ce qui nous faciliterait beaucoup les choses. Et, là, je paraphraserai le général de Gaulle en disant que ceci consisterait simplement à appeler les choses par leur nom, car si, après ce qui s'est passé, on ne reconnaît pas maintenant Lamoureux d'utilité publique, qu'est-ce qui est d'utilité publique ?

D'après les lois qui régissent l'utilité publique, cette reconnaissance donnerait à l'orchestre Lamoureux déjà beaucoup de facilités et, notamment, une stabilité de fait. L'orchestre serait une entité reconnue, et l'on envisagerait de lui donner une subvention suffisante pour assurer une partie de sa vie. Cela permettrait, par exemple, aux musiciens, de se partager entre Lamoureux et une occupation comme la Garde républicaine. A ce moment-là, aussi bien moi que le chef de la Garde républicaine, nous saurions qu'ils ont deux activités, et nous nous concerterions pour ne pas nous marcher sur les pieds, ce qui est une pure question de courtoisie et d'organisation. Le problème serait résolu.

D'autre part, il existe, du côté des maisons de disques, une certaine réticence à accepter d'enregistrer avec les musiciens français, à cause du désordre qu'elles rencontrent chez eux. En ce qui me concerne, j'ai vaincu cette réticence parce que je leur offre une garantie suffisante : aussi Lamoureux est aujourd'hui un des orchestres qui enregistrent le plus. La Deutsche Gramophon considère évidemment que l'enregistrement de « La Damnation de Faust » ou de « La Mer » justifie la confiance faite à notre orchestre ; mais, si nous étions plus stables et plus organisés, elle pourrait nous utiliser aussi pour des choses mineures, ce qui assurerait des services à l'orchestre.

La main du responsable

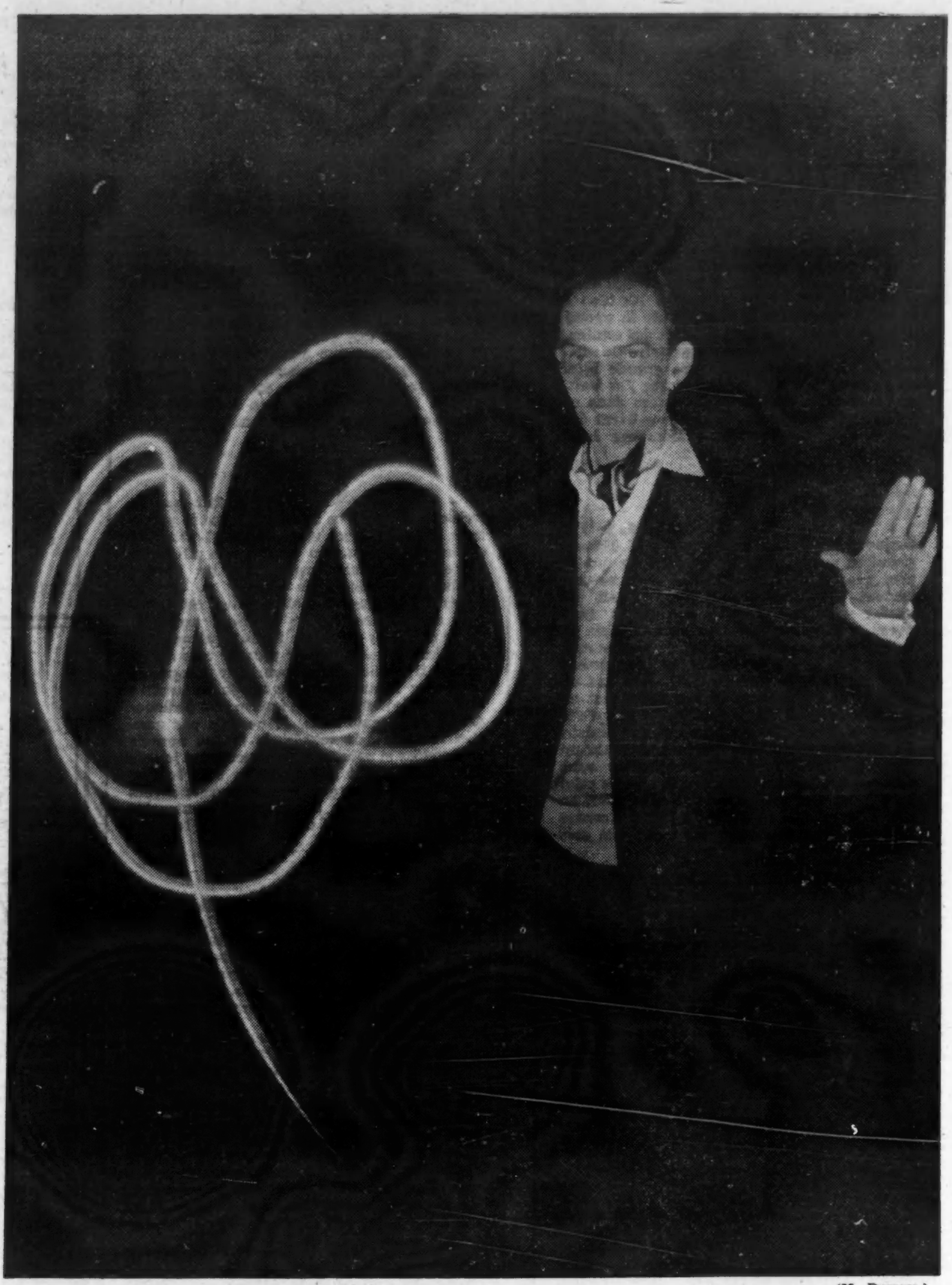
En rentrant d'Amérique, des musiciens dont je ne vous dirai pas le nom m'ont confié : « *Je pleure en pensant que je vais rentrer à l'Opéra-Comique, que je vais reprendre la vie que je mène habituellement* ». Cela ne signifie pas qu'ils détestent l'Opéra-Comique ; au contraire, ils voudraient l'aimer. Et d'ailleurs, je dis l'Opéra-Comique comme je dirais n'importe quoi, mais c'est parce que cela représente une vie au cours de laquelle ils ne sont pratiquement presque jamais à l'Opéra-Comique, justement. Ils y arrivent pressés, haletants, et, sans doute, pas éloignés de haïr la musique.

— Au National, il y a un peu plus de stabilité qu'ailleurs. Cela n'empêche pas les musiciens de courir...

I. Markevitch. — C'est vrai, mais lorsque vous arrivez pour les diriger, vous les trouvez, eux, et non pas des remplaçants. Ils courent, mais c'est en plus ; ils ne courent pas à la place : c'est déjà beaucoup. Pour que l'Orchestre National soit parfait, il suffirait d'avoir une permanence dans la direction. Cela n'empêcherait d'ailleurs pas d'inviter de temps en temps d'autres chefs ; ce serait même très intéressant. C'est ce que font l'orchestre de Boston, la Philharmonique de Berlin, etc.; c'est ce que font tous les orchestres du monde. Mais il y a néanmoins une main qui est la main du responsable ; il y a néanmoins une responsabilité artistique.

J'ai vu le National à son retour de Russie. J'ai noté chez les musiciens une euphorie très semblable à celle que j'ai remarquée chez les musiciens de Lamoureux à leur retour d'Amérique. Ils ont été très contents d'être pendant des semaines avec Cluytens et de se concentrer sur un même but, en étant libérés d'à-côtés qui représentent des soucis, et aussi des surplus de fatigue.

Le moment est arrivé de tirer parti de ces expériences.



(M. Durazzo.)

Igor Markevitch dirigeant l'Orchestre Lamoureux. (*)
Des mercenaires du moyen âge.

(*) Une matière lumineuse au bout de la baguette du chef d'orchestre a permis de fixer le trajet de cette baguette pendant quelques secondes, document qui illustre la sobriété de direction de Markevitch.

COMMUNIQUE

« Pour inaugurer la grande saison parisienne, les polytechniciens organisent leur fête traditionnelle du POINT GAMMA, qui aura lieu les 14 et 15 mai prochains, dans l'enceinte de leur école (5, rue Descartes). »

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

7 MAI

ECRIVAINS mes frères, vous êtes de drôles de gens. Je reçois de mon ami G. une petite lettre vexée en réponse à ce que j'ai écrit de son livre dans le dernier « Bloc-Notes ». Je relis mes lignes rapides : l'indulgence de l'amitié y éclate, il me semble. Les hommes de lettres ne finiront jamais de m'étonner et, s'ils se disent chrétiens, de me scandaliser. « Vous devriez donc vous scandaliser vous-même ! » Eh bien ! non, du moins sur le chapitre de la vanité littéraire. Peut-être est-ce l'effet des années, mais je suis très éloigné de me faire de moi-même, en tant qu'auteur, une grande idée. Je ne mets pas l'infini tenté de ce que j'ai écrit, et serais plutôt tenté de le mettre dans ce qu'écrivent les autres. Ce sont les livres des autres qu'orchestrent les « Mémoires Intérieurs ».

DIEU sait si je l'ai toujours porté aux nues, ce G., et dès ses premiers pas ! On se dit quelquefois que la plus grande charité à l'égard d'un auteur, surtout d'un auteur chrétien, serait de sonder ses livres comme des plaies (nos livres sont des plaies vraiment). Mais la dangereuse charité que voilà ! Dangereuse pour celui qui en est l'objet, et plus encore pour celui qui la pratique, s'il n'est pas un saint ; car cette sorte de recherche met en jeu une lucidité qui se fortifie de ce qu'elle découvre et ne cherche plus que son plaisir. Je n'ai connu que chez Jacques Maritain un jugement toujours uni à une charité sans ombre : il voulait uniquement le bien de celui qu'il jugeait et qu'il souhaitait d'éclairer, en même temps que défendre les lecteurs contre une séduction périlleuse. Ah ! que j'en suis loin !

Il n'empêche qu'écrire est mon métier. De quoi est faite la susceptibilité de cette race-là, je le sais d'expérience : être ou ne pas être, ce n'est pas nous qui en décidons mais ceux qui nous lisent et qui nous jugent. Nous pouvons superbement professer qu'il nous suffit de nous plaire à nous-mêmes, nous savons bien que le doute en nous se nourrit de la moindre moquerie, ou seulement du silence de tel ou tel. J'ai dépassé cela. Dans quinze ans, G., s'il se souvient de sa petite lettre, se fera pitié à lui-même, il se dira : « J'étais donc ainsi... ».

8 MAI

LE jour où les armes nucléaires seront interdites, où les nations auront l'assurance de pouvoir de nouveau se battre sans courir le risque d'une destruction totale, la troisième guerre mondiale sera aux portes. Nous avons tout à craindre de ce désarmement-là. Ce qui montre qu'en politique, c'est le bien souvent qui enfante le mal.

OUI, le bien en politique est quelquefois le mal. La non-violence, par exemple, est faite pour m'enchanter. Elle est le sermon sur la montagne pratiqué à la lettre. Mais il arrive à la lettre de tuer. Je n'aurais pu me joindre à ceux de mes camarades « non-violents » qui manifestaient l'autre jour, sans ressentir un malaise profond. Je ne l'aurais fait que pour leur plaire, pour ne pas déranger une certaine idée qu'ils se font (ou qu'ils se faisaient) de moi. Mais à mes propres yeux, j'aurais été vraiment Tartufe, si la tartuferie consiste à feindre des sentiments qu'on n'éprouve pas.

C'EST un fait que le terrorisme existe en métropole, que la police lui a déjà payé un lourd tribut. L'attentat contre M. Abdesselam vient après plusieurs autres. Si j'étais responsable de l'ordre public, je considérerais comme un devoir impératif de parer à cette menace, fût-ce au prix du déplacement de quelques suspects. Je ne prétends point que j'aurais raison dans l'absolu. J'admets qu'aux yeux de mes camarades, il vaille mieux courir le risque de nouveaux attentats que celui de commettre une seule injustice. Je ne trouve rien à répondre à cela. Mais enfin, je ne suis pas kantien le moins du monde, je ne me nourris pas d'idées si sublimes, non parce que je suis dur, mais plutôt parce que je suis tendre, et qu'il me semble que la charité vraie envers un peuple consiste à empêcher le meurtre d'être le plus fort et de dominer sur lui.

MAIS il faut tout dire : j'écrirais cela d'un cœur plus léger si j'avais le sentiment qu'on ne néglige rien pour détruire en Algérie la source première du terrorisme. Si j'étais le maître du pouvoir, je sais bien que je finirais la guerre : elle pourrait finir si nous le voulions vraiment.

Je songe à ce que me disait l'autre matin ce Kabyle de soixante-treize ans venu tout exprès jusqu'à moi parce qu'il était persuadé que je pourrais lui ouvrir l'accès de l'Elysée. On lui avait dit faussement que j'étais en Gironde, il avait pris le train, débarqué à Malagar où je n'étais plus, repris le train de Paris, et il était là, le bon musulman infatigable, qui gémissait : « Vous ne savez pas ce qui se passe. Comment pouvez-vous rire, danser, aller au restaurant, au théâtre, alors que... ».

Eh oui, nous le savons ! Je le sais. Il n'empêche que la guerre dure, et le terrorisme. Je considérerais comme une facilité que de prendre cette attitude si flatteuse de non-violent (une facilité pour moi, non pour mes amis et mes camarades). J'en conviens et je l'avoue : je n'ai pas de principes, je suis un homme sans principes dès que je ne me tiens plus sur le plan de la Grâce. Surtout pas de principes politiques. Certains de mes lecteurs penseront que je ne le prouve que trop depuis bientôt deux ans.

EN vérité, je ne trouve mon équilibre en politique, je ne m'y sens à l'aise, que lorsque l'exigence de la morale absolue se confond avec l'intérêt supérieur de la Nation : c'est ce qui me rendait si fort dans les dernières années de la Quatrième République. La politique immorale pratiquée alors était aussi une politique idiote. Pas un crime de ce temps-là qui ne fût une sottise. Tout paraissait clair. Sous un prince comme le nôtre, les choses ont bien changé : la morale et la politique dansent aujourd'hui un « pas de deux » fort compliqué. Mais je m'arrête ici ; le général de Gaulle s'adressera bientôt à la Nation, et nous y verrons plus clair.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-6

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-6
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : **1,25 NF.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF.** (Etudiants : **50 NF.**)

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

Belgique : 1 an : **625 francs belges.**
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : **12 dollars.**
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél. : Spring 7-0819

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : **72 NF.**
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : **79 NF.**
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : **93 NF.**

PAUL-ANDRÉ LESORT
"l'un des meilleurs de sa génération"
F. MAURIAC (Figaro litt.)
G.B.K.
roman de PAUL-ANDRÉ LESORT
7,50 NF SEUIL

Vous serez toujours mieux servis au :
Photo-Radio-Club
★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)
Photo-Radio-Club
6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVe)
Métro : Châtelet
Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERMÉ DIMANCHE ET LUNDI

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
Complets "Ready-made" 420 NF
Vestes sport 220 NF
Pantalons flanelle 115 NF
Blazers 245 NF
Chemiserie, Bonneterie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture